

# EDITORIAL

---

Attendant patiemment la parution de *Boréales*, j'ai eu tout le loisir de relire les précédents numéros. Il m'est alors apparu que plusieurs épithètes revenaient constamment sous la plume des collaborateurs de cette estimable revue. Cinq d'entre elles ont plus particulièrement retenu mon attention en raison de leur unanimité sémantique bien qu'elles fussent fort éloignées les unes des autres par leurs origines. C'est ainsi que je fus amené à passer l'équation suivante :

Boréal = Arctique = Septentrional =  
Polaire = Nordique.

Boréales ne se pointant toujours pas à l'horizon, j'avais tout mon temps et me donnai libre cours à ma passion étymologique, dont je vous livre ici quelques réflexions, fruits de mes veilles boréennes.

A tout seigneur, tout honneur ! Commençons par **Boréal**. Formé sur « Borée » — le Nord — il nous vient de Grèce, via Rome. Nous devons nous rappeler que des navigateurs comme les antiques Hellènes avaient de bonnes raisons de respecter les vents. Ils avaient fait de Boréas, le vent du Nord et de ses fils jumeaux — les Boréades —, des divinités justement redoutées. Le français y trouva matière à Bourrasque et d'autres, en lui adjoignant une terminaison féminine et plurielle, un titre singulièrement attachant.

**Aarctique** est grec lui-aussi. Il vient non pas d'« arktos » — l'ours, mais d'« arktikos » — qui regarde la Grande ourse (désignant ce qui se trouve dans l'hémisphère boréal). Retenons, quant à nous Boréens,

l'apparition de l'ours, animal totem des terres du nord qu'il convient de traiter avec les plus grands égards. Deux légendes vont tenter de nous éclairer sur l'origine de cette présence insolite dans le ciel méditerranéen.

La première relate qu'une belle Hellène du nom de Kallisto fut transformée en planigrade par Héra pour avoir séduit le maître de l'Olympe. Ce dernier, à titre de dédommagement la métamorphosa à son tour en constellation. La seconde, en fait une nymphe de la suite d'Artémis qui subit le même châtement pour la même faute et fut également relogée au firmament par Zeus.

Mais l'on reste sur sa faim. Pourquoi l'ours plutôt qu'un autre animal ? Nous savons qu'en sanscrit, la grande Ourse fut longtemps désignée du nom de « sept rikshas » (Riksha : ours). Remontons plus haut vers le nord et nous découvrons que chez les indiens Pieds-Noirs elle était figurée par sept chasseurs d'ours transformés en étoiles. Chez les Cherokees, elle apparaît ainsi : les quatre premières étoiles représentent l'ourse Yânû poursuivie par les trois dernières — les chasseurs. La Kallisto ne serait-elle que la réminiscence hellénique d'un mythe hyperboréen ? Quand on sait la connotation lunaire, féminine d'Arthémis — laquelle présidait aux naissances, aux menstrues etc. et qu'on se rappelle par ailleurs les tabous lapons et sibériens frappant la ferme pendant la chasse à l'ours, un abîme de considération anthropologiques et d'inspiration diffusionniste s'ouvre alors sous nos yeux.

**Septentrional** vient du latin « septem triones » (les sept bœufs de labour) et

l'on est en droit de se demander comment ces paisibles ruminants furent transformés en une constellation, le septentrio qui désignait le nord chez les Romains. Le terme suivant risque de nous donner des éclaircissements à ce sujet.

**Polaire** est un doublet, issu d'une racine indo-européenne promise aux destinées les plus imprévisibles, puisqu'elle donna, en grec des mots tels que : calandre, cycle, bucolique, poulie et pole — ce dernier venant du verbe « polein : tourner en rond » et « polos : pivot ». Tandis qu'en latin elle est à l'origine de « quenouille, colon, clown (paysan rustre), culte et culture. Or, en latin, le mot « polus,i », évidemment issu du grec polos », n'est autre que l'étoile polaire qui fait partie de l'ursa minor (ou petite ourse) constellation de sept étoiles... tout comme le septentrion ! Comme dans toutes les représentations des peuples sibériens (Tchouktches, Koryaks, Samoyèdes, Yakoutes) lapons et nord-Améri-

cains ; l'étoile polaire apparaît bien comme l'axe du monde, le pivot autour duquel tourne le ciel qu'on entrevoit les nuits de pleine lune par le trou à fumée de la tente du nomade.

Enfin **Nordique**, nous vient d'Angleterre et dérive de nord, tout simplement.

Au terme de cet exposé succinct, *Bo-réales 3/4 1977* vient tout juste de paraître et ceci en partie grâce à la générosité de l'Université de Paris 7 (7 : chiffre magique que l'on retrouve dans septem triones, cf. supra). Si les étoiles sont incapables d'expliquer le retard de notre publication, soyez assurés que l'équipe rédactionnelle ainsi que les techniciens de l'Imprimerie WW auxquels nous tenons à rendre hommage, ont tout particulièrement soigné ce numéro qui, nous l'espérons, vous plaira.

Septime Triones

## Les grandes puissances et les pays nordiques

1939 - 1940

Rapport de Magne SKODVIN (\*) : NORVEGE

Au même titre que la période viking et contrairement à la plupart des autres périodes de l'histoire de Norvège, les années de la Deuxième Guerre mondiale ont provoqué l'intérêt de nombreux universitaires et écrivains étrangers. De fait, quelques-uns des travaux classiques en ce domaine ont été écrit non seulement par des historiens non norvégiens mais aussi par des historiens non scandinaves. Cette situation tout à fait particulière est de la plus grande importance pour les auteurs norvégiens qui s'intéressent à des problèmes où, de toute évidence, l'histoire de la Norvège est étroitement mêlée aux événements internationaux de premier plan.

Mais qu'ils soient norvégiens ou étrangers, les chercheurs affrontent des difficultés inévitables. Il est bien évident que les Norvégiens doivent cultiver leur propre jardin et par là frôlent constamment le danger de négliger les développements généraux et leurs interactions sur l'histoire locale. Mais des risques identiques existent lors de la seule approche internationale. D'une façon générale, et en faisant abstraction d'un certain nombre d'exceptions remarquables, il existe une tendance à survoler la situation intérieure norvégienne si bien que des facteurs importants peuvent être obliérés. C'est ainsi par exemple que l'histoire de la période d'avant-guerre et de la Norvège neutre jusqu'au jour de l'invasion allemande est trop souvent envisagée sous l'angle de l'histoire des stratégies divergentes des grandes puissances. Et rien de plus. Les intentions avancées ou évidentes comme les raisons dominant le jeu des belligérents prennent le devant de la scène et l'histoire de la Norvège neutre devient l'histoire de ce qu'on a appelé « la course à la Norvège » où le pays lui-même joue le rôle d'un point de mire et n'intéresse pas en soi, quel que soit l'effort fourni pour se faire une opinion sur la situation intérieure.

Ainsi l'histoire des petits neutres à l'époque des grands conflits peut paraître banale en soi. Les taches de couleur sont rares et espacées et par là-même semblent être extérieures à tout ce qui est essentiel. D'où peut-être l'intérêt toujours récurrent pour les thèmes exotiques ou exagérément chevaleresque comme l'histoire de la 5<sup>e</sup> colonne et le thème Quisling. Les publications internationales sur Quisling sont abondantes et toujours en nombre croissant. Il semble aussi que les infor-

mations soient toujours fort limitées, et pour la plupart datent de l'immédiat après-guerre ce qui n'entache pas leur substance mais apporte certaines limites. Ces informations sont cependant assez nombreuses pour prêter à des interprétations divergentes où la discussion prend la forme d'une permanente redistribution des données connues. Les informations morcelées sont disposées selon un modèle général où l'identité de Quisling se perd et son image découpée de telle sorte qu'elle serve de stéréotype. Il devient alors le type même du traître, ou du héros tragique. Les généralisations sont projetées dans l'histoire locale sans qu'il soit reconnu qu'elles proviennent d'un matériel hétérogène et confus.

Cette introduction voudrait en un survol rapide évoquer les événements vus de Norvège en évitant de tomber dans le piège de l'histoire morcelée.

Avant de s'intéresser aux éléments de la politique de neutralité de la Norvège, il peut être utile de se demander comment cette politique était comprise ou à tout le moins interprétée chez les belligérents.

D'une façon générale les politiciens, et sans doute l'opinion publique de chacun des camps dans une très large mesure, semblent avoir été très sceptiques quant à la neutralité norvégienne. Il y avait une forte tendance à mettre en doute la confiance qu'on pouvait accorder à la Norvège tout comme à sa capacité à mettre en pratique ses principes proclamés et sa détermination politique sous-jacente. La Norvège avait-elle réellement l'intention de demeurer neutre en toutes circonstances, y compris si des pressions sérieuses étaient exercées ? Était-elle prête à éviter tout engagement ? Les réponses à ces questions avaient des chances d'influencer les pouvoirs en guerre. Si la Norvège désirait sincèrement demeurer en dehors du conflit européen, devait-elle être encouragée et ses efforts soutenus ? Et si possible transformés à son avantage ? Ou de telles considérations devaient-elles être laissées de côté si cela devait favoriser un des belligérents ? Dans le cas contraire, quelles étaient les mesures les plus appropriées si la Norvège désirait infléchir sa politique de neutralité ?

(\*) Magne SKODVIN : Professeur à l'Institut d'Histoire de l'Université d'Oslo.

D'une façon assez surprenante, l'opinion publique française de l'époque se montra très intéressée par la Norvège. La conduite de la guerre en général pesait lourdement sur l'état d'esprit des Français et toute tentative pour briser l'impasse était bienvenue, du point de vue « du moral », et spécialement toute tentative allégeant la pression exercée sur la ligne Maginot. La guerre d'Hiver de Finlande fournit une excellente occasion en ce domaine en même temps qu'elle offrait la possibilité d'engager des soldats allemands sur un théâtre éloigné, au moment même où les dirigeants politiques et militaires étaient à la recherche d'un programme unifié. Il y avait alors peu de place pour la circonspection. La Norvège ne répondant pas au resaisissement général la seule explication qui fut trouvée était simple : la Norvège était terrifiée par l'Allemagne et prête à tout pour apaiser Hitler, y compris à transformer sa neutralité en un camouflage politique pouvant favoriser la campagne militaire allemande. Il était de plus admis que les navires allemands étaient autorisés à se glisser le long des côtes avant d'entreprendre leur abominable course. Du point de vue de la loi internationale cela revenait à dire que la théorie du passage innocent était déformée de façon à servir les intérêts de la stratégie navale allemande. La Norvège semblait si soumise à l'Allemagne que l'interprétation française de la politique neutraliste norvégienne était : « Les garde-côtes ne suffisent pas, il faudrait un garde-Koht (1) ». Selon les vues françaises, les Alliés n'avaient plus aucune raison de respecter une neutralité aussi peu sincère que celle de la Norvège. La politique intérieure française, avec toutes les complications apportées par la lutte pour le pouvoir entre Daladier et Reynaud, intensifiait l'appétit pour des coups de main audacieux et des initiatives spectaculaires, comme « couper la route du fer ». Dès avant Noël 1939 les Français défendirent constamment l'idée d'une intervention en Scandinavie, tout d'abord dans les eaux territoriales norvégiennes puis (en janvier 1940) par l'envoi d'une force expéditionnaire sans tenir compte des déclarations d'intention norvégiennes ni des tergiversations politiques. L'armistice finno-russe du 13 mars 1940 ne modifia pas les vues françaises — ce qui est parfois oublié.

Le point de vue britannique était assez différent. Même après s'être rallié au plan d'une expédition scandinave dans les premiers jours de février 1940, le Cabinet de Guerre rechercha et désira sincèrement le consentement norvégien ou, au moins, son accord tacite qui au besoin aurait pu être accompagné d'une résistance symbolique pouvant aller jusqu'à un certain point — ou pour mieux dire : jusqu'à un point incertain. Les raisons de l'attitude britannique sont objectivement complexes et ce n'est pas le lieu de chercher à

les débrouiller si ce n'est pour dire qu'elles incluaient des considérations pratiques et des questions de principe. Les difficultés militaires et logistiques incluaient la crainte de s'aliéner d'autres neutres, dont le principal était les Etats-Unis, et la volonté de ne pas provoquer la désapprobation du Commonwealth et tout particulièrement du Canada. De plus il y avait une aversion très nette à violer la neutralité des petits pays. Enfin les Britanniques estimaient que les violations régulières de la neutralité norvégienne par les Allemands étaient des exceptions et non la règle. L'espoir de parvenir à un accord avec la Norvège persistait. Cet espoir était soutenu par la volonté de donner un aspect de dignité à l'expédition. Mais il y avait aussi le sentiment de plus en plus évident que la Norvège ne serait pas d'accord à moins que la seule alternative claire soit de laisser les Allemands s'installer à l'intérieur. C'est en ce sens et autant que cela ait alors été possible que la Norvège rendait sa neutralité crédible aux yeux des Britanniques.

Du côté allemand l'opinion publique était entièrement dirigée et reflétait les prises de position officielles. Mais au sommet le tableau est plus complexe. Le représentant allemand à Oslo, le Dr Curt Bräuer, était fort bien informé et savait que la Norvège désirait ardemment demeurer en dehors du conflit. Il recommandait que l'Allemagne encourage et aide cette politique. Il est cependant fort douteux que son analyse ait rencontré quelque écho que ce soit aux plus hauts niveaux. Les rapports Scheidt, transmis par Rosenberg, et les interprétations de Hagelin, transmis par la marine, avançaient l'idée d'une conspiration anglo-norvégienne ou au moins d'un accord secret. La neutralité norvégienne n'était qu'un faux semblant couvrant une collusion antigermanique. Nulle part l'attitude de la Norvège n'a été aussi bien comprise par quelques-uns et aussi clairement méprisée par d'autres qu'en Allemagne.

Il est temps de se tourner du côté norvégien. Quelle était cette politique qui pouvait être interprétée en des sens si différents que parfois ils semblaient opposés ? Comment expliquer ces différences ? Était-ce l'égoïsme ou le cynisme des grandes puissances en guerre qui en étaient la clé ? Ou bien était-ce l'incompréhension ou l'ignorance des dirigeants alliés et allemands ? Était-ce l'irrésolution ou la duplicité des représentants norvégiens qui en étaient la cause ? Était-ce encore un échec norvégien que cette méconnaissance de la politique nationale ? Ou bien était-ce une combinaison de ces différents facteurs ? Et y en avait-il d'autres ?

---

(1) KOHT : Ministre norvégien des Affaires étrangères.

Avant d'essayer d'apporter une réponse, nous devons retracer la situation de la Norvège lors du début de la seconde guerre mondiale, sa préparation générale et militaire, son interprétation de la situation et des risques de guerre, ses relations avec les belligérants, ses principaux problèmes dans le maintien de sa neutralité, ses ressources et ses faiblesses en regard des relations internationales perturbées par la guerre européennes, son interdépendance scandinave et ses inclinations traditionnelles. Il faudrait donc étudier cet ensemble avant de procéder à des études de cas pouvant mettre en évidence comment de tels facteurs peuvent agir indépendamment entre le 1<sup>er</sup> septembre 1939 et le 9 avril 1940.

### Etat de la préparation militaire :

Une période de réarmement avait précédé la dissolution de l'Union avec la Suède (en 1905) et posé les fondements d'une force de défense qui parut suffisante durant toute la première guerre mondiale mais se révéla rapidement désuète à partir de 1920. Un certain nombre de facteurs conduisit à la réduction continue du budget de la défense : croyance en la capacité de la Société des Nations à conserver la paix, climat politique de « lune de miel » à la suite de Locarno et du Pacte Kellogg et de la « mise hors la loi » de la guerre. En politique intérieure la situation déflationniste aboutit à de sérieuses réductions dans les dépenses publiques. Une forte tendance pacifique, un courant socialiste antimilitariste qui, dans l'opposition (jusqu'en 1935), pouvait sans grandes difficultés réunir l'ensemble des forces social-démocrates, dominaient le tout.

La crise mondiale de 1929-30 aggrava les controverses politiques concernant les problèmes de défense et la nécessité des économies. Le résultat en fut une nouvelle organisation de la Défense votée en 1933, après de longues discussions. Cette nouvelle organisation était toujours valable en 1939.

Les forces de défense, « petites mais efficaces », de 1933 devaient fournir la force nécessaire et par des actions rapides être en état de protéger la neutralité norvégienne de toute atteinte. Les prévisions faites à l'époque n'envisageaient pas une guerre entre une Norvège isolée et une puissance assaillante. Par contre elles considéraient comme possible une action contre des objectifs norvégiens comme un sous-produit d'un conflit général, tout en estimant qu'aucun belligérant ne serait en état de rassembler une force considérable en vue d'une entreprise marginale. En d'autres termes personne n'imaginait la « drôle de guerre ».

L'intention de l'organisation de 1933 était que, quel que soit le pays violant la neutralité de la Norvège, le risque encouru soit « relativement

grand en regard des avantages qui pourraient être acquis par cette violation », selon une déclaration du Ministre de la Défense de 1931. A ce niveau donc, et selon un vocable actuel, la défense norvégienne devait être crédible. Après l'ouverture des hostilités en 1939, la violation fut considérée comme non planifiée, non délibérée.

La commission d'enquête parlementaire d'après-guerre (Undersøkelseskommisjonen av 1945) aboutit à la conclusion qu'aucune tentative n'avait été faite pour élever le niveau de défense au-dessus de 1933. Mais elle établit aussi que l'état de préparation était insuffisant par rapport même à la situation de 1933. Cette commission constata qu'à l'été 1939 les forces de défense de la Norvège «... étaient extrêmement faibles... mal équipées pour protéger notre nation, sans parler de l'action nécessaire en vue d'un effort efficace prévenant la guerre ».

Ces insuffisances évidentes ont donné naissance à quelques-unes des plus grandes controverses sur la récente histoire de Norvège. Il y a eu plusieurs tentatives pour établir les degrés de responsabilité. Ces tentatives vont de la désignation vulgaire de boucs émissaires aux études pénétrantes de problèmes plus limités. Un bref résumé doit être présenté qui montrera l'importance de ces problèmes locaux dans la désignation des « responsables de guerre » au sein de la présentation de la Norvège à la veille de l'invasion.

Jusqu'à quel point l'organisation norvégienne de 1933 était-elle réaliste ? Comment était-elle mise en pratique ? Quelles confluents d'influences politiques et militaires rendaient cette décision possible ? Comment cette politique de défense fut-elle adaptée aux événements ultérieurs ?

En septembre 1939 l'armée norvégienne était organisée en six divisions. En cas de mobilisation générale chacune des divisions devait fournir une brigade composée de deux bataillons d'infanterie, avec leurs services auxiliaires, qui soient immédiatement opérationnels. Cette force devait être transformée dans la période de six mois en une force de mobilisation générale. Ceci dans les conditions les plus favorables. Une période de deux années était aussi prévue pour cette transformation si les événements permettaient un « tempo » plus lent. Dans les deux cas, la mise en route du processus demeurait dépendant des autorités politiques.

Une mobilisation générale devait permettre de disposer de six brigades, chacune ayant quatre bataillons équipés d'artillerie de campagne, des services de transmission, etc., soit un total de 44.000 hommes, en 1939. En comptant les effectifs logistiques, les forces territoriales et les unités entraînées, cette force devait atteindre environ 100.000 hommes, soit, en 1939, un homme sur

cinq en considérant le groupe d'âge de 20 à 44 ans.

C'était là la théorie d'une « défense petite mais efficace ». De rudes critiques l'ont stigmatisée comme l'un des compromis démocratiques entre l'absolument rien et le presque quelque chose. Mais une école solide d'experts maintient qu'elle aurait été très utilisable si quelques conditions supplémentaires n'avaient pas été négligées. Trois points émergent parmi les faiblesses évoquées. De l'avis de tous une organisation minimum doit être excellente en toute occasion. Sa mise en œuvre dépendait d'une décision politique favorable au réarmement. La période de mise en place était longue en regard de la brièveté du temps qui se révéla évidente lors des assauts stratégiques.

Les défauts furent évidents en 1940.

Pour parler en termes pratiques l'ordre de bataille dépendait de trois limitations principales : le nombre d'officiers qualifiés, la valeur des équipements, l'entraînement des hommes. A cet égard les prévisions de 1933 n'avaient pas été accomplies. Le corps des officiers était insuffisant, surtout dans la marine. Dans un engagement continu, les réserves de munitions pouvaient être évaluées en semaines, si ce n'est en jours. A peu près le tiers des recrues avait été exempté de service. Pour les autres, l'entraînement avait été de 84 jours pour les deux tiers, et de 48 jours pour le reste. En ce qui concerne la marine, sur les 63 navires, 44 dataient d'avant 1918. Deux brise-glaces d'avant 1905 étaient encore en service. Le fameux canon de la forteresse d'Oscarborg qui coula le *Blücher* avait été construit par Krupp en 1892.

Tout ceci ne vouait pas le système de 1933 à la faillite. Cela n'en faisait pas non plus un simple paravent. Mais il faut constater que la brève période du service militaire avait été traditionnellement complétée par des « périodes ». Il advint que les crédits affectés à cet effet ne furent plus accordés après 1937. De même les équipements ne furent pas améliorés et ne purent satisfaire au concept de « petits mais efficaces ».

Quoiqu'il en soit une modification de rythme devait intervenir en fonction des développements internationaux et de l'attitude de la Norvège face à ces événements. La prise de pouvoir par Hitler était suffisante, du moins rétrospectivement, pour envisager une révision de ces questions. En politique intérieure, le parti travailliste (Det norske Arbeiderparti) aurait dû modifier son attitude fondamentale à l'égard de problèmes de défense nationale. Jusqu'en 1933 le parti travailliste considéra le désarmement comme une question de principe et dans la pratique votait en faveur des subsides les plus petits qui pussent rallier une majorité. Comme ailleurs en Europe occidentale

la question devint brûlante en 1935/36 et cela le fut plus encore en Norvège où le parti travailliste forma son premier gouvernement durable en mars 1935 et ainsi endossa la responsabilité budgétaire.

Il est évident que le parti travailliste révisa graduellement son attitude en matière de défense. La question est de savoir si cette révision peut être considérée comme adéquate dans le contexte historique, ou si elle fut un exemple affligeant du trop peu et trop tard. Des crédits extraordinaires additionnels furent accordés en 1936 et plus encore en 1938-39. Ces crédits ne pouvaient cependant devenir opérationnels qu'à partir de 1940. C'est ainsi que la Norvège avait commandé 129 avions à l'étranger. Aucun encore n'était livré au jour de l'invasion. Les classes 1938/39 devaient être rappelées pour des périodes d'entraînement supplémentaires — en 1941 ! Encore le 16 septembre 1939 une demande de crédits supplémentaires de 30 millions de couronnes fut repoussée. Il est vrai que, d'un autre côté, le Parlement avait affecté un crédit supplémentaire de 40 millions de couronnes pour la protection de la neutralité. Cette somme fut portée à 200 millions en février 1940, y compris 182 millions affectés à des buts de défense à proprement parler.

La controverse publique, parfois fort dramatique, a été très largement dominée par la défense de groupes d'intérêts ou alimentée par les arguments politiques. Les conservateurs s'en sont pris aux socialistes, les officiers aux pacifistes. En cette matière aussi la commission parlementaire d'enquête demeure l'autorité la plus sûre. Ses rapports comportent des études historiques claires, certaines produites par des historiens de renom comme Sverre STEEN et Arne BERGSGÅRD. On y trouve aussi un résumé général des événements et différentes appréciations des politiques avec un aperçu des responsabilités possibles selon la Constitution norvégienne. Ses conclusions furent, en bref, que tous les partis politiques, à un degré plus ou moins élevé, avaient contribué au plan de défense de 1933 et que la politique étrangère avait jusqu'en 1939, été conduite en accord avec le parlement et la grande majorité du peuple.

Selon l'auteur de ces lignes, cette vue générale a survécu aux critiques et se révèle toujours valable. Un effort d'armement qui aurait donné à la Norvège des chances raisonnables de résistance, sans assistance extérieure immédiate, à un assaut massif provenant d'une grande puissance n'ayant pas d'autres terrains d'action, ce réarmement aurait nécessité un consensus national élevé et des sacrifices inévitables tels que cette idée demeure extérieure à toutes les suppositions historiques. Le gouvernement et le parti travailliste en général,

progressaient dans cette idée mais à contre-cœur et avec de grandes précautions. Les conservateurs plus nettement partisans d'une défense nationale n'étaient pas prêts non plus à céder sur d'autres questions afin d'aboutir à un accord interparti sur ce sujet.

D'autres divisions importantes traversaient les partis : les antifascistes convaincus étaient aussi les héritiers traditionnels d'une solide tradition antimilitariste et les partisans d'une défense renforcée n'avaient toujours pas abandonné l'idée d'un ennemi socialiste intérieur.

La théorie d'une défense « petite mais efficace » reposait sur la présomption générale selon laquelle la Norvège était facile à défendre. Sa position écartée des théâtres traditionnels d'opération des guerres européennes, les distances énormes, sa géographie rébarbative, la difficulté de ses voies de communication, tout fournissait un motif naturel de renoncement et était source de certitude pour le défenseur. Cela aide à comprendre pourquoi l'état de préparation militaire vient au premier plan des études historiques norvégiennes, y compris actuellement. Le sentiment persiste qu'à la différence du Danemark la Norvège pouvait atteindre à une défense crédible même contre l'inattendu. C'est là un problème pour les experts militaires et leur réponse est liée à des estimations et des hypothèses en dehors des études historiques. Le concept de menace offerte par un possible ennemi appartient quant à lui à une approche historique traditionnelle. D'où pouvait provenir le danger ? Et quels éléments de la haute stratégie des grandes puissances pourraient influencer ou conditionner la sécurité norvégienne ?

A nouveau il nous faut retourner au début des années 30 pour trouver le principal courant de pensée.

À cet époque, la proposition de budget comportait ordinairement un survol de la situation internationale notant les sources possibles de conflit et leurs répercussions sur la Norvège. L'attitude confiante de la fin des années 20 était tempérée en 1930/31 par une note de mise en garde du Ministre de la Défense. Le tableau n'était plus aussi brillant ; le danger de conflits armés allait croissant ; une partie importante de l'opinion avait tendance à voir davantage de différends et d'imprévisions dans le monde politique, en comparaison de la situation d'avant 1914.

Une série de généraux s'était prononcée contre la tendance à faire dépendre l'effort de défense d'estimations basées sur les tensions internationales. Leurs commentaires tournaient autour d'un thème que le général HOLTFOORD précisa en 1929 :

« la seule base de confiance pour l'organisation de la Défense en Norvège repose sur l'idée

« qu'une attaque contre notre pays viendrait de mer, de terre et des airs... Si nous allons au delà, nous entrons dans le domaine de l'imagination ».

« Toute discussion portant sur l'identité de l'assaillant ou de celui qui voudrait nous imposer une alliance ou bien encore sur les moyens agressifs mis en œuvre est sans valeur en ce qui concerne l'organisation de l'armée et de la défense nationale. ».

Ces considérations sont d'un grand intérêt tout en même temps en fonction de ce qui survint en 1939/40 et pour des raisons plus particulières. Mais ces considérations furent revues peu après par Vidkun Quisling qui fut ministre de la Défense de mai 1931 à février 1933 et fonda son parti NS (Nasjonal Samling) peu de mois après la chute du gouvernement minoritaire (agrarien) auquel il appartenait. En 1937 une autre analyse moins spectaculaire fut proposée par Otto RUGE, alors chef d'Etat-major général et en 1940 Commandant en chef des forces norvégiennes durant la campagne de Norvège.

En 1931, Quisling reçut une proposition de budget qui avait déjà été soumise au Parlement par son prédécesseur. Quisling, comme cela fut remarqué par la suite, ne changea pratiquement rien à cette proposition et le budget demeura le plus bas qui ait jamais été. Par contre on a beaucoup moins prêté d'attention au fait que Quisling a totalement déformé les propos tenus par Holtfoords. Pour Quisling, s'en tenir à un seul concept était vouloir dissimuler tous les autres. Alors que son prédécesseur avait écarté la possibilité d'un conflit isolé dans un futur prévisible — ceci incluant les risques de guerre concernant les pays nordiques, la Grande-Bretagne et l'Union soviétique — Quisling avança une proposition très différente :

« ... un nouvel élément a été introduit dans la politique mondiale et c'est un élément de très grande importance. Il s'agit du mouvement révolutionnaire international qui s'est établi dans une partie considérable du monde et qui de là tente de porter la révolution dans le reste du monde de façon à organiser sous sa direction une seule nation régie par ses principes... De grandes forces seront actives qui donneront à toute situation belliqueuse un caractère social transformant la guerre en une lutte entre classes... » Et il avançait que le nord de la Norvège était particulièrement exposé.

Tout comme sa carrière politique dans l'entre-deux guerres, ce point de vue de Quisling n'eut qu'une très courte existence. Mais Quisling ne se départit jamais de cette position. Jusqu'à la fin de sa vie il estima que l'Union soviétique voulait conquérir la Norvège par le nord afin d'atteindre l'Allemagne et il pensait que la tâche principale

de la Norvège était d'être un obstacle à ce passage. La valeur de cette prédiction était faible. Par contre cette déclaration éclaire l'analyse de Ruge (1937) d'une façon intéressante.

A l'été 1937 le but assigné par Ruge aux manœuvres était de simuler une résistance à des opérations de débarquement dans le sud-ouest de la Norvège (à Jaeren, juste au sud de Stavanger). Ruge mentionnait plusieurs secteurs possibles de débarquement dans la région, en particulier à Stavanger avec l'aérodrome de Sola. Et il indiquait deux possibilités.

Selon la première de ces possibilités, la Grande-Bretagne était censée pouvoir maintenir son contrôle sur la Mer du Nord. L'Allemagne se trouvait donc sous le blocus britannique qui avait tendance à s'approcher toujours plus des ports ennemis. Les forces navales supérieures sont alors capables de mettre à terre un corps expéditionnaire sans que l'Allemagne puisse réagir efficacement. Ceci, disait Ruge, serait conforme avec la doctrine ordinaire qui veut qu'un débarquement de cet ordre ne puisse être opéré que par la partie qui contrôle les océans « et l'espace aérien au-dessus de l'espace maritime ». Cependant Ruge ne choisit pas cette action comme cadre de référence pour les manœuvres. Il présupposa l'instabilité en Mer du Nord. Alors l'Allemagne recherche un amélioration de ses positions générales et prévoit une attaque où la force aérienne est capable d'atteindre à une suprématie temporaire permettant de couvrir effectivement le transport et le débarquement des troupes allemandes. Ceci devait provoquer une réaction britannique. Mais, ajoutait Ruge : « Il est possible que les britanniques aient à cet instant de tels intérêts à protéger par ailleurs qu'une intervention immédiate soit impossible. Il se peut aussi que les services de renseignement britanniques commettent une erreur, ou bien encore que les britanniques hésitent à agir et par là manquent l'instant propice. Il y a de nombreuses possibilités aussi bien en politique qu'à la guerre. Nous ne devons en aucun cas ignorer que les puissances en guerre ne nous assisteront pas par pure sympathie mais considéreront leurs propres intérêts. Nous aurons à supporter seuls le choc de la première attaque ». Après avoir examiné les problèmes concernant le débarquement d'une force expéditionnaire, il résumait ainsi ses conclusions : Tout cela va dans une même direction si nous considérons les moyens mis en œuvre.

Cela se produira par surprise — en un assaut.

Cela se fera avec une force d'infanterie relativement petite mais qui sera spécialement équipée et organisée dans ce but : le débarquement le plus rapide possible, l'anéantissement rapide de la résistance norvégienne, le contrôle des fronts

terre/mer par une force minimum qui devra protéger ses bases ». Ruge passait ensuite en revue les problèmes et les tâches des troupes de terre norvégiennes dans le cas d'une attaque allemande devant se produire dans les deux ou trois années à venir.

Pour l'été 1937, cette analyse est fort lucide. Mais alors, était-ce l'armement qui ne convenait pas ?

Comme nous l'avons déjà vu, la défense norvégienne demeurait, même dans sa faiblesse, un motif de renoncement ou de dissuasion pour les britanniques. Le 5 avril 1940, les instructions finales données au commandant des forces envoyées sur Narvik (nom de code « Avonmouth ») indiquaient : « Le G.Q.G. souhaite que votre force soit mise à terre sans combats sérieux. » On peut avancer que ceci reflétait une aversion évidente contre les violations brutales de la neutralité plus qu'une appréciation sur la capacité de résistance des norvégiens. Mais des hésitations semblables se manifestaient aussi du côté norvégien. Ce qui, à l'époque, demeura mais apparut par la suite de façon plutôt inattendue, fut l'insistance française à débarquer sans tenir compte de la neutralité ou de la résistance possible, même après la signature de la paix finno-russe. Et l'on voit alors l'importance du « donnant-donnant » dans les discussions anglo-françaises portant sur l'expédition scandinave.

Pour ce qui est de l'Allemagne, la force militaire norvégienne n'avait aucune importance. Cette force était-elle suffisante ? Voilà un problème que les historiens ne peuvent trancher. Pour rester dans le domaine du concret il est évident que dans les estimations allemandes la vraie opposition était la marine britannique et que l'Allemagne était prête à risquer et perdre peut-être jusqu'à la moitié de sa force navale dans le « Weserübung ». Ce risque étant accepté l'Allemagne disposait encore d'une capacité considérable pour l'attaque contre la Norvège avec par exemple l'utilisation spectaculaire de la Luftwaffe, comme ce fut le cas plus tard contre Rotterdam.

A côté des éléments sans précédents dans les situations, certaines prémices connues disparurent dès le 9 avril 1940. Le plus important fut celui de l'idée d'une suprématie britannique au nord des détroits entre l'Ecosse et le sud-ouest de la Norvège. Les autorités norvégiennes envisageaient la possibilité de débarquements allemands au nord de Stavanger — ce que ne croyaient pas les Alliés. Hitler sut utiliser cela à son avantage. Refusant d'accepter la pensée conventionnelle en stratégie navale, il mit sa confiance dans les effets d'une « supersurprise ». L'opération devait probablement réussir en raison même de son manque



d'orthodoxie et non pas malgré ce manque, car personne n'y serait préparé.

Dans une publication norvégienne il a été affirmé que l'invasion allemande fut une surprise totale pour le ministre des Affaires étrangères, Koht. Une édition ultérieure du même travail ajoute : « ... aussi bien que pour les services diplomatiques et militaires alliés ». Cet ajout donne à penser.

Au début des hostilités, en septembre 1939, la Norvège se trouva confrontée à trois tâches essentielles : protéger sa neutralité, conserver son niveau de production et d'emploi, assurer le flot d'approvisionnement et de fournitures de l'étranger. Ces tâches étaient étroitement reliées. Les importations et le commerce naval jouaient un rôle décisif dans l'économie norvégienne, l'emploi et le niveau de vie. La marine — de commerce — et le commerce extérieur sont également dépendants du maintien de la neutralité.

Avec le déclin de la neutralité classique, la Norvège, comme la plupart des autres neutres traditionnels, devait rechercher à tâtons son chemin entre deux conceptions différentes. Le dilemme est plus apparent dans la pratique que dans la théorie des politiques de neutralité.

La tradition neutraliste demeurait aussi forte en Norvège qu'en Suède ce qui avec le temps peut paraître rigide et dogmatique. Les droits et devoirs de neutres étaient établis, ou pouvaient être déduits, des principes de la loi internationale, y compris du conglomerat des pratiques précédentes et acceptées. A l'intérieur de ce corps de règles le gouvernement neutre doit rechercher une justification à sa politique et une estimation correcte devient tout en même temps une précondition de sécurité et une garantie en soi. Quand une situation difficile se développe, le petit neutre doit consulter les règles applicables et s'y tenir. Ceci demeura l'idée prédominante du gouvernement norvégien tout au long de l'hiver 1939/40.

Cependant, les problèmes de politique demeurent politiques et sont conditionnés par la situation dont ils font partie, par leurs relations avec les autres secteurs des problèmes politiques et par anticipation avec leurs conséquences possibles. Les problèmes de neutralité doivent être considérés comme des cas politiques, appelant des décisions politiques en tenant compte des possibilités d'invasion en force qui se manifestaient indépendamment de la loi internationale. Même dans cette situation l'opportunisme politique ne peut décider que dans des limites étroites. D'un point de vue pratique les problèmes de neutralité se manifestent n'importe quand sur des questions marginales et l'un des éléments essentiels est le degré de pression que les belligérants

sont capables d'exercer, ou souhaiteraient exercer.

Dans la description suivante de quelques cas choisis, une tendance générale de pensée semble se dégager et peut tout aussi être présentée explicitement d'emblée. La pratique de la neutralité norvégienne en 1939/40 est comme dominée par quatre faits :

- 1 — le désir sincère du gouvernement de demeurer dans le cadre d'une neutralité incontestable au regard de la loi internationale ;
- 2 — la nécessité d'admettre un certain pragmatisme à l'intérieur des limites énoncées ;
- 3 — le degré croissant et sans précédent de pression exercée par les belligérants comme résultante des stratégies convergeant sur la Scandinavie ;
- 4 — sur la fin de la période concernée, une situation de faits accomplis où les hommes politiques norvégiens n'ont plus d'autre possibilité que de choisir leur camp.

L'histoire du **Jan Wellem** est très caractéristique.

C'était un baleinier transformé en navire d'approvisionnement. Il toucha au port de Haugesund à la fin de janvier 1940 alors qu'il faisait route pour le nord avec une cargaison de vivres, d'essence, de mazout et d'accessoires pour les navires allemands. Il remonta les côtes norvégiennes à l'intérieur des eaux territoriales, ce qui peut être considéré comme la voie normale vers sa destination. D'un autre point de vue, c'était le meilleur moyen de rompre le blocus britannique. Les britanniques étaient bien informés et détachèrent le croiseur **Southampton** pour surveiller le navire allemand. Tous deux remontèrent ainsi vers le nord, le **Jan Wellem** en sécurité dans les eaux territoriales norvégiennes, le **Southampton** à la limite extérieure de ces eaux et recherchant une rencontre en Atlantique nord ou en Mer de Norvège. Mais le **Jan Wellem** ne se laissa pas surprendre et parvint à ce qu'on appelait la Base Nord, dans un bras de mer de la côte arctique de l'Union soviétique où les navires allemands avaient à l'époque l'autorisation d'escale. Le croiseur britannique cessa alors sa chasse.

Entre le chasseur et le chassé il y avait l'invisible ligne de partage des eaux territoriales norvégiennes qui était la seule protection du **Jan Wellem**. Après un court séjour dans la Base Nord le navire allemand chemina en Arctique puis regagna les eaux territoriales norvégiennes au début d'avril et parvint à Narvik le 8 avril peu après 16 heures.

Voici donc les faits. Avant d'explorer les possibilités, émettons quelques hypothèses. Supposons que le **Southampton** ait brisé l'invisible ligne de partage et soit entré dans les eaux territoriales norvégiennes afin de se saisir du navire allemand. Cette idée n'est pas extravagante : c'est ce que fit le **Cossack** deux semaines plus tard dans l'affaire de l'**Altmark**. Dans ce cas les gardes de la neutralité norvégienne auraient dû s'interposer et s'opposer aux britanniques afin de protéger le pétrole qui donna aux navires de guerre allemands la possibilité d'opérer après qu'ils aient mené leur attaque sur la Norvège. Le pétrole du **Jan Wellem** fut la seule source d'approvisionnement des navires de guerre allemands à Narvik le 9 avril — tous les autres navires d'approvisionnement allemands ayant fait route sur Narvik à dater du 3 avril ayant été détournés ou interceptés par les unités alliées ou norvégiennes.

La navigation le long des côtes norvégiennes, du point le plus méridional (Lindesnes) jusqu'au secteur nord de Trondheim, fut une source constante de soucis au cours de l'hiver 1939/40. En une série d'épisodes ou de cas — quelques-uns classiques en droit international — des questions fondamentales furent sans cesse soulevées, en des circonstances confuses ou dans des contextes politiques menaçants.

Ce qu'en anglais on appelle les LEADS sont parmi les passages marins les plus longs de ceux qui appartiennent à un seul Etat tout en étant largement utilisés par la navigation internationale. En tant de paix le commerce est domestique dans le sens qu'il se fait entre ports norvégiens ou qu'il est effectué par des navires norvégiens engagés dans le système d'exportation ou d'importation de la Norvège.

Avec la guerre de 1939 de nouveaux problèmes se trouvent posés. Tout d'abord certaines exportations furent fortement accrues dans des buts de guerre et par suite surveillées avec attention par le parti qui n'en tirait pas bénéfice. Le cas le plus spectaculaire est bien évidemment celui du minerai de fer acheminé par Narvik. Une définition de « commerce normal » pouvait-elle être acceptée par les belligérants, et serait-elle respectée ? Les accords commerciaux qui étaient graduellement mis en place devaient être traités séparément mais la guerre navale active n'attendait pas et le danger d'une attaque sur le commerce maritime à l'intérieur des eaux territoriales tourmentait les garde-côtes norvégiens.

C'est dans un but de protection que les navires allemands prirent l'habitude d'utiliser les Leads comme une route sûre en direction des sept mers. Avant 1914, l'Allemagne pensait que la Grande-Bretagne établirait un blocus étroit au large des

côtes à partir des frontières du Danemark et de la Hollande. En 1939, on pensait que le blocus fermerait l'étroit passage entre les Shetland, l'Ecosse et un point au large de Bergen, c'est-à-dire que le modèle de 1918 serait répété. Par conséquent aussi longtemps que les Leads ne seraient pas fermés, ils formeraient un défilé libre. Devait-on, comme le faisait une opinion officielle norvégienne, considérer comme commerce normal le fait que les navires se conformaient aux règles établies par les conventions de La Haye ? Ou fallait-il considérer ces passages comme un stratagème utilisé par les Allemands pour répondre à la guerre navale britannique et par conséquent dénier aux Leads leur rôle de passage inoffensif ? C'était là un problème au regard de la loi internationale et de la stricte neutralité. D'un point de vue politique il tombait sous le sens que si la Norvège interférait avec — ou entravait — la navigation allemande, cela pouvait être considéré comme un acte inamical à Berlin ou même une rupture de la neutralité. D'un autre côté, si la Norvège n'intervenait pas, Londres pouvait élever des objections du même ordre. La solution norvégienne était d'adhérer strictement à la lettre de la loi, ce qui ne pouvait que déplaire aux deux parties. Dans quelques cas des distorsions eurent lieu pour éviter des crises aiguës. Mais cette politique était également vouée à l'échec. On peut dire que les autorités norvégiennes choisirent, à ces instants, la mauvaise politique au moment le plus défavorable ; ou encore que les puissances en guerre ne pouvaient pas être satisfaites parce qu'elles ne voulaient pas l'être. Au cours du quatrième mois de guerre il advint que ces puissances trouvèrent une bonne raison de se plaindre. Mais comme le nota Sigrid Undset dans une situation comparable : « Les personnes de qualité ont des vêtements de soie, et ce qui leur manque, elles peuvent l'obtenir. »

L'argument est valable des deux côtés. Mais les études de cas révèlent la complexité des situations.

La frontière maritime norvégienne — à l'origine simple frontière de pêche — fut fixée dès 1745 à un mile marin au large des côtes, par marée la plus basse. Cette frontière sinueuse était redressée à partir des lignes de base levées au milieu des embouchures des fjords. Un amendement de 1812 permit de corriger les lignes de base là où les fjords sont si larges qu'une application mécaniste de ce principe aurait fait passer la frontière maritime à l'intérieur des terres. En d'autres termes cette frontière est complexe et il est nécessaire d'avoir connaissance et adresse pour la déterminer avec exactitude. Par ailleurs plusieurs Etats étrangers n'ont jamais reconnu cette frontière. Parmi ces Etats nous trouvons la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne. Cela n'em-

pêcha d'ailleurs pas la Norvège de s'en tenir fermement à ces principes au cours des deux guerres mondiales. Toutefois, afin d'éviter des affrontements critiques, un compromis fut trouvé. Tout en réservant ses droits la Norvège annonça que dans un but pratique elle établissait sa veille à ce qu'on appelle la frontière des 3 miles, c'est-à-dire trois miles marin (5.556 mètres) à partir de la terre ferme en conformité avec les usages les moins controversés. La question n'était pas encore définitivement réglée en 1951 quand la Cour internationale de La Haye estima que les frontières traditionnelles norvégiennes étaient valables au regard de la loi internationale.

À l'intérieur de cette frontière des trois miles la Norvège appliqua les règles de la Convention de La Haye n° XIII, accordant aux navires des belligérants le droit de « passage inoffensif » aussi longtemps qu'ils n'utiliseraient pas les eaux neutres à des fins militaires. D'une façon logique la marine norvégienne usa de son « droit de visite » lors de ces passages, en s'abstenant de contrôler les navires de guerre qui bénéficiaient de « l'immunité ». Ces règles s'appliquent lorsque le passage est ininterrompu. Dans le cas d'avaries sérieuses, pour les navires, ou de danger, pour les vies humaines, l'ancrage ou l'appontage étaient autorisés pour une période n'excédant pas 24 heures. Ce sont là les principes bien connus de la loi internationale. Mais ces principes laissent la place à des interprétations divergentes.

Quels sont les navires bénéficiant de l'immunité et ne devant pas être inspectés ? Qui pouvait être autorisé à l'ancrage ? Quand un passage n'est-il pas « offensif » ? Les cas des **Westerwald**, **Altmark** et **City of Flint** sont parmi les plus intéressants, et les plus graves. En deux de ces cas des navires de guerre engagés délibérément une action en territoire norvégien (le destroyer britannique **Cossack** et le sous-marin allemand **U.38**).

Le **Westerwald** était un pétrolier allemand utilisé comme navire auxiliaire d'approvisionnement (du **Trossschiff**) par la marine de guerre allemande. Il était armé. Un garde-côte norvégien le héla au large de Fosen (au nord de Trondheim) le 11 novembre 1939 et le conduisit au port pour un contrôle. Mais le consul allemand de Trondheim intervint et le navire changea son pavillon marchand contre un « **Reichsdienstflagge** ». Ceci était censé lui donner le statut différent de « navire d'Etat » qui n'avait pas à être inspecté mais devait être escorté vers sa destination, au sud, par le mouilleur de mines **Olav Trygvason**. L'affaire du **Westerwald** était un précédent en ce qui concerne les navires nationaux et révélait la subtile nuance existant entre « d'Etat » et des « forces armées » dans un régime totalitaire.

Le cargo américain **City of Flint** naviguait vers la Grande-Bretagne quand le **Deutschland** le captura. Il fut acheminé vers l'Allemagne en tant que prise et avait un équipage allemand quand il relâcha dans le port de Haugesund en violation des règles. Les autorités norvégiennes relâchèrent le navire et internèrent l'équipage. L'Allemagne réagit immédiatement par de violentes objections mais accepta bientôt de laisser tomber cette affaire dans l'oubli. D'un point de vue légal la manœuvre norvégienne était sans défaut. La conclusion de l'affaire encouragea grandement ceux qui plaçaient leur confiance dans une observance stricte des règles de neutralité. Mais un doute subsiste : l'Allemagne n'avait-elle pas abandonné la poursuite de ses représentations en raison de l'attitude particulièrement maladroite de son représentant qui avait prêté le flanc à la critique ? Si l'Allemagne avait été mieux représentée il n'est pas certain que l'expérience en question ait connu une fin aussi encourageante.

L'action du **U.38** se situe en décembre 1939 et celle de l'**Altmark** en février 1940. Elles eurent de bien plus graves conséquences, la première à Londres et à Paris, la seconde dans les deux camps en guerre.

Entre le 7 et le 13 décembre 1939 trois navires transportant du minerai de fer vers la Grande-Bretagne furent coulés à proximité des côtes norvégiennes. La Grande-Bretagne déclara immédiatement qu'il avaient été tous les trois torpillés, à l'intérieur du territoire norvégien. L'enquête norvégienne laissa subsister un doute aussi bien quant à l'exacte position qu'en ce qui concerne la cause réelle des explosions — qui pouvaient être dues à des mines. Les recherches effectuées après la guerre montrèrent que les trois navires avaient été coulés par un sous-marin allemand dont le commandant savait qu'il se trouvait dans les eaux territoriales norvégiennes. Mais dès 1939 l'affaire rencontra un écho énorme en Grande-Bretagne, en particulier dans les cercles gouvernementaux et influença certainement les Britanniques dans leur acceptation des initiatives françaises d'avant Noël. La faute norvégienne est évidente. Mais en considérant les informations accessibles à l'époque elle était loin d'être délibérée — comme cela fut largement admis chez les Alliés bien que ceux-ci aient eu tendance à accorder le bénéfice du doute, ce qui est aussi dans la tradition occidentale.

L'affaire de l'**U.38** se situe à un tournant de l'histoire. La signification n'en a pas été remarquée mais elle débute une période de violations délibérées, non-accidentelles, de la part de l'Allemagne.

Ce n'est pas le lieu de reprendre l'histoire bien connue de l'**Altmark** si ce n'est pour en souligner

quelques points essentiels et suggérer une addition aux interprétations ordinaires.

Il ne fait aucun doute qu'au regard de la neutralité absolue la Norvège commit une erreur en autorisant l'**Altmark** à pénétrer dans les chenaux intérieurs proches de Bergen et qui font partie des fortifications de cette ville. Si l'**Altmark** avait été un navire de guerre, il n'y aurait pas été autorisé. S'il ne l'était pas, navire de guerre, il devait être soumis au droit de visite et les prisonniers britanniques auraient été trouvés.

Les raisons pour autoriser l'**Altmark** à pénétrer dans ces chenaux sont aussi évidentes. S'il en sortait, les navires de guerre britanniques étaient prêts à fondre sur lui et il y aurait eu combat en territoire norvégien. Ceci bien sûr ne pouvait pas être prédit avec certitude à l'époque mais c'est ce qui se produisit le lendemain plus au sud. Le commandant de l'**Altmark** avait donné des informations erronées et avait utilisé son appareil radio pour entrer en relation avec la légation allemande, en dépit des règlements norvégiens qu'il connaissait (le message a été intercepté). Des deux côtés nous avons là un cas très clair de violation délibérée, intentionnelle.

La décision norvégienne de ne pas combattre le **Cossack** et de ne pas défendre l'**Altmark** par la force ne tient pas à des convenances politiques mais fut décidé selon le principe de ne pas utiliser la force contre une supériorité évidente. Ceci était inscrit dans les instructions générales données en septembre 1939, et l'histoire de ce principe remontait aux Conventions de La Haye. Dans le cas de l'**Altmark** toute tentative norvégienne pour combattre le **Cossack** aurait approché du suicide rituel.

Il doit cependant être admis qu'une possibilité n'avait pas été explorée. Le **Cossack** aurait pu négliger la puissance de feu norvégienne — il en avait la capacité — si les garde-côtes norvégiens s'étaient opposés à lui. Cela n'aurait en rien modifié le résultat mais la démonstration aurait été plus claire.

Au début de mars 1940, Koht informa les deux parties que les unités norvégiennes avaient reçu l'ordre de s'opposer à toute violation.

L'épisode de l'**Altmark** déclencha la première grande vague de propagande allemande, surtout à la radio. Il donna naissance à une image qui persiste encore tant du côté allemand que français : la Norvège est un instrument docile dans les mains de la Grande-Bretagne. Elle est incapable de lui résister. L'épisode de l'**Altmark** provoqua aussi la colère de Hitler. Il ne pouvait permettre qu'une telle situation se développe. Selon certains Hitler n'avait besoin d'aucun en-

couragement ou provocation. Son opinion était déjà faite. Il avait juste besoin d'une justification et Churchill la lui fournit en donnant l'ordre de pénétrer dans le Jøssingfjord.

Comment les Britanniques interprétaient-ils la conduite norvégienne en cette affaire ?

Deux semaines plus tôt le Conseil suprême allié avait décidé d'organiser une expédition scandinave. La Grande-Bretagne devait s'en charger et pensait qu'un accord norvégien était nécessaire. L'affaire de l'**Altmark** prouvait que la Norvège n'avait pas l'intention de s'incliner et qu'il ne fallait pas considérer l'acquiescement de la Norvège comme acquis. De fait, dans les jours qui suivirent, la Grande-Bretagne se sépara de la France qui suggérait d'entreprendre une action immédiate contre la Norvège. L'alternative à l'expédition scandinave, le « plan mineur » (dépôt de mines) avait la préférence des Britanniques et un sérieux désaccord franco-britannique se manifesta à cet endroit.

Il peut paraître surprenant que jusqu'à la mi-mars les violations de la neutralité norvégienne aient été peu nombreuses en regard de la longueur des côtes à surveiller et de la concentration de navires au large des rives occidentales. Le 19 mars, le premier ministre Chamberlain déclara devant les Communes que dans seulement trois des cas connus les Allemands avaient opéré dans les eaux norvégiennes en violation de la neutralité. A partir de là la situation changea et de nombreuses violations se produisirent, en particulier dans l'espace aérien que la Norvège n'avait pas les moyens matériels de protéger. Les belligérants étaient en train de se faire une idée.

Avant de discuter de cette question nous devons nous intéresser aux questions liées au commerce neutre.

Le transport maritime et le commerce extérieur sont particulièrement importants pour l'Economie norvégienne. Les approvisionnements normaux dépendent des importations d'outre-mer et sont payés avec des devises étrangères obtenues par le fret. Conserver le flot des approvisionnements devient vital en période de guerre. La marine marchande était aussi la seule carte dont disposait la Norvège quand des discussions furent entreprises en vue d'un accord commercial avec la Grande-Bretagne.

Plus que jamais la Grande-Bretagne avait besoin de navires. L'Allemagne avait un tonnage inutilisé qui lui permettait de rassembler des navires pour l'opération « Weserübung » et de les conserver en attente tandis que les Français et les Britanniques durent disperser leurs bateaux prévus pour l'expédition scandinave après la paix

finno-russe du 13 mars. 1940. Si la flotte marchande norvégienne demeurait inutilisée, l'économie norvégienne se trouvait étranglée. Si elle voulait naviguer, ce ne pouvait être que pour les besoins britanniques.

Ce besoin impérieux d'un tonnage disponible donnait à la Norvège une certaine marge dans les discussions avec la Grande-Bretagne. D'un autre côté les Britanniques étaient en position d'exercer des pressions. La suprématie britannique en Mer du Nord et sur les Océans leur donnait la possibilité d'organiser un contrôle systématique là où les Allemands ne pouvaient compter que sur des raids rapides et violents. La Grande-Bretagne pouvait aussi entraver ou interrompre les importations norvégiennes à la source en ce qui concerne les importations provenant du Commonwealth ou des zones économiquement contrôlées par les intérêts britanniques. De plus la Grande-Bretagne pouvait bloquer les Norvégiens dans de nombreux ports du monde entier où ces navires dépendaient des soutes et des ateliers locaux. La Grande-Bretagne pouvait aussi réduire à un minimum l'approvisionnement de la Norvège en blé, pétrole, essence, charbon, coke, et graisses en même temps qu'elle pouvait intervenir sur les pêcheries de baleines de l'Antarctique afin d'empêcher l'huile de baleine d'atteindre les ports norvégiens. Mais il est bien évident que la mise en pratique de ces mesures prendrait du temps alors que le besoin en tonnage disponible était urgent. Pour quelques mois les discussions furent difficiles.

On a l'habitude de considérer que la Grande-Bretagne était le partenaire privilégié dans les importations et les exportations. En fait, la propagande allemande en 1940 avait tendance à dénoncer la politique étrangère norvégienne comme un des aspects essentiels de la dépendance de la Norvège vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Certes, la Grande-Bretagne jouait un rôle important mais les échanges commerciaux avec l'Allemagne étaient aussi très importants pour la balance commerciale norvégienne. Cela est mis en évidence par les chiffres indiquant la valeur des importations et des exportations pour 1938 (entre parenthèses, la valeur pour 1936).

#### Importations de

Allemagne 219,7 millions de couronnes (163,2)  
Royaume-Uni 193,6 millions de couronnes (164,9)

#### Exportations vers

Allemagne 121,5 millions de couronnes ( 90,4)  
Royaume-Uni 193,9 millions de couronnes (162,0)

¶ (Notons que les services ne sont pas inclus dans ces chiffres. Ces services pesaient lourdement dans le total des revenus en sterlings. Le

commerce avec l'Autriche, y compris soumise à l'Allemagne, était insignifiant, de l'ordre de 5 millions de couronnes au moment de l'Anschluss).

Les demandes allemandes de 1938/39 portaient surtout sur les métaux et sur les minéraux, les poissons et les graisses animales telle que l'huile de foie de morue.

L'accord commercial avec la Grande-Bretagne précéda celui signé avec l'Allemagne et fut un préalable politique. Une première esquisse en fut remise à la Norvège le 5 septembre 1939. Elle comportait des livraisons considérables à la Grande-Bretagne mais aussi assurait des approvisionnements essentiels à la Norvège. Le tout était soumis à deux conditions générales : pas de réexportation de la part de la Norvège et de sérieuses limitations sur les biens norvégiens exportés vers l'Allemagne. Koht estima que la Grande-Bretagne interférerait dans un commerce neutre. La veille l'Allemagne avait fait connaître que si la Norvège laissait contrôler son commerce (« comme ce fut le cas de la Suisse durant la première guerre mondiale »), ce serait une distorsion évidente de sa neutralité. Le Danemark et la Suède reçurent les mêmes avertissements et après s'être consultés les trois pays repoussèrent les propositions britanniques. Pour cela la Norvège se référa entre autres à l'accord signé avec l'Allemagne le 6 septembre 1934 et qui était toujours en vigueur. De plus la Norvège s'attacha à la notion des « échanges normaux ». Le but principal de Koht était d'obtenir un accord basé sur une année « moyenne » et n'altérant pas les relations commerciales avec l'un ou l'autre des belligérants. Les négociations avec les Britanniques furent longues et difficiles et semblèrent devoir échouer au début de janvier 1940. Quand elles reprirent les Britanniques acceptèrent d'un seul coup des points importants et parmi ceux-ci le principe de « commerce normal » basé sur les statistiques de 1938, avec de légères corrections. L'accord avec l'Allemagne se fit aisément par la suite (il fut signé le 23 février 1940. Plusieurs explications ont été proposées pour le changement d'attitude des Britanniques, mais elles portent toutes sur la fin des négociations et n'ont pas leur place ici. Nous considérerons seulement leurs relations avec les accords de tonnage.

Quand les demandes de location de tonnage norvégien s'accrurent, en 1939, les armateurs norvégiens furent enclins à traiter sur une base commerciale régulière, sans préalable particulier. Ils acceptèrent cependant de négocier avec les représentants du gouvernement britannique un accord général. Le Ministre norvégien des Affaires étrangères leur avait conseillé d'agir ainsi comme d'ailleurs cela avait été le cas au cours de la première guerre mondiale. Cet arrangement permit au gou-

vernement norvégien d'exercer une certaine influence dans les discussions sans pour autant se trouver engagé. Une délégation mixte partit pour Londres en septembre 1939 avec l'instruction de préparer un accord « qui ne mettrait pas en danger la position de neutre de la Norvège ». Avec cet accord les armateurs pourraient mieux protéger leurs affaires tandis que les représentants du gouvernement pourraient veiller sur les aspects plus directement politiques. Ils déclarèrent clairement qu'aucun accord ne pourrait être réalisé avant que le gouvernement britannique n'accorde au gouvernement norvégien certaines garanties générales. A côté des questions techniques telles celles concernant les assurances, les approvisionnements, etc., se trouvaient incluses les garanties politiques. La Grande-Bretagne ne devait pas porter sur une liste noire les navires norvégiens desservant les ports allemands, ni réduire ou entraver les importations vitales pour la Norvège. De même la Grande-Bretagne admettait le commerce entre l'Allemagne et la Norvège comme un commerce normal. En bref, l'accord sur le tonnage était utilisé dans le marchandage en vue d'un accord commercial. Dans un second temps l'Union des Armateurs (Norges Rederforbund) négocia seule mais les aspects politiques furent toujours soumis au gouvernement. Tandis que, comme nous l'avons dit, les négociations commerciales connaissaient des difficultés, un Memorandum sur le tonnage était établi et paraphé (le 11 novembre 1939) et ses principes adoptés par les deux parties.

Un grand nombre d'auteurs ont accordé une attention particulière au minerai de fer de Narvik. Quelques-uns parvinrent à des conclusions dramatiques.

Il a été affirmé que l'Allemagne devait envahir la Norvège afin de protéger ses approvisionnements vitaux en minerai de haute qualité. Il est difficile de voir comment ces transports pouvaient être protégés en les exposant aux risques de la guerre navale et en annulant la protection offerte par la neutralité norvégienne. Il faut aussi noter que l'Allemagne pouvait être approvisionnée d'une façon satisfaisante sans passer par Narvik. La plus grande part des importations allemandes en 1940 — et ce fut la plus grande qui ait été — venait des ports suédois.

De même qu'en ce qui concerne les inquiétudes des Alliés et la nécessité de « couper la route du fer », les statistiques montrent que les importations britanniques s'élevèrent rapidement tandis que les importations allemandes déclinèrent après août 1939, bien que les navires allemands ne se soient pas trouvés exposés à des attaques dans les eaux territoriales norvégiennes au moment même où les trois navires britanniques sont coulés.

Exportation de minerai de fer de Narvik vers l'Allemagne (en tonnes : 1000 kg)

Mois	tonnes	% du même	
		% d'août 1939	mois de 1938
septembre 1939	70.418	14	21
octobre	16.286	3	6
novembre	75.383	15	25
décembre	96.948	19	27
janvier 1940	290.232	60	60
février	99.391	20	20
mars	113.957	23	20

Statistiques identiques à destination du Royaume-Uni :

septembre 39	20.892	13	35
octobre	117.363	77	166
novembre	59.407	39	108
décembre	76.022	50	134
janvier 1940	178.873	117	179
février	131.855	86	187
mars	212.960	133	252

Total des exportations de Narvik, au cours des sept premiers mois de la guerre : vers l'Allemagne : 762.612 tonnes ; vers le Royaume-Uni : 797.372 tonnes.

Par rapport aux exportations de 1938, la Grande-Bretagne obtint davantage, l'Allemagne moins, et ceci pourrait paraître en contradiction avec le concept norvégien de « commerce normal ». Mais il est difficile de considérer 1938 comme une année normale au moins en ce qui concerne le minerai de fer. On doit aussi se souvenir que l'exportation de minerai de fer par la Norvège n'est que pour une faible partie une exportation norvégienne. Le minerai vient de Suède. Pour payer les droits de transit, la Norvège recevait un certain pourcentage du minerai exporté. L'essentiel du minerai exporté demeurait suédois. Il est étonnant de constater que les problèmes liés aux exportations n'aient apparemment pas été discutés au fond par les deux gouvernements scandinaves.

Un expert norvégien, Per Brøyn, parvint à la conclusion que l'exportation du minerai de fer n'était pas la cause de minage des eaux norvégiennes par les Alliés le 8 avril mais seulement un « prétexte afin de faire progresser d'autres buts politiques et militaires en Scandinavie ». Aussi, selon le même auteur, les approvisionnements par Narvik n'avaient pas grande signification pour l'économie de guerre allemande.

Les difficiles relations avec les puissances principales conduisirent à une série d'échanges diplomatiques dont plusieurs étaient inhabituels dans

les relations extérieures norvégiennes. Cet article traite seulement des réponses norvégiennes aux initiatives qui sont discutées par ailleurs.

Les déclarations de l'Allemagne et des Alliés dans les premières semaines de la guerre firent poser la question de savoir si leurs intentions pouvaient ou non être déduites du choix de leurs mots, si par exemple la détermination allemande de respecter la neutralité semblait plus crédible que celle des Britanniques ou si elle était juste un degré au-dessous. A cette époque la discussion porta plus sur l'aspect sémantique que politique. Un premier changement se produisit en décembre 1939 quand la Finlande après avoir résisté au premier choc se mit à combattre. La première approche réelle tendant à une sorte de coopération avec les Alliés se fit le 27 décembre 1939 lors de la remise d'une note anglo-française. Les Alliés se déclarèrent prêts à discuter d'une assistance possible si l'aide prêtée à la Finlande devait avoir des conséquences fâcheuses. Le représentant britannique à Oslo proposa une aide pour la défense de Stavanger, Bergen et Trondheim. Koht nota que rien n'était dit de ces moyens d'assistance et que de plus Oslo n'était pas mentionné. La réponse norvégienne fut claire et sans équivoque : la Norvège était prête à coopérer à toute assistance à la Finlande, qui ne compromettrait pas sa propre neutralité. Après ce refus, il y eut, le 6 janvier 1940, un Mémoire britannique qui donna le ton d'une série de démarches ultérieures. Toutes maniaient mieux le bâton que la carotte. Le point culminant fut atteint le 2 mars 1940 quand les Alliés informèrent la Suède et la Norvège qu'ils étaient prêts à agir en réponse à une demande finlandaise « qui était attendue ». Quand (et non pas si) elle parviendrait, les Alliés demanderaient l'autorisation de passage pour leurs troupes. Comme chacun le sait, ces deux pays refusèrent le droit de passage. Le résultat en fut une discussion inhabituellement franche au sein du gouvernement norvégien, au cours de laquelle les principes de base suivants de la politique extérieure purent se dégager :

- la Norvège doit toujours assurer, dans toutes les situations et par tous les moyens possibles et acceptables, son maintien hors de la guerre ;
- cette intention doit demeurer ferme et inébranlable même contre vents et marées ;
- si la situation parvient à un stade où il n'y a littéralement plus de choix possible, mais seulement celui d'un camp, par le jeu d'un « fait accompli » sans échappatoire, la Norvège ne doit pas être entraînée dans la guerre aux côtés de Hitler ;
- ceci ne doit en aucun cas être énoncé à haute voix. Toute allusion en ce sens risquerait de

mettre sa neutralité en danger et pourrait provoquer des tentations de trahison.

Une telle situation ne s'était pas encore produite et le gouvernement estima qu'elle ne se produisit pas avant le 9 avril à 5 heures du matin.

Les relations avec l'Union soviétique étaient dominées par la guerre finno-russe. La Finlande avait la sympathie générale. Même le petit parti communiste était mal à l'aise. Cependant, comparée à la Suède, la Norvège restait plus prudente et empêchait systématiquement tout engagement qui aurait pu mettre en danger sa neutralité circonspecte. On craignait grandement que le conflit armé gagne le territoire norvégien par le nord et les rumeurs à ce sujet abondaient. En décembre 1939 une source soi-disant bien informée à Berlin rapporta que des plans de partage de la Norvège septentrionale, selon le modèle polonais, étaient discutés entre l'Allemagne et l'U.R.S.S. Après un examen attentif, les autorités norvégiennes dédaignèrent ces rumeurs. Mais ces bruits pouvaient fort bien refléter certaines suggestions de Raeder à Hitler. Une note soviétique remise le 6 janvier 1940 (à 3 heures 30 du matin) mettait la Norvège en garde contre une propagande en faveur de la Finlande qui aboutirait à une campagne sans retenue contre l'U.R.S.S. Koht répliqua, le jour même, que le gouvernement norvégien observait une stricte neutralité et que l'expression de l'opinion était libre. De plus Koht notait que le gouvernement norvégien réservait ses droits selon la Convention de La Haye N° 5 autorisant le transit des armes, etc., à travers les pays neutres. Il ajoutait qu'à sa connaissance un tel transit restait très limité. La Pravda publia un commentaire critique mais le ministre Maseng rapporta de Moscou que la réponse était considérée comme satisfaisante. Il demandait cependant que le gouvernement norvégien répète sa volonté de neutralité inconditionnelle. Ce en quoi il ne fut pas suivi.

Le premier avertissement clair sur les intentions agressives allemandes se produisit immédiatement après l'affaire des rumeurs sur les intérêts communs germano-russes pour le nord. Le 26 décembre une alerte générale fut déclenchée après qu'une forte concentration navale allemande ait été constatée en Baltique. Les troupes de la région de Stavanger furent mises en alerte au milieu de la nuit et les munitions distribuées. Mais pour les Norvégiens comme pour les autres, les préparatifs allemands en vue de l'invasion de la Norvège demeurèrent parmi les secrets de la guerre les mieux gardés. Koht ne se faisait aucune illusion en ce qui concerne Hitler. Mais il voyait tant de raisons convaincantes pour que l'Allemagne soit mieux servie par une Norvège neutre — sentiment qui était renforcé par l'attitude de la légation

tion allemande à Oslo — qu'il ne pouvait sérieusement envisager un débarquement allemand — voulu par quelques petits groupes dirigeants berlinois cela était évident — à l'exception d'un coup de main sur une courte bande côtière qui se trouvait gardée par les forces norvégiennes et juste sous les yeux des Britanniques.

En 1945 l'opinion publique était convaincue que lors de sa visite à Berlin au début de 1939 Quisling devait, d'une manière ou d'une autre, avoir parlé à Hitler afin que la Norvège soit envahie pour faire pièce à des plans britanniques supposés. Des recherches postérieures ont montré qu'un personnage aussi falot que Quisling ne pouvait avoir été reçu par Hitler que parce que le Führer avait déjà les yeux sur la Norvège et qu'il voulait voir comment un ancien ministre de la Défense pouvait réagir. Hitler se convainquit rapidement que Quisling ne faisait pas « le poids » en tant que 5<sup>e</sup> colonne potentielle. Et, pour résumer une longue suite de littérature romantique, cela convenait aussi fort bien aux germanophiles norvégiens en général. Le thème de la 5<sup>e</sup> colonne fut une tentative extérieure pour comprendre l'apparemment incompréhensible c'est-à-dire le succès stratégique de l'assaut allemand du 9 avril 1940.

A dater de la mi-mars 1940 la Norvège se trouva réduite au rôle de proie au cœur d'une stratégie générale. Aucune action décisive ne fut

entreprise afin de prévenir l'aggression. L'avenir dépendait des difficiles discussions qui se développaient entre la Grande-Bretagne et la France. Pour quelques jours l'Allemagne qui fignoit ses derniers préparatifs, marquait le temps. Le 27 mars, le Conseil suprême allié se réunit à Londres pour mettre au point les opérations « Marine royale » et R.4. Mais ceci fut en fait secondaire. Quand les premiers navires d'approvisionnement allemands quittèrent Hambourg dans la nuit du 3 avril, la Norvège se trouvait inscrite en tête de liste pour la guerre. Et elle ne le savait pas encore.

En Norvège les discussions comme les recherches historiques reviennent toujours sur la même interrogation : la Norvège pouvait-elle faire davantage pour que sa politique de neutralité soit comprise et respectée ? Et l'on aboutit toujours à la même constatation en se plaçant d'un point de vue norvégien : la nation devait rendre sa neutralité crédible auprès de puissances qui, pour des raisons impératives leur appartenant, estimaient qu'elles ne pouvaient pas se payer le luxe d'y croire.

adapté par **Jean-Jacques FOL**

- Vice-Président de l'Université de Paris VII
- Directeur des G.E.R.E.S.

IMPRIMERIE



IMPRESSION NOIRE - COULEUR - RELIEF

TOUS LES TRAVAUX COMMERCIAUX  
— ET PUBLICITAIRES —

— LANGUES ÉTRANGÈRES —

14, RUE DE PARADIS, 75010 PARIS

TEL. : 824.80.45 et 246.89.86



# La politique danoise 1939-40

par **Ole Karup Pedersen\*** : Danmark

La politique conduite par le gouvernement danois à l'approche des crises militaires internationales de 1939 a dérivé des facteurs suivants : 1) des éléments tout en même temps de base et matériels objectifs ; 2) des considérations et évaluations qui ont présidé à la suite de la crise économique internationale des années 30 ; 3) des estimations de la tendance et de la portée de la bipolarisation toujours plus importante entre les grandes puissances européennes ; 4) des évaluations de la position du Danemark, en général, et à l'égard de ces mêmes grandes puissances comme à l'égard des puissances européennes moins importantes et tout particulièrement les autres pays nordiques ; 5) des expériences du conflit de 1914-1918 et de ses conséquences sur la situation actuelle ; 6) d'une très ferme volonté de rester à l'écart de tout conflit militaire européen, et ceci à presque n'importe quel prix.

Dans cette étude je m'efforcerai de démontrer l'interaction de ces six facteurs différents, et de les relier entre eux. Mon postulat sous-jacent sera de démontrer que, d'un point de vue analytique, la politique de sécurité peut être isolée dans un sens étroit. C'est ce que l'on voit avec les considérations et les décisions sur l'utilisation des moyens essentiellement militaires afin d'influer sur la position réelle et formelle d'un Etat dans un conflit militaire international préexistant ou dans le cas d'une attaque militaire directe. Mais on ne peut pas comprendre les relations de choix et d'interdépendance entre la structure et la situation intérieure, et les menaces ou possibilités extérieures sans prendre en considération les décisions prises dans le domaine limité de la politique de sécurité replacées dans leur contexte historique et social (1).

Vous pouvez vous demander pourquoi il est ici tant question de conditions qui traditionnellement ne sont guère prises en considération quand on considère le champ de la politique étrangère ou même plus directement le domaine de la politique de sécurité. Mon espoir et mon but sont que vous pensiez qu'il vaut la peine de me suivre sur ce chemin tortueux qui doit mener à notre thème central : la politique étrangère incluant la politique de sécurité des pays nordiques — ici tout spécialement le Danemark.

## 1) Facteurs matériels de base.

En 1939 la société danoise était entourée de frontières reconnues internationalement. Elles déterminaient le royaume du Danemark (la pénin-

sule du Jutland et les îles principales de Fionie et de Seeland) ayant une population totale de 3,8 millions d'habitants. Les îles Féroé, le Groenland et l'Islande étaient sous souveraineté danoise et si cette souveraineté était incontestée, elle différait pour chacune des îles.

Sur l'ensemble de la population, 2,5 millions d'habitants se trouvaient dans les « âges productifs » (entre 15 et 64 ans). Un demi-million était engagé dans l'agriculture ou des activités similaires, 1,4 million l'était dans d'autres branches comme l'industrie, le commerce et les services. 600.000 personnes de ce groupe d'âge productif n'occupaient aucun emploi rémunéré. Les raisons en étaient variées. Mais il est important de noter que le nombre de chômeurs officiels dans l'industrie et le commerce était juste au-dessous de 20 % du nombre total des travailleurs syndiqués (2).

En eux, ces chiffres ne fournissent pas une information très importante. Du moins dans notre optique. Dans un contexte dynamique, il faut les considérer comme un effort vers une caractérisation grossière du développement danois de cette époque.

En 1921 la population totale était de 3,2 millions, dont 2 millions de « productifs ». 0,5 million était engagé dans l'agriculture, 1 million dans d'autres branches. 0,5 million était sans emploi et le chiffre officiel des demandeurs d'emploi atteignait 20 %. En 1930 les chiffres étaient les

---

## (\*) Professeur à l'Université de Copenhague

- 1) Un plaidoyer plus poussé de la nécessité des aspects simultanément diachronique et synchronique a été présenté dans l'étude de Johan Galting : *The social sciences. An essay on polarization and integration.* in Knorr and Rosenau : *Contending approaches to international politics.* Princeton 1969. pp. 243-285.
- 2) Les chiffres et autres informations donnés ici proviennent de travaux récents sur le développement de l'économie danoise. J'utilise très souvent, de Svend Aage Hansen : « *Økonomisk vækst i Danmark* » BD.II. 1914-1970. Copenhague 1974. Une autre œuvre importante portant sur la crise au Danemark est : Vagn Dybdahl : *Krise i Danmark.* Copenhague 1975. De nombreuses citations de cette étude ont été publiées en danois, pour des raisons évidentes.

suiuants : total : 3,5 millions, productifs : 2,3 millions ; dans l'agriculture : 0,6 million ; dans les autres branches : 1,2 million ; sans emploi : 0,5 million ; en chômage : 15 %. Même si les différences peuvent paraître minimes, elles manifestent pourtant une tendance significative : le nombre de « productifs » dans l'agriculture tombe d'une manière absolue et relative tout au long de la période 1921-1939. En 1921, 32 % de la population travaillaient dans — ou dépendaient de — l'agriculture, contre 25 % en 1939. De plus il faut ajouter que le chômage dépasse les 30 % en 1932. Le chiffre de 1939 montre donc une nette amélioration par rapport aux pires années de la crise économique.

Ce changement notable dans la répartition des activités professionnelles danoises a été caractérisé par la génération suivante comme une restructuration bénéfique et nécessaire afin que la société danoise soit en mesure de se moderniser, de se développer technologiquement, et de s'industrialiser (3). Envisagé sous l'angle de la longue période, et disposant du recul historique, ceci peut être considéré comme exact. Mais dans le déroulement du processus lui-même, il n'était pas très évident que c'était là une bénédiction cachée. Ce processus des variations était accéléré et probablement intensifié par les conditions des fluctuations du commerce international qui étaient ressenties comme fatales par bien des personnes et des groupes de la population danoise. A cet égard il existait une crainte générale selon laquelle les structures et les équilibres fondamentaux de la société danoise étaient menacés (4).

C'est une vérité banale de dire que les petits pays dépendent davantage du commerce extérieur que les grands. Il est également évident que la composition même du commerce est d'une grande importance. Pour le Danemark les chiffres principaux de ses exportations évoluèrent de 78 % de produits agricoles et seulement 19 % de produits industriels en 1929 vers respectivement 73 % et 22 % en 1939. Quant aux importations les changements furent plus significatifs encore : de 23 % de matières premières importées pour l'agriculture et 24 % pour l'industrie en 1929, on passe à 12 % pour l'agriculture et 30 % pour l'industrie en 1939. (Le restant des importations était surtout du charbon et d'autres sources d'énergie, et des produits finis). Ces chiffres montrent que l'agriculture était encore un domaine essentiel pour le commerce extérieur même si l'industrie occupait une place toujours plus importante. Cette structure du commerce extérieur danois le rendait particulièrement vulnérable aux crises internationales quand la plupart des pays essayaient de soutenir et de protéger leurs propres paysans

afin de devenir plus indépendants quant à leurs approvisionnements.

Le commerce extérieur danois se faisait remarquer par un autre point : les marchés traditionnels des produits danois étaient très restreints et essentiellement centrés sur l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Pendant toute la période 1929-1939, pratiquement 90 % des produits danois exportés partaient vers ces deux pays tandis que les produits importés de ces deux mêmes pays passaient de 48 % du total des produits importés en 1929 à 60 % en 1939. Il est d'une grande importance de réaliser le « poids » respectif des deux marchés. En 1929, 57 % des produits exportés partaient vers la Grande-Bretagne et 20 % vers l'Allemagne. En 1939 ces chiffres étaient de 51 % et 23 % respectivement. Ce changement montre l'importance croissante du marché allemand, mais manifeste aussi la nette prépondérance du marché britannique. Mais si on considère les chiffres des produits importés, on remarque que la Grande-Bretagne se sort beaucoup mieux de la crise que l'Allemagne, en ce qui concerne leurs relations avec le Danemark. En 1929, 15 % des produits importés venaient de Grande-Bretagne et 35 % d'Allemagne. Dix années plus tard, 27 % seulement venaient d'Allemagne et 35 % de Grande-Bretagne.

Ces chiffres montrent clairement que le Danemark dépendait très nettement de l'exportation de ses produits agricoles vers ces deux marchés, avec un penchant très fort en faveur du marché britannique. Il faut pourtant bien remarquer que le marché allemand était aussi indispensable que le britannique. Une des raisons en était qu'il ne fallait pas devenir exclusivement dépendant du marché britannique. Cette dépendance des deux grandes puissances européennes proches fut très durement ressentie au cours de la crise économique des années 1930. Elle pouvait devenir décisive et influencer sur le niveau de vie, comme sur les efforts vers l'union économique, et elle touchait également aux questions de souveraineté nationale. Cette dépendance était considérée comme cruciale pour l'équilibre entre les différents groupes du pays, entre les différentes classes, entre les différents partis politiques. Il n'était plus seulement question d'un équilibre entre « agriculture » et « industrie », mais aussi entre « ruraux » et « citadins », entre « paysans » et « industriels », et au Parlement entre « gauche » et « droite ». Les partis politiques les plus impor-

3) Vagn Dybdahl : *ibidem*.

4) Voir par exemple Erik Rasmussen : *Veilfaerdsstaten på Vej. Danmarks Historie 1913-1939*. Copenhagen 1965.

tants, le parti social-démocrate et le parti radical de gauche, étaient, à ce stade du développement, les partis du gouvernement (de 1929 à 1949). Les partis libéral et conservateur qui se trouvaient tous deux dans l'opposition étaient classés « à droite ».

La menace fondamentale qui pesait à tous les niveaux sur l'équilibre de la société danoise dérivait des structures et des processus matériels de base. C'est pourquoi il est important de comprendre jusqu'à quel point toutes les parties de la population, tous les partis politiques et au-dessus le gouvernement dans son ensemble étaient préoccupés par toutes ces questions au cours des années 30. Cela permet de saisir pourquoi pratiquement tout autre problème ou différend était évalué selon son influence éventuelle sur ces problèmes fondamentaux.

## 2) Nature de la crise économique internationale

Vers la fin des années 30 le Parlement danois eut plusieurs débats portant sur le développement d'une manière générale. Il cherchait surtout à bien saisir comment le gouvernement danois en tant que responsable de la prospérité sociale avait réussi à conduire le Danemark au travers de la crise — surtout en ce qui concerne les nombreuses négociations commerciales avec l'Allemagne et la Grande-Bretagne, et les efforts faits afin de contrôler son commerce extérieur (5).

Dans ces discussions il fut généralement admis que la société danoise s'était bien tirée d'affaire — mieux en tous les cas qu'on ne pouvait le croire au début de la décennie. L'opposition essaya bien de démontrer que ceci s'était produit presque malgré les actions politiques menées par le gouvernement et que cette réussite n'était qu'une conséquence des conditions internationales améliorées. De son côté le gouvernement mit l'accent sur les prudentes restrictions et les stimulations qu'il avait imposées et qui s'étaient avérées importantes. L'essentiel à cet égard résidait dans le fait que tous les partis politiques estimaient que la crise économique internationale représentait la menace principale pour la société danoise — ce que j'ai déjà fait remarquer. Le ministre des affaires étrangères, M. MUNCH, s'avancit jusqu'à caractériser la crise comme étant le résultat d'une guerre économique internationale et présentant les mêmes menaces, pour la société danoise, que n'importe quelle autre forme de guerre.

L'Allemagne et la Grande-Bretagne s'opposant dans cette sorte de guerre, le Danemark ne pouvait que difficilement manœuvrer entre ses deux principaux marchés, chacun d'eux considérant une concession à l'autre comme un acte inamicale

de la part du gouvernement danois. D'autre part, le gouvernement danois avait réussi, au cours de ses nombreuses négociations avec les deux gouvernements, à convaincre ses partenaires de la nécessité de son commerce avec l'autre. C'était là une condition de la sauvegarde de son commerce. Paradoxalement, la conclusion montre que la partie la plus faible dans un système de négociations triangulaires peut faire basculer l'équilibre des forces d'entre les deux pays les plus puissants à l'avantage du plus faible.

Des chiffres déjà cités on peut déduire très clairement que la Grande-Bretagne a tiré le plus grand profit commercial de cette guerre économique internationale. La menace éventuelle de domination totale extérieure du commerce danois semblait venir plutôt de la Grande-Bretagne que de l'Allemagne. Mais en même temps, il était évident que le succès relatif du gouvernement danois dans l'utilisation des rapports de force à son propre avantage nourrissait un certain optimisme sur ses possibilités d'agir de la même façon lors d'autres formes de conflit entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne.

## 3) Bipolarisation entre les grandes puissances européennes.

Il est évident que, pour des hommes d'Etat et des observateurs des développements internationaux, la crise économique n'était pas l'unique confrontation entre les grandes puissances européennes — bien que cette crise ait des conséquences tangibles immédiates sur les situations danoises. Par son action diplomatique quotidienne, sa participation aux réunions de la Société des Nations — et par la simple lecture des journaux — le gouvernement danois était bien au fait des autres conflits.

Pendant les années 20 et au début des années 30 le Danemark comme les autres petits Etats était profondément engagé dans la lutte pour le désarmement et pour l'établissement de lois internationales. Cela aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la Société des Nations. Les grandes puissances étaient toutes ressenties comme opposées

5) Pour cette question je me sers beaucoup de mon ouvrage : Udenrigsminister P. Munchs opfattelse af Danmarks stilling i international politik. Copenhagen 1970. essentiellement pp. 500-530. Pour avoir une vue plus détaillée des négociations, voir : Viggo Sjøqvist : Danmarks udenrigspolitik 1933-1940. Copenhagen 1966. Ces deux études sont les plus claires sur la politique étrangère danoise jusqu'en 1940.<sup>1</sup>

à ces questions et les exigences françaises tendant à obtenir la garantie absolue de la sécurité avant tout désarmement et juridiction constituait un handicap sérieux à tout progrès. Cette attitude conduisit le Danemark — et les pays du même type — à soutenir toutes les initiatives britanniques dans la mesure où ces initiatives pouvaient être considérées comme opposées aux tentatives françaises d'isoler et humilier l'Allemagne. Ni le gouvernement danois ni les autres ne se faisaient d'illusion sur la position de l'Allemagne parmi les grandes puissances européennes. Et ils pensaient qu'il fallait pour chaque tentative obtenir l'accord de l'Allemagne comme des deux autres grandes puissances. C'est pourquoi chaque initiative tendant à réunir la France et la Grande-Bretagne contre l'Allemagne était considérée comme mauvaise et dangereuse, et chaque signe d'une collaboration anglo-allemande était estimé positif. Cette configuration triangulaire tenait une place importante dans les possibilités de développement international, alors même que les positions de l'Union soviétique, des Etats-Unis d'Amérique, de l'Italie et du Japon étaient jugées secondaires et ne pouvant au mieux qu'exercer une certaine influence.

Après que l'Allemagne se fut, en 1933, retirée de la Société des Nations, le Danemark eut très nettement le sentiment qu'en restant dans la Société des Nations, il encourait le risque d'être accusé par l'Allemagne de se laisser dominer par les grandes puissances membres et de les suivre. Il est important de ne pas oublier que le Danemark — comme les autres petits Etats européens — est resté membre de la Société des Nations et qu'en 1936 il a fermement approuvé les sanctions décidées contre l'Italie. On peut dire que des petits Etats ont offert aux grandes puissances de la Société des Nations la possibilité de manifester leur volonté et leur capacité de travailler avec la Société pour arrêter l'agression de n'importe quel pays. Cependant, après l'échec des sanctions — échec dû aux grandes puissances — le Danemark comme les autres petits Etats s'est déclaré opposé à toute sanction ; déclaration reprise en 1938. Il était alors évident que ces petits Etats craignaient une collaboration ou une entente de la Grande-Bretagne et de la France qui soit dirigée contre l'Allemagne et par la suite contre l'Italie. Ils voyaient dans cette bipolarisation le danger principal et la possibilité d'un affrontement militaire qui pourrait se retourner contre eux.

Il est tout à fait naturel de se demander si le gouvernement danois avait conscience du défi bien particulier lancé par le nouveau régime allemand mis en place par Hitler en 1933. Comme je vais le montrer, ce ne fut pas le cas. Quant à la signification concrète de ce défi et sur le moyen de s'y opposer, cela fut moins évident. En se ba-

sant sur les déclarations officielles et sur les matériaux confidentiels des années 30, il est très évident que le gouvernement danois anticipait en envisageant une confrontation militaire possible entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne et cela bien avant le début des hostilités de 1939. Mais il existait aussi d'autres possibilités de conflits militaires risquant d'atteindre le Danemark. Quoiqu'il en soit il était considéré comme ni sage ni possible pour le Danemark, de même que pour les autres petits Etats, de vouloir entrer dans le jeu des grandes puissances. Jeu dans lequel ils ne pouvaient être que des gages, ou des hôtages. Ce qu'ils pouvaient faire, et que d'ailleurs ils firent, était de manifester le plus clairement possible leur désir de rester en dehors de tout conflit qu'ils ne pouvaient considérer comme leur.

En 1938, après Munich, le gouvernement danois, par son ministre des Affaires étrangères, se garda de tout optimisme inconsidéré. Il appréciait à son juste prix le fait que la question de Tchécoslovaquie n'ait pas provoqué un conflit militaire mais comprenait fort bien que les questions essentielles entre les grandes puissances n'avaient pas été résolues et que la bipolarisation se trouvait renforcée. Le gouvernement danois craignait grandement un affrontement militaire de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne qui ferait que le Danemark se trouverait sous la double pression de ses deux clients principaux. En une telle hypothèse, sa position « bilatérale » pourrait revêtir une importance cruciale, ainsi que ses relations avec les autres petits Etats et tout particulièrement avec les autres pays scandinaves. (6).

#### 4) Position « bilatérale » du Danemark envers les grandes puissances et les autres Etats européens, essentiellement les pays scandinaves.

Nous espérons qu'en fonction des points 1) et 2) ci-dessus présentés les aspects matériels de la position du Danemark envers l'Allemagne et la Grande-Bretagne sont clairs. On peut, étant donné la dépendance presque égale du Danemark envers ces deux marchés, considérer que le Danemark se trouvait sous une double dépendance et que les pressions exercées ou envisagées par les deux grandes puissances avaient la même importance pour le Danemark. L'objectif principal de la politique danoise était d'éviter une situation dans laquelle il pourrait être jugé comme prenant partie pour l'un ou pour l'autre. En lui-même un conflit entre ces deux puissances était assez dangereux

---

6) Ce point se base exclusivement sur mon étude note 5, en particulier les chapitres 2 et 3.

pour mettre en péril la société danoise. Mais ce serait leur conflit quand bien même son issue provoquerait des situations et des possibilités nouvelles pour le Danemark. La possibilité d'une influence danoise quelconque n'était même pas prise en considération. Le gouvernement danois était par conséquent tout aussi réticent vis-à-vis des suggestions allemandes que britanniques.

D'autre part il aurait été peu réaliste de ne pas s'attendre à ce que chacune de ces puissances fasse de son mieux pour obtenir du Danemark un renforcement de sa position qui favorise ses efforts de guerre. Ce qui serait avantageux, et comment cela serait obtenu dépendrait essentiellement du développement du conflit militaire, plutôt que de la valeur « objective » et préalable de la « marchandise » danoise.

Aussi la position « bilatérale » du Danemark n'était pas seulement fonction de sa double dépendance matérielle, même si cette dépendance était fondamentale. Il existait des différences considérables.

En dehors du domaine commercial, les différences entre le Danemark et la Grande-Bretagne n'étaient pas fondamentales. Dans les affaires internationales, le Danemark avait le plus souvent suivi la Grande-Bretagne, qui était considérée comme la grande puissance la plus amicale, la plus positive, la plus progressiste pour autant qu'une grande puissance puisse l'être. Mais le gouvernement danois ne cherchait pas — et ne voulait pas chercher — de soutien spécial britannique qu'il n'aurait probablement pas obtenu de toute façon. Un tel soutien aurait pu mettre la neutralité danoise en danger et aurait pu offrir le prétexte recherché par l'Allemagne pour intervenir alors que la Grande-Bretagne aurait sans doute été incapable de prêter une aide effective au Danemark. Et puis surtout, en cas de conflit militaire entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne les bonnes relations avec cette dernière pouvaient revêtir une importance considérable ; elles pouvaient donner au Danemark une certaine marge de manœuvre face aux pressions allemandes et faire contrepoids à des pressions allemandes trop fortes. Dans cette mesure les relations dano-britanniques pouvaient être considérées comme sans problème. Mais en même temps le gouvernement danois ne se faisait aucune illusion quant à l'engagement britannique dans les questions spécifiquement danoises.

La position envers l'Allemagne était tout à fait différente. Sans attacher trop d'importance à la controverse traditionnelle qui opposait le Danemark et l'Allemagne à propos du tracé de leur frontière commune et qui avait joué un rôle prépondérant dans la politique extérieure danoise

entre 1840 et 1920, il serait erroné d'oublier ou de sous-estimer cette question dans les relations germano-danoises de 1939. Pour le Danemark ce problème était officiellement clos depuis la signature du traité de Versailles en 1920 et avec le plébiscite qui en avait résulté. Mais le gouvernement danois comprenait fort bien que le gouvernement allemand n'avait accepté cette situation que comme faisant partie du système mis en place par le traité de Versailles, et tous ses efforts pour obtenir un accord bilatéral direct avaient échoué. A partir de 1933, quand l'Allemagne fut dotée d'un nouveau régime de toute évidence plus fort et plus actif qui n'acceptait plus ses obligations déterminées par le traité de Versailles, il devint aisé de prévoir que la frontière dano-allemande pouvait être remise en question et cela en dépit des déclarations officielles. De plus, il faut ajouter que des petits groupes nazis, agissant juste au sud de la frontière dano-allemande, trouvaient dans cette politique générale des raisons nouvelles pour que les frontières de 1920 soient remises en question. En même temps les efforts nationalistes et révisionnistes de ce parti se multipliaient au sein de la minorité germanique sise au nord de cette frontière (7). Tout en affirmant que le tracé des frontières ne soulevait aucun problème et que, d'autre part, le gouvernement danois n'avait aucune part dans le traité de Versailles, il est bien évident que ce gouvernement suivait avec attention tout ce qui se passait de l'autre côté de la frontière. Nous savons maintenant — grâce à de nombreuses sources officieuses — que le gouvernement danois de l'époque fut très alarmé par cette question ainsi que par d'autres touchant aux relations dano-allemandes et qui parurent souvent se résoudre par la soumission danoise. A mon sens cette attitude faisait partie d'une stratégie bien réfléchie dont le but était de ne pas attirer l'attention allemande sur une question pouvant présenter quelque danger pour le Danemark, au cas où les grandes puissances s'en saisiraient pour « apaiser » l'Allemagne.

L'accord de Munich montrait que cette possibilité n'était pas à exclure. On considérait que la meilleure politique possible pour le Danemark était de ne pas élever le ton et de se tenir à l'écart des différends entre l'Allemagne et les autres grandes puissances. Il me semble cependant que la question de la frontière dano-allemande a souvent été surestimée dans la description des relations précédant le début des hostilités de 1939. Je re-

7) Pour ce problème, voir également Sven Tägil : Deutschland und die deutsche Minderheit in Nordschleswig. Eine Studie zue deutschen Grenzpolitik 1933-1939. Lund 1970.

connais pourtant que le seul fait d'avoir une frontière commune avec une grande puissance aussi publiquement anti statu quo fournit en soi de bonnes raisons pour être préoccupé et pour faire tout son possible en vue de renforcer ses positions sur la frontière en question.

C'est à cet endroit qu'il faut considérer les relations avec les autres petits Etats et surtout avec les autres pays scandinaves. Il n'est cependant pas nécessaire ici de revoir les efforts ni les motivations parfois fort différentes des gouvernements scandinaves en vue de former un « groupe nordique » dans les affaires internationales en général, au sein de la Société des Nations en particulier (8). Il est bien connu que dans les années 30 aucun des gouvernements scandinaves n'envisageait une collaboration militaire destinée à une défense mutuelle. Il me semble évident que chaque gouvernement scandinave avait intérêt à promouvoir cette collaboration et ce groupe informel. Personnellement il me semble apercevoir dans les discussions tenues par les ministres des affaires étrangères une tentative danoise évidente tendant à engager les autres Etats scandinaves à renforcer la position danoise sur la frontière dano-allemande. Ceci fut plus évident encore avec l'approche d'une confrontation militaire entre les grandes puissances. Les arguments danois présentés par P. Munch, ministre des Affaires étrangères, étaient fort subtiles. Ils tendaient à démontrer que la question de la frontière dano-allemande était une question commune à tous les petits Etats dans la mesure où elle impliquait le respect, par une grande puissance, de ses obligations vis-à-vis d'un petit Etat. A partir de ce postulat, P. Munch cherchait à persuader ses collègues scandinaves que la frontière danoise était pour eux un facteur fondamental, qu'en fait elle était une frontière scandinave face au continent européen. C'est pourquoi ils devaient soutenir tous les efforts danois dans ce domaine, et se fier au Danemark dans l'évaluation de leurs positions face à l'Allemagne. Il ne souhaitait pas un soutien militaire de leur part — tous étant bien d'accord pour affirmer que c'était hors de question — mais un soutien diplomatique, leurs politiques étrangères devant s'aligner sur celle du Danemark en cette occasion. De longues confrontations amères eurent lieu en mai 1939 quand les ministres des Affaires étrangères se réunirent pour discuter de l'invitation allemande à négocier des traités de non-agression avec les pays scandinaves comme avec les autres pays. P. Munch fit tout ce qui était en son pouvoir pour persuader les autres pays scandinaves de suivre l'exemple du Danemark qui avait accepté cette invitation. Pour lui, c'était là un devoir moral qu'il motivait en affirmant qu'ainsi l'Allemagne allait être liée aux frontières existantes. Son échec lui fut amer car il dé-

clara alors que les autres pays scandinaves avaient « déserté » le Danemark. Il est bien évident que les autres ministres avaient fort bien compris le sens de l'effort danois et qu'ils refusaient ouvertement de lui être asservi.

En mettant en avant les efforts danois d'utiliser la coopération scandinave afin de soutenir la politique danoise face à l'Allemagne dans cette question des frontières, je ne cherche pas à laisser croire que ce problème constituait le seul intérêt ni même l'intérêt majeur du Danemark. Les efforts nombreux pour établir une position conjointe face aux grandes puissances en général ou de renforcer la position des pays neutres face aux belligérants étaient d'importance égale. Une politique coordonnée de « non-alignement » en temps de paix et de neutralité en période de guerre était considérée comme un des meilleurs moyens d'atteindre l'objectif essentiel : rester en dehors des conflits armés en provoquant le moins de tensions possibles à l'intérieur. Dans cette mesure la politique étrangère scandinave coordonnée se méfiait tout autant des manœuvres britanniques et françaises qu'allemandes qui pouvaient altérer la neutralité des Etats scandinaves dans leur intérêt particulier. La question devint cruciale après le début des hostilités entre la Finlande et l'Union soviétique en novembre 1939. La politique officielle des autres Etats scandinaves fut de stricte neutralité. Ce qu'ils rejetèrent fut les efforts allemands comme les efforts plus évidents des franco-britanniques pour entraîner dans la guerre par le biais d'une aide militaire qu'ils apportaient à la Finlande, l'ensemble des pays scandinaves.

Après le début de la guerre en septembre 1939, le but essentiel de la politique de coopération scandinave fut de maintenir la neutralité et de se fournir un éventuel soutien par un système d'informations. Mais il était bien établi que chaque Etat — y compris le Danemark — que ce soit en ce qui concernait les intérêts spécifiquement danois, ou en cas d'affrontement direct avec une des grandes puissances en guerre, devait s'assumer totalement sans attendre un quelconque soutien des autres pays scandinaves.

##### 5) Expérience acquise lors de la première guerre mondiale 1914-1918.

Bien que 25 années se soient écoulées depuis la déclaration de la Première guerre mondiale, la plupart des premières réactions du gouvernement danois furent en 1939 étonnamment semblables à celles de 1914. La neutralité danoise fut proclamée et admise par les puissances belligérantes. Immédiatement des dispositions furent prises pour assurer la neutralité. (8) Birnnoté 16 chapitre 4

prises afin d'assurer des relations commerciales normales avec l'Allemagne et la Grande-Bretagne, tandis qu'à l'intérieur des restrictions étaient introduites bien plus tôt que lors de la guerre précédente.

Cette dernière mesure montre, avec l'organisation parallèle de stocks supplémentaires de matières premières, de charbon, etc., qui avait été entreprise en 1938, que l'évolution de la guerre précédente avait servi de leçon au gouvernement danois. Il réalisa, ainsi que d'autres gouvernements de petits pays, que, dans la stratégie de la guerre moderne, les efforts fournis afin d'empêcher l'adversaire de recevoir des importations utilisables directement ou indirectement à des fins militaires, pouvaient constituer un facteur essentiel qui, facilement sinon inévitablement, toucherait également les Etats neutres. L'expérience avait aussi démontré que cette sorte de guerre indirecte avait été introduite par la Grande-Bretagne, qui par sa supériorité navale avait presque réussi à étrangler l'Allemagne. Les représailles allemandes avaient alors été extrêmement violentes et avaient occasionné de grands dommages aux pays neutres. Il n'est donc pas étonnant qu'au cours des premiers mois de la guerre, le gouvernement danois et les autres gouvernements scandinaves aient surveillé avec anxiété les mesures militaires britanniques — sans oublier que les leçons de la première guerre mondiale n'avaient certainement pas été perdues pour les Allemands aussi de leur côté (9). Peu après l'ouverture des hostilités, le gouvernement danois voyait ses craintes confirmées. Le gouvernement allemand essayait de couper court aux exportations danoises vers la Grande-Bretagne ainsi qu'aux importations en provenance de ce pays. Après de longues et difficiles négociations le gouvernement danois parvint à un arrangement permettant aux navires danois de faire l'aller et retour de Grande-Bretagne. Dans ces discussions le gouvernement danois se basa et insista sur le protocole du traité de non-agression conclu au printemps 1939. Il y était stipulé le droit pour le Danemark de commercer normalement en cas de guerre. (Ceci explique probablement pourquoi le gouvernement danois avait à tout prix cherché à signer ce traité ; cette raison était probablement encore plus importante que celle de la sécurité de la frontière — comme il avait cherché à le faire croire à ses voisins scandinaves).

Jusqu'en avril 1940 il n'y eut pas d'autres confrontations importantes entre le Danemark et l'Allemagne. Comment cette « drôle de guerre » se poursuivit est aisé à comprendre : le gouvernement danois n'exposait pas ouvertement ses pires craintes. Mais après l'occupation, le 9 avril, et tout en prenant en considération les réactions

danoises comme elles étaient formulées par le ministre des Affaires étrangères, P. Munch, — qui avait aussi été ministre de la Défense pendant la première guerre mondiale — il devenait nécessaire et utile de reprendre une autre expérience de cette guerre. Il s'agissait de celle touchant à la demande allemande d'août 1914, incitant le Danemark à miner les « détroits » danois, afin de tenir les belligérants à l'écart. Cette action ne pouvait pas être réellement considérée comme neutre vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Et lorsque les responsables danois se réunirent pour convenir d'une réponse à la demande allemande, P. Munch fit savoir qu'un refus ne serait accepté qu'au cas où tous les Danois seraient d'accord pour convenir que ce refus déboucherait sur une contre-proposition allemande consistant à confier aux Allemands le minage de ces détroits ou l'occupation de quelques îles danoises secondaires permettant le contrôle de ces détroits. Ceci ne pouvant constituer une cause d'affrontement entre le Danemark et l'Allemagne. Le Danemark accepta la demande allemande, et la Grande-Bretagne réagit d'une manière compréhensive. La proposition de P. Munch ne se trouva jamais mise à l'épreuve (10). Cette proposition exprime toutefois un trait fondamental de l'attitude de P. Munch et du gouvernement danois : si l'une des grandes puissances belligérantes voulait réellement quelque chose du Danemark au cours de cette guerre, elle serait sûre de l'obtenir, d'une façon ou d'une autre. Il fallait donc laisser faire ces grandes puissances en veillant à ce que ces actions n'entraînent pas le peuple danois dans la guerre. La motivation principale de cette politique était bien de préserver le Danemark de la guerre autant et aussi longtemps que possible.

#### 6) La décision de rester en dehors de la guerre.

Cette volonté de rester en dehors de la guerre paraît évidente si l'on tient compte de la longue tradition de neutralité du Danemark dans les conflits internationaux ; de sa capacité à rester neutre pendant la première guerre mondiale ; et

---

9) Carl-Axel Gemzell : Raeder, Hitler und Skandinavien. Lund 1965. Pour une étude approfondie des conditions norvégiennes sous la première guerre mondiale, voir : Olav Riste : The neutral ally. Oslo 1965. Une étude danoise qui fournit quelques détails sur ce sujet est celle de Tage Kaarsten : Storbritannien og Danmark 1914-1920. Odense 1974.

10) Une étude très pénétrante est celle de Hans Branner : Småstat mellom Stormagter ; Copenhagen 1972.

de l'attitude commune de neutralité de la plupart des petits pays européens en 1939-40.

Il y a toutefois un écart entre la volonté de rester neutre et le choix des moyens les plus réalistes pour faire respecter sa neutralité par les puissances en lutte. On peut dire que ceci n'a rien de commun avec l'attitude générale d'un Etat dans le système international. Néanmoins, le choix des moyens par lesquels on définit et maintient sa position, est influencé par sa position internationale, et vice versa. Pour ce qui est du choix des moyens il faut analyser en profondeur la politique intérieure danoise. Et l'on verra alors que la situation de 1939-1940 n'était qu'un moment d'une très longue tradition, liée étroitement à l'évolution générale, comme il a été montré précédemment ici.

La « défense » en tant que telle, et plus particulièrement dans son « aspect militaire », a fait l'objet d'une controverse pendant près de soixante-quinze ans lors des discussions de politique intérieure danoise (11). Après 1918 les petits Etats européens remirent généralement en question leurs politiques de « défense » qui constituaient une lourde charge économique et qui, en même temps, en cas de guerre, auraient attiré plutôt que refoulé les grandes puissances souhaitant s'emparer de leurs potentiels militaires. Les deux partis politiques de la longue coalition gouvernementale de 1929-1940, le parti social-démocrate et le parti radical, étaient fermement opposés au développement trop poussé de l'équipement militaire danois. Jusqu'en 1934 ces deux partis présentèrent des propositions de loi visant à la réduction importante des effectifs de l'armée de terre et de mer. Mais ils n'obtinrent jamais la majorité des voix au sein de la Première Chambre, où les partis d'opposition furent majoritaires jusqu'en 1935. A partir de cette année, le gouvernement évita de présenter ces projets — essentiellement en raison de l'évolution qui se manifestait au sein du parti social-démocrate. Les radicaux n'insistèrent pas non plus sur cet ancien projet.

A l'époque les débats portaient essentiellement sur la question de savoir si le Danemark serait en mesure de se défendre et sur quelle aide extérieure il pourrait compter. Il n'y eut aucune réponse à cette question. L'opinion publique pensait qu'en cas d'attaque militaire directe d'une grande puissance, le Danemark ne serait jamais en état de mettre sur pied une défense efficace. Durant la crise économique le gouvernement obtint, en 1932, une réduction des crédits militaires afin de soutenir l'agriculture. En 1937, l'armée danoise fut modernisée mais sa puissance réelle resta identique. En 1939 l'ordre fut donné aux armées de terre et de mer de défendre la

neutralité du pays. Mais les officiers supérieurs ne devaient agir, quelles que soient les circonstances, que sur l'ordre du gouvernement. L'équipement militaire était sans doute suffisamment puissant pour faire face à des attaques accidentelles, par surprise et sans suite. L'armée pouvait aussi, très certainement, refouler des attaques menées par de petits groupes à l'équipement léger. On comprend aisément que l'attention s'était volontiers portée sur la frontière sud. Toutefois la mission de l'armée était de s'opposer et de se manifester contre toute violation de la neutralité danoise. Mais jusqu'où, pour combien de temps, et avec quelle intensité ? Cela dépendait de la nature même de l'agression. C'est du moins ce que déclara en substance le premier ministre danois, Th. Stauning, dans son message du jour de l'an 1940. Ses termes furent mis en question par les partis d'opposition mais la décision finale ne fut pas modifiée (12). Ce fut là aussi la dernière manifestation officielle du Danemark quant aux moyens qu'il entendait mettre en œuvre pour sauvegarder sa neutralité. Avec leur connaissance de la société danoise et de l'isolement du Danemark en cas d'agression militaire, cette déclaration ne dut pas troubler les plans stratégiques des grandes puissances.

La conclusion pour le gouvernement comme pour l'ensemble du peuple danois, était qu'en cas d'attaque militaire planifiée, le Danemark chercherait à mettre le plus rapidement possible fin aux combats. Quand en mars 1940 des rumeurs sur les projets d'agression allemande atteignirent Copenhague, le gouvernement danois envisagea de mobiliser un plus grand nombre de soldats. Mais aucune décision pratique ne fut jamais prise. L'attaque allemande du 9 avril vint comme une surprise, en ce qui concerne son heure et son étendue, mais non pour ce qui est de la manière dont une grande puissance pouvait frapper le Danemark.

En quelques heures ce matin-là, la politique danoise envers les grandes puissances changea radicalement du fait de l'intervention unilatérale allemande. Mais il est intéressant de noter que formellement le Danemark n'a jamais dénoncé

11) L'étude la plus clairvoyante est celle de Kristian Hvidt : *Venstre og forsvarssagen 1870-1901*. Århus 1960. Une étude récente met en lumière l'importance de ce problème juste après 1918 : Knud Larsen : *Forsvar og Folkeforbund*. Århus 1976.

12) Les négociations sont décrites dans Viggo Sjøqvist : *Folketingets beslutning af 19. januar 1940*. in « *Hilsen til Hæstrup* ». Odense 1969.



sa neutralité. Et cette neutralité ne fut non plus jamais dénoncée par la Grande-Bretagne. La position formelle du Danemark resta incommode et singulière pendant toute la guerre, jusqu'à ce qu'il déclare la guerre à l'Allemagne, en rejoignant l'Organisation des Nations Unies en 1945 (13).

Les moyens employés par le Danemark pour, le cas échéant, maintenir sa non-participation à la guerre, était partiellement ceux du formalisme et partiellement ceux du « ping-pong » diplomatiques avec les Allemands (14). Le Danemark conserva ses représentations diplomatiques en Grande-Bretagne et en France, comme ailleurs, et le gouvernement informa ses représentants à l'étranger qu'il succombait en protestant sous la pression de l'occupation militaire du Danemark, mais le gouvernement seul conservait la responsabilité de la société danoise. En dépit de ce formalisme il était bien évident que le Danemark se trouvait sous domination allemande et à partir de ce moment son commerce se trouva entièrement orienté vers le marché allemand.

Il est important à cet égard de savoir si la manière danoise de traiter l'occupation allemande — c'est-à-dire en réclamant le maintien de la souveraineté danoise, le gouvernement danois ayant le contrôle absolu des relations entre les Danois et les forces d'occupation, tout en protestant auprès des troupes allemandes qui utilisaient son territoire — peut être considérée comme partie intégrante d'une politique de sécurité planifiée et préméditée étant donné que le gouvernement danois — et la population — avait de toute évidence abandonné l'idée d'utiliser la force armée en une telle occurrence (15).

## CONCLUSION

La politique danoise envers les grandes puissances belligérantes de 1939-1940 était basée sur la double dépendance fondamentalement matérielle de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne.

A partir de ces données, et en y adjoignant certains facteurs sans relation directe, une politique ayant deux objectifs principaux fut établie :

- 1) conserver la société danoise dans ses fonctions normales ;
- 2) conserver le Danemark hors de la guerre.

Cette politique avait une longue tradition au Danemark, et ses formulations générales avaient le soutien de tous les partis politiques représentés au Parlement. Sans que cela n'ait jamais été soumis à la discussion, il était admis qu'il fallait céder aux injonctions des belligérants, jusqu'à accepter une occupation militaire directe, si la société danoise pouvait ainsi continuer de fonctionner.

- 
- 13) Au cours des dernières années on a beaucoup discuté pour savoir quel était le statut formel du Danemark, voir Henrik S.Nissen : En fiktion bliver til. in « Hilsen til Haestrup ». Odense 1969. Nils Svenningsen : Danmarks Status efter den tyske Besaettelse den 9.april 1940. in Nordisk tidsskrift for international Ret. vol. 39. 1969. pp. 11-27.
  - 14) Pour les premières étapes de la collaboration dano-allemande, voir Henrik S.Nilsen : 1940. Studier i forhandlingspolitikken og smarbejdspolitikken. Copenhagen 1973.
  - 15) Pour moi ceci paraît très proche de la pensée contemporaine sur la défense non-violente. Voir par exemple Anders Boserup et Andrew Mack : Ikke-vold som nationalforsvar. Copenhagen. 1971.

(adapté par Venke SLETBAKK  
et Jean-Jacques FOL)

## **Classification des différentes ethnies des régions boréales d'Eurasie et d'Amérique (\*)**

par **Christian MALET**

La classification des peuples du nord est en soi une entreprise malaisée. Nous utiliserons comme plan directeur un découpage linguistique qui n'a le mérite, ni de l'originalité, ni de l'exactitude mais qui permet d'établir des repères dans cet imbroglio ethnique que sont les régions boréales d'Eurasie et d'Amérique. Toutefois ce schéma commode présente bien des lacunes : ainsi deux ethnies dont les langues appartiennent à la même famille linguistique ne ressortissent pas pour autant à la même race ou à la même civilisation. On peut emprunter l'idiome du voisin comme celui de l'ennemi à la suite de déboires politiques ou par nécessité économique sans changer ipso facto de mode de vie ou de pigmentation ! L'histoire nous apprend comment des nations entières (la Gaule par exemple !) ont abandonné avec une rapidité déconcertante leur langue au profit de celle de leurs conquérants ; avec plus ou moins de bonheur, le jargon résultant constituera une sous-famille ou un rameau auquel le polissage des siècles donnera ses lettres de noblesses. Dès lors les linguistes pourront se livrer à des reconstitutions savantes qu'on ne saurait accepter sans réserve. L'exemple des peuplades turques d'Eurasie, improprement appelées « tatares » est à cet égard significatif lorsque l'on sait qu'il s'agit le plus souvent d'un agrégat de Samoyèdes, de Kets, de Toungouzes etc., polyacculturés, n'ayant de turc que le parler et qui ne présentent par ailleurs aucune homogénéité tant sur le plan de leur culture que de leur caractères physiques.

Nous nous sommes inspirés de la classification en grandes familles linguistiques, elles-mêmes divisées en familles etc. en y apportant des correctifs ethnologiques ou écologiques. C'est ainsi que l'on peut distinguer 9 grandes familles de peuples du nord :

- 1) Peuples de langues ouraliennes.
- 2) « « « altaïques.
- 3) « « « Paléo-Asiates.
- 4) « « « Paléo-Sibériennes.
- 5) « « « Hyperboréennes.
- 6) « « « Algonquin-Waquash.
- 7) « « « Na-Dene.
- 8) « « « Penutia.
- 9) « « « Indo-Européennes.

Chaque ethnie figure dans les tableaux qui suivent et où sont mentionnées un certain nombre de données concernant leur habitat, leur importance numérique, leur structure sociale etc.

**La première colonne** en partant de la gauche est destinée à recevoir un numéro code servant à localiser l'ethnie considérée sur la carte que nous publierons à la fin de cette série d'articles.

**La colonne Nationalité** comporte le nom officiel et les différentes appellations (y compris les dénominations abusives) de chaque peuple.

**La colonne situation écologique et localisation géographique** mentionne sous forme d'un chiffre complexe, établi à partir des coordonnées polaires, l'aire de diffusion ethnique. Il suffit pour se repérer de consulter le diagramme éco-géographique. Les grands types de formations naturelles (Banquise, Toundra, Taïga, Forêt Extrême-Orientale etc.) ainsi que les toponymes importants, y sont mentionnés brièvement.

**La colonne Civilisation** signale le type d'économie : T. : traditionnel (par exemple : E. = Elevage ; A. = Agriculture ; Cu. = cueillette ; C. = commerce) ou M./ = Mutation moderne, par ex. Industrie, Tourisme, etc.

**L'organisation sociale (OS)** est abordée lorsqu'elle présente un intérêt particulier. Il n'est évidemment pas possible dans un espace aussi restreint de fournir une description détaillée des structures de la parenté mais on s'est efforcé d'indiquer le cas échéant s'il existait une organisation clanique, de préciser le type de filiation (PL = patrilinéaire, ML = matrilinéaire ; EXO = exogamie, ENDO = endogamie) et de société (FN = famille nucléaire, FE = famille élargie, BC = bande composite, BP = bande patrilocale, TL = tribu linéaire, TC = tribu composite, CHEF = chefferie ; E. — état).

Des remarques concernant l'ethnogénèse seront faites dans la mesure du possible.

---

\* Voir : Introduction à l'Etude des Peuples du Nord : I<sup>re</sup> Partie — Etude du milieu naturel, par Christian Malet (Boréales N° 1/1976).

La colonne religion signale les différentes religions de ces peuples T. : religion traditionnelle s'oppose à RE : religion d'emprunt. On peut en distinguer huit :

- A. = Animisme.
- B. = Bouddhisme (L = lamaïsme, GV = grand véhicule, Z = zen)
- C. = Chamanisme.
- I. = Islam.
- J. = Judaïsme.
- O. = Religion orthodoxe russe.
- P. = Protestantisme.
- R. = Religion catholique romaine.

La colonne « nombre de locuteurs » indique en milliers — théoriquement le nombre de personnes parlant encore la langue considérée ; — pratiquement, il convient d'apporter un correctif, là encore. On peut se réclamer d'un groupe ethnique sans pour autant en parler la langue. C'est ainsi que les Tchouvantsys qui ont abandonné depuis longtemps leur langue paléoasiatique pour ne plus s'exprimer que dans celle de leurs voisins (russe, tchouktche) n'en constituent pas moins une ethnie de la grande famille paléo-asiatique à côté des Youkaghirs. Dans d'autres cas, un certain pourcentage de la population peut avoir perdu l'usage de la langue traditionnelle comme par exemple les Lapons méridionaux et se considérer comme faisant toujours partie de l'ethnie. Plus compliqué encore est le cas des Kamtchadales ainsi dénommés lorsqu'ils ne parlent plus la langue kamtchadale et appelés Itelmènes quand ils la parlent toujours ! Chaque fois que ce sera utile nous précisons le pourcentage des locuteurs effectifs (%).

La colonne « Races » est sans doute la plus contestable. Tout en sachant combien la notion de race constitue une entité peu fiable et qui plus est « sent le soufre », on ne saurait par conviction humanitaire négliger un paramètre qui a son importance. Nous avons établi un codage simple, fondé sur la classification de Deniker en considérant deux « Grands-Races » : L = leucoderme (ou race blanche) et X = xanthoderme (ou race jaune), qui elles-mêmes se divisent dans le domaine qui nous intéresse de la manière suivante :

**Race Leucoderme (L)**

- L1 = Race nordique ;
- L2 = » Est-Européenne ;

- L3 = » Alpine ;
- L4 = » Dinarique ;
- L5 = » Anatolienne ;
- L6 = » Touranienne ;
- L7 = » Méditerranéenne ;
- L8 = » Sud-Orientale ;
- L9 = » Indo-Afghane ;
- L10 = » Aïnou.

**Race Xanthoderme (X)**

- X1 = Race Ouralienne :  
(sibérienne pour H. Vallois)
- X2 = » Nord-Mongole ;
- X3 = » Centro-Mongole ;
- X4 = » Eskimo ;
- X5 = » Amérindienne qui se subdivise  
en :  
X5a = Nord-Pacifique ;  
X5b = Nord-Atlantique.

Pour souligner le caractère spécieux et parfois arbitraire de cette classification nous l'avons fait suivre d'un point d'interrogation qui introduit une nuance de probabilité. Il nous a paru néanmoins utile de signaler que des ethnies, sœurs par la langue, pouvaient appartenir à des races ou même à des grands-races différentes.

Au terme de cette classification — nous ne pouvons que mesurer l'insuffisance et la vanité de notre entreprise :

— insuffisante, notre étude ne s'étendra que sur quelques numéros de Boréales alors qu'il existe des traités volumineux (d'ailleurs incomplets et souvent peu clairs) sur le sujet. Elle devrait être l'œuvre d'une équipe pluri-disciplinaire et non d'un seul homme.

— vaine car la « Borée » contemporaine qui fut toujours mouvante dans le passé, champ de perpétuelles migrations, avec la découverte de nouveaux gisements miniers ou pétroliers (Alaska, Vogulie, Yakoutie etc...) va voir encore s'accroître ces constantes d'un univers en mutation que sont le métissage et l'acculturation. Des ethnies sont en voie d'extinction, d'autres sont déjà mortes.

## I PEUPLES DE LANGUES OURALIENNES

Nous n'envisagerons ici que les ethnies peuplant l'Eurasie septentrionale - les Hongrois en seront donc exclus. Notons au passage, qu'il n'existe, là comme ailleurs pas de relation nécessaire entre la famille linguistique, la race et même la civilisation.

Les langues ouraliennes se répartissent en deux groupes:

- A/ - Le Groupe FINNO-UGRIEN.
- B/ - Le Groupe SAMODI.

### A GROUPE FINNO-UGRIEN

Le groupe Finno-Ougrien se subdivise lui-même en deux rameaux:

- a) - Le Rameau FINNOIS .
- b) - Le Rameau OUGRIEN .

#### a RAMEAU FINNOIS

On constate que pour diverses raisons:

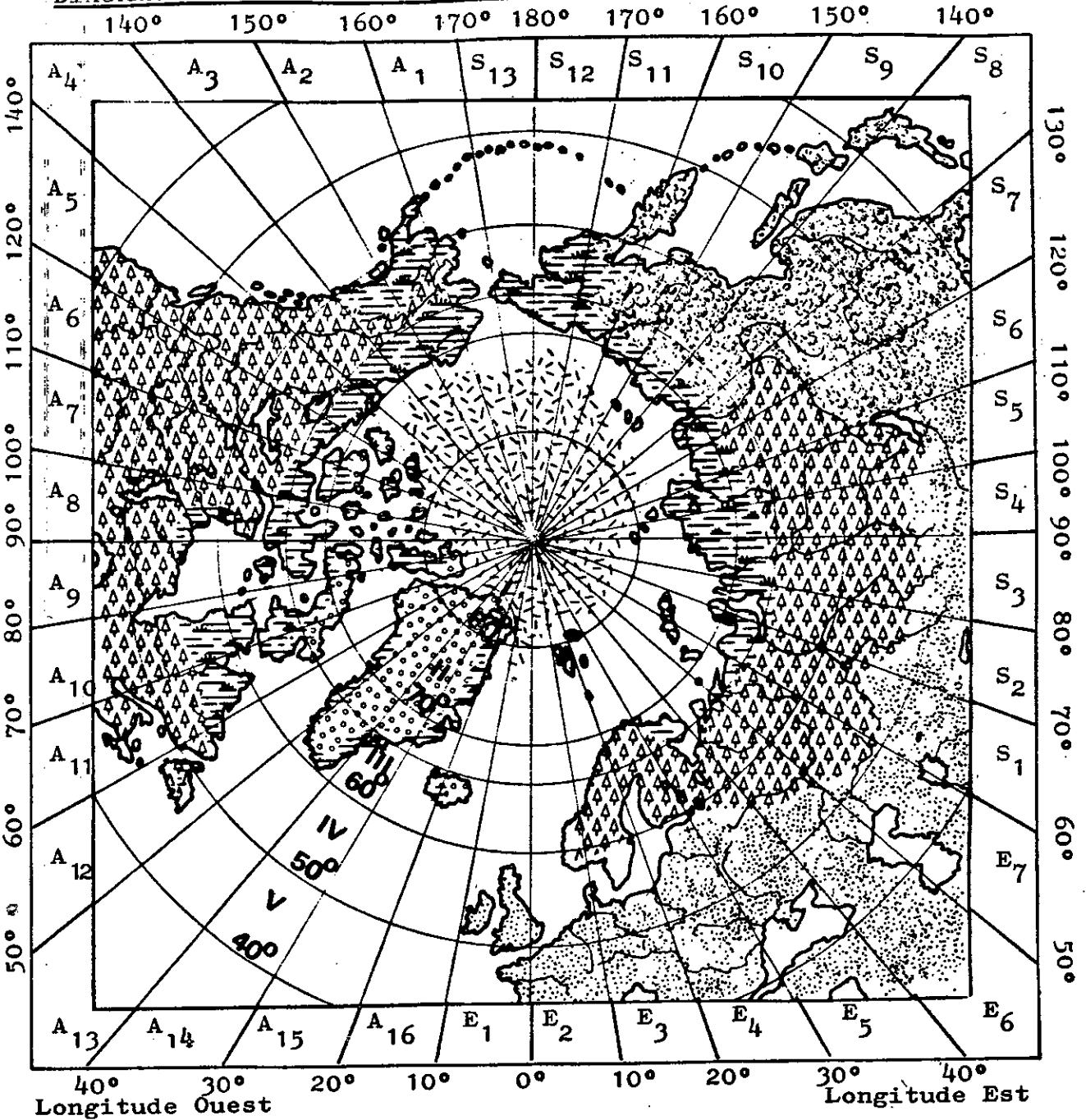
- Dynamisme propre des Suomis,
- Acculturations précoces et répétées des Lapons;
- Pénétration des Russes en Ingrie, en Carélie etc.
- " des Baltes en Livonie,
- " des Allemands (Chevaliers Porte-Glaive) en Courlande etc.
- Hégémonie scandinave, Danoise (pendant l'Union de Kalmar) puis Suédoise (sur la Finlande, jusqu'en 1809)







le croissant finnois qui, dans le passé, s'étendait sans interruption des rivages baltiques de l'actuelle Lettonie à la côte Mourmane, présente de nos jours de larges solutions de continuité, dans les régions méridionales et centrales. Du fait de son étirement progressif vers le nord, les peuples mentionnés de 1 à 9 (N°Code) se trouvent isolés alors qu'ils présentent une parenté culturelle indéniable.

N° Code	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ECOLOGIQUE et LOCALISATION GEOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	RACES
1	<u>FINNOIS</u> (Suomis, Suomalaiset, abusivement: Finlandais)	E4(III)E5(III) Finlande, Finnmark (N) Värmland (S) Russie. Forêts, lacs, Basse altitude Toundras.	T.: Agricult. P.= Elévation; y compris le renne Pêche lacust. M.:/Industrie (Région Sud et côte O.) O.S.:F.N.	P.= depuis le XII <sup>e</sup> T.: C. N.B.: Rares	4.500	L1 + L2
2	<u>CARELIENS</u>	E5(III) Ici: Caréliens de la R.A. de la RSF de RUSSIE.	T.: A. E. Pêche. M.:/Industrie	O. T.: C.	167 (1959)	L2
3	<u>OLONETSIENS</u>	E5(III) Carélie soviétique, région du Lac Ladoga. Id. Forêts. Lac.	T.: A. E. Pêche.	O. T.: C.	?	L2
4	<u>LUDIENS</u> (Ludiques, Lydiens)	E5(III) Carélie sov. Ibidem. à l'ouest des précédents. Forêts. Lac.	T.: A. E. Pêche. M.:/Industrie	O. T.: C.	10	L2
5	<u>INGRIENS</u> (Ijors)	E4(IV)E5(IV) Ingrie: littoral oriental du Golfe de Finlande: RSF de RUSSIE. Forêts, Lac et Mer;	T.: A. Pêche. Chassés de leur terres (Construction de St.Petersbourg, et 2 <sup>e</sup> . guerre mond.)	O. T.: C.	16 (1926) 1,1 (1959)	L2
6	<u>VEPSES</u> (Lioutinikads, "Tchoudes" cette dernière appellation= abusive.)	E5(III) Russie: entre Lac Onéga et Riv. Radogoch-tcha.	T.: A. E. Forestier	O.	16,4 (1959)	L2

N° Codo	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ECOLOGIQUE et LOCALISATION GEOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	« RACES »
7	<u>VOTES</u> (Vods, Vad'dalaizet ce sont les Tchoudes des vieilles chrono- logiques russes cf. supra.)	E4(IV) Région de Nar- va: lac des Tchoudes sur la frontière Russo-estonien- ne. (Villages de Kaprio & Kattila)	T.: A. Pêche. Curieuses cout- umes matri- moniales: la fiancée a le crâne rasé.	O. T.: C.	0,705 (1926) 0,023 (1959)	L2
8	<u>ESTES</u> (Estoniens)	E4(IV) RSS d'Estonie Forêt mixte. Prairie Lacs.	T.: A. E. M.:/Industrie	P.	900.	L2
9	<u>LIVES</u> (Randallistes Kala'mied)	E4(IV) RSS de Letto- nie, répartis dans 12 villa- ges au nord de la Courlande.	T.: Pêche (mer) commerce	P. T.: C.	3,000 en fait de: - 0,2 à 0,5 selon les au- teurs.	L2
10	<u>SAMES</u> (Lapons, Saams; Loparis;)	E3(III), E4(III), E5(III). Laponie: N, S, SF et URSS. Taïga au Sud; Toundra "Nord." Montagnes(S): "fjell" Lacs: Inari, Torneträsk; Littoral arc- tique.	Renniculture = semi-Nomad. (10% seulmt.) Pêche: lac et mer. A. = appoint E. (≠ Renne) id. Chasse = id. Groupement en siidat pour la transhum.	T.: C synchré- tique. P.: à partir du XVII mais dès le XIVè s. Depuis le XIXè piétis- me laes- tadien.	35, à 40 (+) dont: 1,884 en URSS.	L3?

# DIAGRAMME DE REPARTITION ECO-GEOGRAPHIQUE DES PEUPLES DU NORD



- |  |          |   |                        |   |              |
|--|----------|---|------------------------|---|--------------|
|  | Banquise |  | Inlandsis              |  | Toundra      |
|  | Taïga    |  | Forêt Extr. Orientale. |  | Extra-Borée. |

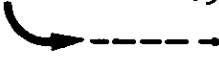




Echelle  
 1  
 90.000.000





## MERS & CONTINENTS DES REGIONS BOREALES

Echelle:  $\frac{1}{45.000.000}$

-  Courants chauds océaniques.
-  Courants froids océaniques.
-  Limite méridionale du Pergélisol.
-  Limite moyenne des Icebergs.
-  Isotherme +10° (Juillet).
- G** Pôle Nord Géographique.
- M** Pôle Nord Magnétique.
- F** Pôle du Froid de l'Hémisphère N.

### LES 3 GRANDS DOMAINES ECO-GEOGRAPHIQUES \*

- Domaine Européen: de E<sub>1</sub> à E<sub>7</sub> (10°O- 60°E)
  - Domaine Sibérien: " S<sub>1</sub> à S<sub>13</sub> (60°E- 170°O)
  - Domaine Américain: " A<sub>1</sub> à A<sub>16</sub> (170°O-10°O)
- Chaque domaine occupe une ou plusieurs:

#### AIRES LATITUDINALES

- I : du Pôle Nord Géographique à 80°
- II : du Parallèle 80° au Parallèle 70°
- III : " " 70° " " 60°
- IV : " " 60° " " 50°
- V : " " 50° " " 40°

Ce double découpage en Grands Domaines et Aires Latitudinales -fondé sur les coordonnées polaires - permet la localisation rapide, tant écologique que géographique, des Peuples du Nord. Chacun d'eux est affecté d'un chiffre de référence ou de plusieurs selon l'étendue de son aire de diffusion; ainsi, les Kets seront localisés par S3(III) tandis que les Eskimos le seront par S13(III), A1(III) etc.

\* Se reporter au diagramme éco-géographique.

N° Code	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ECOLOGIQUE et LOCALISATION GEOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	RACES
11	<u>MORDVES</u>	E6(IV) R.A. de Mordovie et régions de: Gorki, Penza, Orenbourg et Saratov.  Sylvosteppe, Forêts mixtes feuillus conif	T.: A. M.: Industrie  2 groupes: -Erzia: N.N-E -Mokcha: N.  F. Elargie Puis: F.N.	T.: C. puis: I puis: O	1.500, (1970)	L2
12	<u>MARIS</u>  (Tchérémisses)	E7(IV), E6(IV) R.A. des Maris Bachkirie, Volga, Tartarie, Tchouvachie.  Forêt mixte: sapin, épicéa et feuillus.	T.: A. E. Forestier M.: / Industrie du bois.  T.: Famille E. Egalité des sexes. Matriarcat Sororat Lévirat.	T.: A. puis: O mais: influence del' I. Culte: "grande bougie" 1920-30	599,	L2?
13	<u>KOMIS</u> & (Zyriènes)  <u>KOMIS-PERMIAK</u>	E6(III) E7(III) (IV) R.A. des Komis Riv. Ijma et Petchora; obla. de Perm. Kola: vers 1880  Toundra au N. Taïga au S.	T.: Rencult. à grands troupeaux. Chasse. Forestier. Activité+ M.: / Industrie	T.: A. culte de l'arbre puis: O.	400, (1960)	L2
14	<u>OUDMOURTES</u>  (Votiaks)	E7(IV) RSSA des Oudmourtes. Bassin de la Kama, Viatka. Bachkirie, Tartarie, mêlés aux Maris.  Taïga au Nord Forêt mixte au sud.	T.: A. Forestier.  Clans: 10-30 villages=unités territoriales ("mer")	T.: C. mais: Chaman Blanc.	484, (1970)	L2

No Code	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ECOLOGIQUE et LOCALISATION GEOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	" RACES "
b	RAMEAU OUGRIEN					
15	<u>MANSYS</u> (Vogouls)	S1 (III, IV) S2 (III, IV) Territoire national des Khanty-Mansys N.B.: Versant est de l'Oural et rive gauche de l'Obi. (Sibérie occidentale) <u>Taïga.</u>	T.: Rennicult Chasse Pêche. N.B.: gisement de pétrole.	T.: C. Riche mythologie. côutum. funéraires.	6,4 (1962) 7,71 (1970)	X1
16	<u>KHANTYS</u> <sup>†</sup> (Ostyaks)	S1 (III, IV) S2 (III, IV) Ibidem: cf. supra. Mais plus particulièrement sur le cours infér. de l'Obi. <u>Taïga.</u>	T.: Rennicult. Chasseurs. Pêcheurs.	T.: C.	19,4 (1962) 21,138 (1970)	X1
B	GROUPE SAMODI					

Le groupe Samodi ou Samoyède n'est plus représenté que par 4 ethnies qui se répartissent en deux rameaux:

a) - le Rameau Septentrional.

b) - le Rameau Méridional.

N° Code	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ECOLOGIQUE et LOCALISATION GEOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	"RACES"
a	<b>RAMEAU SEPTENTRIONAL</b>					
17	<u>ENTSYS</u> (Enets, Baykha <sup>3</sup> Karassins, 1 Khautai. <sup>2</sup> )  3 tribus: -Maddu <sup>2</sup> -Bay <sup>3</sup> -Muggaddi 1 Groupe: -Yuchi 1	S3(III) Territoire national des Evenks. Entsy de la Toundra: rive G Iénisséi et Pyasina .L'hi-ver: Lac Pyasi-no, riv. Kheta. Entsys Forêt: Taïga sud de Dudinka.	T.: Rennicult. =E. Toundra. Chasse, Pêche, =E. Forêt.  Maddu: 9 clans exogamiques. ("fogga") Bay et Muggaddi: organisés en sibs. ("tiso")	T.: C. Ont été chrétiens depuis le XVIII <sup>e</sup> siècle. Mais, C.= persistant.	0,3 (1962)	X2
18	<u>NENTSYS</u> (Nenets, Touraks)	E5(III) E6(III) E7(III) S1(III) S2(III) S3(III) Toundras plus tôt que taïga d'Europe N.E. de Sibérie O. P. de Kola, N. Zemlia, Kanin Petchora, Pur, Taz, Yamal etc	Nentsy de la toundra: renniculture à grands troupeaux Nentsy de la forêt: chasse, pêche, renne seulement = bête de somme.  Une centaine de clans réunies en phratries. Exogam.	idem. T.: C.	25, (1959) 28,705 (1970)	X2
19	<u>NGANASSANS</u> (Tavgy)  2 tribus: -Avam au N.O. -Vadeyev N.E.	S3(II) S4(II) S5(II) S6(II)  Péninsule de Taïmyr: partie septentrionale. Toundra.	T.: Chasse surtout au renne sauvage = migrations saisonnières Pêche puis, maintenant: Rennic.  Avam: 5 clans vadeyev: 6 "	idem. T.: C.	0,7 (1959)  0,953 (1970)	X2

N° Code	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ÉCOLOGIQUE et LOCALISATION GÉOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	- RACES -
b	<b>RAMEAU MERIDIONAL</b>					
20	<u>SELKOUUPS</u> (Samoyèdes os tyaks)	S3(III) Le long du Taz et de ses affl ainsi que du Turukhan et de l'Ielogy, affl. G. de l'Iénis. séi. Taïga.	T.: Chasse: renne sauv. oie sauvage - écureuil élan; Pêche. Elevage: pour la chas- se (ours) pour le trait (renne, chien). OS: Clans = phratries, exo- gamiques et moitiés.	T.: C.	3,8 (1959)  4,282 (1970)	X2
II	<b>PEUPLES DE LANGUES ALTAÏQUES</b>					

Disséminés dans un vaste domaine eurasiatique, les " Altaïques " - à ne pas confondre avec les Altaïens - constituent une mosaïque d'ethnies différant dans leurs aspects anthropologiques et culturels et ne présentant d'autres liens entre elles que des similitudes linguistiques d'ordre phonétique, lexical et morphologique. C'est dire que les Altaïques forment un ensemble hétérogène dont l'identité peut être contestée mais qui demeure néanmoins commode en matière de classification.

On les répartit en deux groupes:

A/ - Un Groupe TURCO-MONGOL;

B/ - Un Groupe TOUNGOUZO-MANDCHOU.

N° Code	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ECOLOGIQUE et LOCALISATION GEOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	" RACES "
A	<div style="border: 1px solid black; padding: 5px; width: fit-content; margin: 0 auto;">GROUPE TURCO-MONGOL</div>					
	<p>Il se subdivise lui-même en deux rameaux:</p>					
	<p>a) - Rameau TURC b) - Rameau MONGOL</p>					
a	<div style="border: 1px solid black; padding: 5px; width: fit-content; margin: 0 auto;">RAMEAU TURC</div>					
	<p>Pour tenter de présenter avec un minimum de clarté la répartition des peuples de langues turques dans le domaine nordique c'est à des critères d'ordre purement géographique que nous ferons appel et en aucun cas nous n'aurons recours à la philologie.</p>					
	<p>Ainsi, nous considérerons 5 grandes aires de diffusion:</p>					
	<p>1° Sibérie septentrionale et orientale; 2° Sibérie occidentale; 3° Sibérie méridionale; 4° Euro-Sibérie ou aire Ouralo-Volgaïque; 5° Europe septentrionale.</p>					
1°	<div style="border: 1px solid black; padding: 5px; width: fit-content; margin: 0 auto;">SIBERIE SEPTENTRIONALE &amp; ORIENTALE</div>					
21	<u>YAKOUTES</u>	S5 (II, III, IV) S6 (II, III, IV) S7 (II, III, IV) S8 (II, III, IV) S9 (II, III) S10 (II, III) S11 (II)	T.:E: Bovidés Rennes et -- chevaux. A.+Chasse M.:mutation industrielle	T.:C.	241, (1926) 237, (1959) 296, (1970)	X2

N° Code	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ECOLOGIQUE et LOCALISATION GEOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	" RACES "
21	<u>YAKOUTES</u> - suite -	Toundra au N. Taïga au S. Territoire de la RSSA de Yakoutie et Tchoukotka. Régions les plus froides de l'Hémisphère NORD: Pôle du froid à Oimiakon-83°.	Civilisation du froid: adaptation au climat arctique d'une ethnie turque méridionale, venue d'Asie Centrale au XIII <sup>es</sup> . OS: Clans, Naslegs et Ulus.			
22	<u>DOLGANES</u>	S4(II,III) S5(II,III) Péninsule de Taïmyr et RSSA de Yakoutie. Toundra et Taïga.	T.: Chasse. E. Renne. Toungouzes doublement acculturés: par les Yakoutes et par les Russes.	T.: C.	4,877 (1970)	X2
2°	SIBERIE OCCIDENTALE					
23	<u>KUERIKS</u> (Tatars du Tchoulym)	S3(IV), S4(IV) Rives du Tchoulym, affl. G... de l'Obi. Régions de Krasnoïarsk et Tomsk. Taïga et vallées fertiles;	T.: E.: Bovin A.: Blé, seigle, maïs. Pêche.	T.: C. puis Islam? (Sunrites.)	11,230 (1898)	X2
24	<u>BARABAS*</u> *éteints?	S3(IV) entre l'Altaï, Irtych et l'Obi. Steppes: tcher-noziom discontinu.	T.: E.+A. M.: Sovkhoses géants. Industrie du Kouzbass.	I. Sunnite	4,433 (1897) 0,039 (1926) ?	X2?

N° Code	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ECOLOGIQUE et LOCALISATION GEOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	" RACES "
25	<u>TOBOLIKS</u> (Tatars de Tobolsk.)	S1(IV) Région de Tioumen, rives de la Toura et de l'Ichim. Limites de la taïga et vallées fluviales fertiles.	T.: Agricult. -Blé, Maïs, seigle. <u>Pêche.</u> OS: noms tribaux et claniques.	I. Sunnite	37,637 (1897)	X2
26	<u>BUXARLIKS</u> (Boukhariotes de Sibérie)	S3(IV), S2(IV) Régions de Tobolsk et de Tomsk. - idem.	T.: E. A.	I. Sunnite	11,659	X2

REMARQUE SUR LA DEMOGRAPHIE

Nous ne sommes pas en mesure de fournir des données numériques détaillées, nos sources étant muettes à ce sujet. Toutefois, le recensement de 1970 est rassurant puisque les estimations avancent le nombre de 100.000 Tatars ouest-sibériens, environ.

3°

SIBERIE MERIDIONALE

On peut y distinguer 3 régions:

1. L'ALTAI \* Nord ;  
\*\* Sud ;
2. Les MONTS SAYAN ;
3. L'ABAKAN ;



N° Code	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ECOLOGIQUE et LOCALISATION GEOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	« RACES »
1.	L' ALTAI					
27	<u>ALTAIENS</u> (Oyröts, Kalmouks Montagnards, Altaï-Kiji, Kalmouks blancs)	S3(IV) Bassin de la Riv. Katoun', Cours sup. du Tcharych et de la Piestchanaia. Alternance de Taïga/Toundra &/Steppes d' altitude.	T.: E.cheval Nomades= sédentarisés. A.	T.: C. mais: devenus O. Influences B.	26,084 ( 1897)	X
28	<u>MAIMINTSYS</u>	S3(IV) Région de Maïma sur la riv. Katoun'. Idem.	D°	D°	?	X
29	<u>TELENGITS</u>	S3(IV) Riv. Tchoulishman, Tchouya et Argout. Idem.	T.: E.cheval Nomades: raz-zias.... M.: Sédentarisés=E. en Kolkhozes. OS: Clans Exo	T.: C. puis O. influences du B. (Mongolie)	7, (1923) 3,415 (1926)	X
30	<u>TELEOUTES</u> souvent confondus avec les précédents	S3(IV) Riv. Tchergy. Maïma, steppes des petites et grandes Batchata. Idem.	D°	D°	1,898 (1926)	X

N° Code	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ECOLOGIQUE et LOCALISATION GEOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	RACES
<b>** AU NORD DE L'ALTAI</b>						
31	<u>TOUBALARS</u> ( Tubas, Tatars Tcherniéviés, Yish-Kiji, "Hommes de la forêt".)	S3(IV) Riv.G. du cours sup. de la Bia Riv.N.O. du lac Tiéliéts-koïé. Forêt.	T.: Chasseurs Pêcheurs Cueilleur M.: Eleveurs.	T.:C. puis O.	0,012 1926 ?	X
32	<u>KOUMANDS</u>	S3(IV) Cours moyen de la Bia. Forêt.	T.: E.Cheval OS: Clan Exo Patri-L.	T.:A. culte du feu. Sacrif. de chevaux	0,873 (1917)	X
33	<u>LIEBIEDINETS</u> (Liébiéds, Ku-Kiji, Tcholkánugs)	S3(IV) Riv.Liébiéd, affl.de la Bia. idem.		T.:C.		X2
34	<u>CHORS</u> (Tcherniéviés Tomskokus-niétskiés)	S3(IV) Sud de l'obla. de Kemerovo, riv.Kondoma, Mras-sou et Tom'.	T.:Chasse= fourrures Forgerons M.:Kolkhozes Mines. Chasse2%. OS:Exogamie.	T.:C. puis O. survi- vances C.+		X2

REMARQUES

1°/ Au point de vue ethnogénétique

Ces peuples n'ont aucune homogénéité et sont pour la plupart des Kètes, des Samoyèdes ou des Mongols turquisés.

2°/ Sur le plan administratif

De 27 à 33 inclu ils font partie de l'Oblast de Gorno-Altaïsk.

34 seul est rattaché à l'Oblast de Kemerovo.

N° Code	NATIONALITES OU ETHNIES leurs différentes appellations	SITUATION ECOLOGIQUE et LOCALISATION GEOGRAPHIQUE	CIVILISATION Economie, Culture, Organisation sociale	RELIGIONS	NOMBRE DE LOCUTEURS (en milliers)	« RACES »
2.	<b>MONTS SAYAN</b>					
35	<u>TOFALARS</u> (Karagasses)	S4 (IV) Nord des Mts. Sayan, sur la Tuba, affl. D. de l'Iénisséi. Taïga montagnaise.	T.: E. N. Rennes. Chasse. M.: sédentarisation. A. OS: Clans Ex. PatriL. EG: Samoyèdes turcisés.	T.: C. puis O.	0,543 (1851) 0,389 (1897) 0,8 (1926)	X2?
36	<u>TOUVINS</u> (Soyot, Tuba, Ouriankhaï)	S4 (IV) RSSA des Touvins. Mongolie. Montagnes: Taïga et toundra.	T.: E. N. Renne. — M.: Sédentarisés. A. EG= Samoyède turcisé et Russisé.	T.: C. puis B. B.: lamaïsme d'influence mongole	100, (1959)	X2
3.	<b>ABAKAN</b>					
37	<u>SAGAI</u>	S4 (IV) Abakan moyen. Taïgas et toundras de montagne.	T.: Chasse Pêche. M.: A. EG= mélange de Samoyèdes de Mongols de Kirghises turcisés.	T.: C. culte de l'Ours puis O. survivances chaman.	3,019 (1897) 0,021 (1926) ?	X2
38	<u>BELTIRS</u>	S4 (IV) Abakan moyen. Idem.	T.: E. N. EG: Samoyèdes turcisés.	T.: C. puis O.	7,959 (1897)	X2

# Des poissons typiquement nordiques : les morues

par Alain Aubert (\*)

## UN POISSON FAMILIER AUX AFFINITES ENIMGMATIQUES :

Parmi tous les poissons de mer, la morue occupe une place de choix. Son importance économique n'est plus à démontrer. Elle constitue, ainsi que le soulignent B.J. MUUS et P. DAHLSTROM (20 ; 21) une part fort importante de l'alimentation dans les pays nordiques. Poisson populaire par excellence, elle s'introduit dans la vie quotidienne des peuples scandinaves. Coutumes et dictons lui doivent une partie de leur saveur (5). Ce ne sont point ces aspects ethnozoologiques qui retiendront aujourd'hui notre attention. Nous nous proposons plutôt, pour le moment, de montrer quelle richesse d'enseignements peut ressortir d'une étude zoologique attentive de cet animal et des espèces proches.

La morue fait partie de la famille des Gadidés dont elle constitue le type le plus connu et le plus caractéristique. Les ichthyologues la nomment « *Gadus morhua* » ou « *Gadus callarias* ». Les Français lui attribuent aussi le nom de « Cabillaud » et les Scandinaves celui de « Torsk ». Sans affecter un aspect aussi rigoureusement fusiforme que celui du Thon ou du Maquereau, le corps de la Morue n'en est pas moins parfaitement galbé. Sa configuration d'ensemble et ses proportions indiquent un haut degré d'hydrodynamisme et des qualités de bon nageur. L'observation de ces animaux, que l'on sait élever en aquarium (17 ; 18), confirme cette impression (2). Le long de la ligne médio-dorsale, s'alignent, d'avant en arrière, trois nageoires dorsales, ce qui constitue, si l'on fait abstraction des singuliers Polyptères des eaux douces africaines, un nombre maximum pour un poisson osseux. Sur le ventre, deux anales font pendant aux deux dernières dorsales. La caudale présente son aspect classique en éventail. Mais ce sont les nageoires paires qui ont donné « du fil à retordre » aux zoologistes ! Si les pectorales, équivalentes de nos bras, occupent bien leur place habituelle, les pelviennes, par contre, se situent légèrement en avant des pectorales. Insérées bas sur les flancs, elles rejoignent pratiquement les opercules... On serait tenté de dire que ces animaux ont leurs jambes à leur cou !... Etrange conformation, surtout si l'on songe que ce déplacement des nageoires postérieures vers l'avant ne se retrouve, en règle générale, que chez les poissons qui ont acquis au cours de l'évolution des rayons épineux et durs dans leur nageoires, les Perches par exemple. Or les Morues et les espèces affines,

ainsi que le rappelle le terme savant « Anacanthiens » (gr. « a » = sans + « acanthos » = épine), sont totalement dépourvues de rayons épineux (1). On tournait toutefois la difficulté en disant que les Morues descendaient d'ancêtres dont les rayons épineux étaient redevenus mous (1). Les recherches récentes jettent quelque lueur sur ce point obscur de la filiation des espèces : les Gadidés et quelques autres familles, comme celle des Vives aux redoutables aiguillons venimeux, et celle des Zoarcidés, ou « Blennies vivipares », constitueraient un grand rameau évolutif original, distinct à la fois des poissons à rayons mous typiques, comme les Harengs, et des poissons à rayons épineux du type Perche. L'analyse chimique du sang des Morues et des Vives confirmerait ces affinités (1).

La Morue, qui peut atteindre 1,50 m de longueur et un poids de 40 kg, se pare de brun nuancé de vert sur le dos, de taches jaunâtres ou brunâtres irrégulières sur les flancs et de blanc sur le ventre (29). Les deux mâchoires sont dentées, et le menton porte un appendice sensoriel, tactile, filiforme, véritable « signature » de la famille. Peu de Gadidés, en effet, sont dépourvus de ce « barbillon mentonnier ». Il manque cependant toujours chez le Merlan et le Lieu jaune, souvent chez le Colin ou Lieu noir.

Parmi les Gadidés, la Morue ne détient pas le privilège de la possession de trois nageoires dorsales : le Haddock, le Boréograde ou Morue polaire, le Tacaud, le Merlan et son sosie le Poutassou, les Lieux, noir et jaune, le minuscule Gadicule, enfin, opposent, eux-aussi, deux anales à une série complète de trois dorsales. Le Merlu, les Motelles et les Lingues, de forme plus allongée que les précédents, se contentent de deux dorsales, la première triangulaire et courte, la deuxième basse et étirée, et d'une anale (7). La Lote, ce curieux parent des Motelles et des Lingues confiné en eau douce, présente une disposition semblable. Le Brosme, pour son compte, n'a qu'une dorsale et une anale.

## UNE PRODIGIEUSE FECONDITE :

Les Morues que l'on trouve le long des côtes jusqu'à une profondeur de 600 m, selon B.J. MUUS et P. DAHLSTRØM (20 ; 21), s'aventu-

(\*) Dr ès sciences, chercheur au laboratoire d'Ethnozoologie du Museum National d'Histoire Naturelle.

rent parfois, surtout lorsqu'elles prennent de l'âge, assez loin en pleine mer. C'est là que les grands spécimens de plus de 15 ans chassent les Harengs et les autres poissons qui vivent en bancs. Les jeunes sujets, par contre, fréquentent essentiellement le fond et s'y nourrissent surtout de divers crustacés : Euphausies, Copépodes, Amphipodes Mysidacés. Selon A. WHEELER (29), les jeunes Morues qui habitent les fonds voisins des côtes consomment volontiers des Gammarus et des Annélides polychètes. Elles mangent aussi des Lançons. Au cours de leurs pérégrinations en profondeur, les Morues tâtent le substrat au moyen des cirres sensoriels libres de leurs nageoires pelviennes. Comme j'ai pu m'en assurer lors d'une enquête ethnozoologique conduite dans le port de Copenhague, le fait est bien connu des pêcheurs danois (5).

La Morue est renommée, à juste titre, pour sa grande fécondité. Les femelles, selon leur taille, peuvent pondre de 500.000 à 1 million d'œufs ! Cette apparente prodigalité équilibre le haut degré de mortalité des stades jeunes. Les causes de destruction ne manquent pas dans l'océan, tant pour les œufs que pour les larves et les jeunes. Les autres membres de la famille jouissent également d'une fécondité hors pair qui ne peut trouver de rivale que chez certains poissons plats comme la Plie ou le Turbot. A l'intérieur des Gadidés, le Haddock ou Aiglefin, pond entre 100.000 et 1 million d'œufs et la Lote, *Lota lota*, qui habite les lacs et les rivières de tout l'hémisphère nord, témoigne de son attachement à sa famille d'origine par une fécondité démesurée qui serait anormale chez un poisson d'eau douce typique. Selon A. WHEELER (29), une Lote de belle taille peut fournir 3 millions d'œufs. L'apreté de la concurrence vitale dans les mers explique ces taux extraordinaires de fécondité. Parfaitement adaptée à l'eau douce, mais issue d'ancêtres marins, la Lote a conservé dans ses mœurs reproductrices, autant que dans son anatomie, des traits tenus pour caractéristiques de ces proches parents océaniques.

Les anciens ichtyologues se faisaient des mœurs sexuelles des poissons grégaires néritiques une image par trop simpliste. Ils réservaient aux poissons littoraux le privilège d'une parade nuptiale complexe. Les observations de V.M. BRAUN (8) obligent à réviser cette opinion. Bien que les Morues se déplacent très souvent en bancs, les mâles les plus vigoureux savent fort bien dominer leurs congénères par des menaces appropriées consistant en attitudes ou en mouvements des nageoires parfaitement compris des sujets les plus faibles. En aquarium, les dominants s'approprient un territoire qu'ils interdisent à leurs congénères de même sexe et aux femelles immatures. Seules les femelles prêtes à se reproduire osent s'avan-

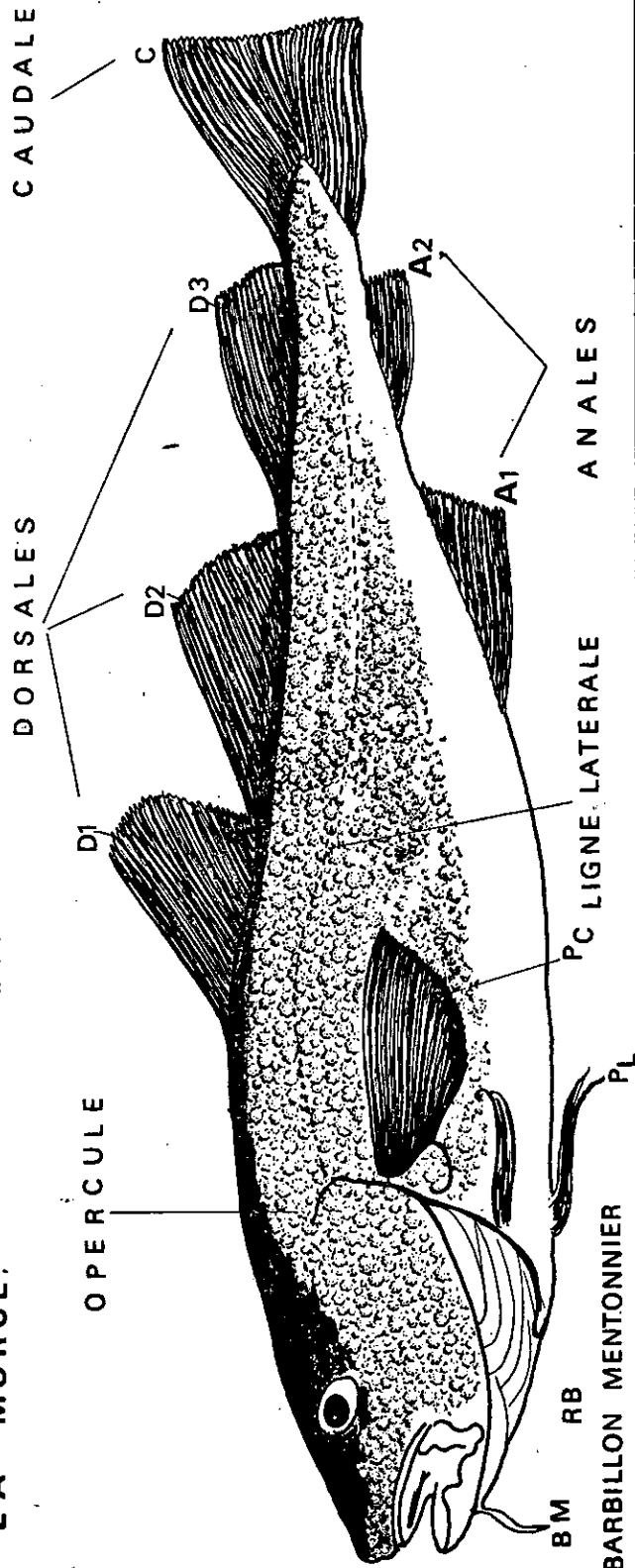
cer à l'intérieur du périmètre défendu ! Elles le font avec une lenteur qui témoigne peut-être de leur prudence, mais qui prouve de toute évidence leurs dispositions au propriétaire puissant. Vivien BRAUN a étudié le comportement agressif des morues (8) et observé en aquarium leur parade nuptiale. Elle décrit les divers mouvements de nageoires et les ondulations du corps que le mâle reproducteur effectuait devant la compagne qui le suivait. Après bien des montées et des descentes, un couple resserra ses liens, tout près de la surface. Le mâle passa au-dessus de sa partenaire, puis descendit le long de son flanc et la pressa étroitement tout en la maintenant avec ses pelviennes. Enfin le mâle se renversa à provoquer un contact étroit des orifices génitaux des deux partenaires. Œufs et sperme sortirent en même temps et la fécondation survint.

De nombreux auteurs ont étudié de façon détaillée l'alimentation, la croissance, le développement et la longévité de la Morue (9, 10, 11, 12, 13, 14, 24). Selon A. WHEELER (29), la ponte a lieu sur toute l'étendue du plateau continental européen, jusqu'à 200 m de profondeur, en fin d'hiver et début de printemps. L'œuf, hyalin, sphérique, léger, pélagique, ne mesure pas plus de 1 mm de diamètre. Selon la température de l'eau, l'embryogénèse requiert 2 à 4 semaines. A 5,5° C, douze jours suffisent pour faire de l'ovule fécondé une jeune larve de 5 mm de long. Le nouveau-né n'abandonne pas de suite la pleine eau ou l'œuf s'était développé. Pélagique jusqu'à l'âge de 3-5 mois, il trouve sa subsistance dans le plancton : larves « nauplius » et œufs, puis adultes de Crustacés Copépodes. Au bout de cinq mois, les jeunes Morues gagnent le fond et adoptent peu à peu un mode de vie comparable à celui de leurs parents. Une Morue de 4,5 mm de long garde un aspect larvaire. Un repli natatoire continu fait le tour de son corps, de l'avant du dos à l'anus en passant par la queue. A 16 mm, les trois dorsales, les deux anales et l'éventail de la queue, déjà bien individualisés, remplacent l'unique repli cutané du stade précédent et laissent présager de la silhouette définitive. A 42 cm, l'animal qui ressemble beaucoup à ses grands géniteurs, s'installe sur le fond.

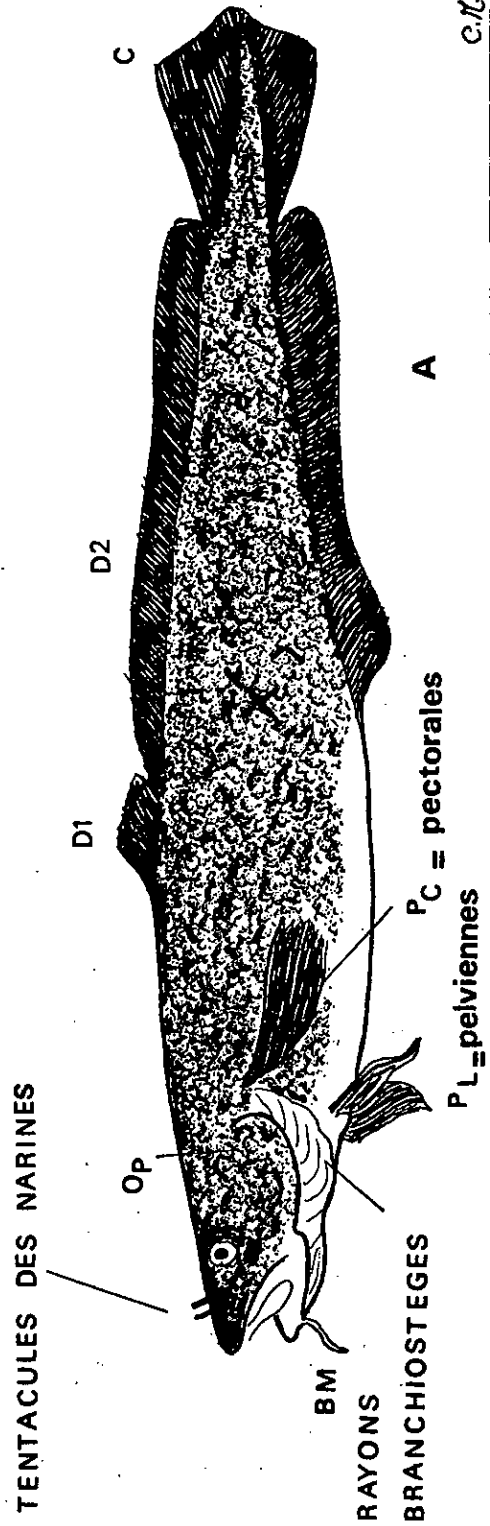
## UN VRAI POISSON NORDIQUE :

Les Morues et la plupart des Gadidés fréquentent principalement les mers froides et boréales qui offrent à leurs stades les plus jeunes un riche plancton (1). *Gadus morhua*, chef de file de la famille, se rencontre de la Nouvelle-Zemble à Terre-Neuve et à l'estuaire du St-Laurent, en passant par la Scandinavie, les Iles Britanniques, l'Islande et le Sud du

LA MORUE, *Gadus morhua*



LA LOTTE, *Lotia lotte*



C.M. & R.R.

Groënland. A la différence des autres Gadidés, si l'on fait abstraction de la Motelle à quatre barbillons, la Morue s'avance loin vers l'est et le nord à l'intérieur de la Mer Baltique. Elle habite même les Golfs de Finlande et de Bothnie. Encore assez commune dans la Manche, elle se raréfie en allant vers le sud le long des côtes atlantiques françaises (6). Elle manque, bien entendu, en Méditerranée. La Morue du Pacifique, *Gadus macrocephalus*, qui selon E.S. HERALD (16) ne dépasse guère 75 cm, ressemble beaucoup à l'espèce atlantique. Comme cette dernière, elle peuple les mers froides, puisqu'elle étend la répartition au sud du détroit de Behring.

Le régime des courants et la qualité de nourriture exercent leur influence sur le comportement migrateur des Morues. *Gadus morhua* tend à former des races locales sur toute l'étendue de son aire de répartition. Mais des échanges s'effectuent entre les différentes populations et les expériences de marquage ont prouvé l'ampleur des déplacements (11). Selon B.-J. MUUS et P. DAHLSTRØM (20 ; 21), les Morues de la Mer de Barentz arrivent en grands bancs au printemps le long des côtes du Finnmark à la poursuite de leurs proies. Puis elles suivent les courants qui les conduisent à nouveau vers le nord. La race d'Islande, qui se reproduit au sud-ouest de cette île, effectue des déplacements considérables puisqu'elle peut atteindre la Mer de Barentz et l'ouest du Groënland. Selon les auteurs danois ci-dessus cités, la Morue du Groënland provient de la Morue islandaise. Entre 200 et 450 m de fond, les Morues groënlandaises ne craignent pas de frayer à + 4 ° C !

Au cours de leurs migrations reproductrices ou alimentaires les adultes doivent tenir compte de la direction des courants. Les larves, elles, se laissent souvent disperser au gré des flots lors de leur vie planctonique. Il importe de remarquer que les Morues des différentes souches n'atteignent pas la maturité sexuelle au même âge. Les Morues migratrices, qu'il s'agisse de celles de Terre-Neuve ou de la Norvège, se reproduisent habituellement entre 8 et 12 ans, alors que les Morues côtières, à croissance plus rapide, deviennent aptes à la propagation de l'espèce dès l'âge de deux ans !

L'Ogac, *Gadus ogac*, ressemble à la Morue ordinaire. Il s'en distingue, toutefois, par son allure plus trapue et les marbrures qui ornent ses flancs. Cette espèce fréquente les fjords groënlandais et pond en eau peu profonde, de février à mai (20 ; 21). A la différence de la Morue typique, l'Ogac pond des œufs démersaux, qui tombent sur le fond au lieu de monter vers la surface. Une pellicule noire entoure chacun d'eux.

Le plus nordique des Gadidés est sans conteste la Morue polaire ou Boréogade, *Boreogadus saida*. Par sa répartition géographique, qui s'étend sur tout l'Océan Glacial Arctique, cette espèce mérite amplement ses noms vulgaires et scientifique. Il suffit d'examiner un instant sur la carte les limites de sa distribution — détroit de Behring, côtes du Grand Nord Canadien, Nord de la Baie d'Hudson, Labrador, Groënland, Nord de l'Islande, Péninsule de Kola, Mer Blanche, Mer de Barentz, Nouvelle Zemble et Sibérie, pour voir combien s'affirme chez ce Poisson, proche parent de la Morue, un indéniable caractère de boréalité.

#### RESTER SOI-MEME PARMi LES AUTRES :

Tendances grégaires et comportement individuel ne s'excluent pas. Lorsqu'au cours de leurs migrations trophiques, les Morues se déplacent en bancs serrés, l'individualisation comportementale cède le pas au gréganisme le plus strict. L'observation des sujets gardés en aquarium de grandes dimensions (environ 6 m × 4 m × 3 m), permet, par contre, de mettre en évidence l'existence de particularités psychophysiologiques individuelles (2). Au cours de l'hiver 1970, je me suis livré à l'observation comparée des actes exécutés respectivement par cinq individus de *Gadus morhua* qui habitaient un vaste bac d'eau de mer à la température de + 14 ° C. Les différences inter-individuelles de dimensions, de proportions et de coloration permettaient une distinction aisée et rapide de chacun des sujets. Aucun marquage n'était nécessaire pour suivre, sans erreur possible, le déroulement des actes individuels. Dans ces conditions, il apparut très vite que chaque Poisson se comportait d'une manière qui lui était propre. Par ses tendances motrices le plus souvent exprimées, par la régularité et la constance des trajets qu'elle effectuait, par la « personnalisation » de ses attitudes face à ses congénères ou en présence de situations nouvelles, chaque Morue affirmait son individualité. Le plus grand des cinq spécimens (M 1), excellent nageur, était apprivoisé. Il prenait la nourriture des mains de son soigneur. Il avait l'habitude de se tenir en repos, entre deux périodes successives, toujours au même endroit, dans l'angle antérieur droit de son habitat, tête constamment dirigée vers le bas. Le second par la taille (M 2) fréquentait aussi ce même emplacement, mais moins souvent. Le 3<sup>e</sup> (M 3) était un sujet malade. Il mourut vers la fin des observations. Son apathie accusait un état pathologique caractérisé. Ce sont peut-être les spécimens M 4 et M 5 qui montrèrent le comportement le plus intéressant. Un cylindre de verre, introduit intentionnellement, et posé avec les plus grandes précautions au moyen d'une épiui-

sette sur une table rocheuse horizontale, exerçait une indéniable attraction sur ces deux animaux. M 4 et M 5 effectuaient très souvent un parcours hyperbolique très régulier en s'approchant du cylindre. M 4 toucha légèrement le tube à plusieurs reprises, M 5 effleura même de son museau le bord interne. Leurs trajets, lors des approches du cylindre, étaient pratiquement superposables. Seule l'attitude territorialiste affirmée d'un gros Labre, *Labrus bergylta*, les empêcha souvent de parvenir jusqu'au cylindre. Le gros Labre en question s'était, en effet, approprié jalousement cet objet, nouveau pour lui, et le touchait très souvent. Il en défendait l'accès aux autres Poissons. Ainsi s'explique la forme hyperbolique des parcours de M 4 et M 5 au voisinage de la table rocheuse et du cylindre. Familiarité plus ou moins grande avec l'homme, attraction très prononcée ou au contraire inexistante pour un objet nouveau, préférences marquées pour un lieu de repos précis ou une zone de déplacement déterminée, tous ces éléments contribuent à modeler et à diversifier le comportement général d'une espèce essentiellement grégaire. Les potentialités spécifiques et les façons de faire individuelles s'équilibrent et se complètent. La constance des habitudes et des trajets exprime une personnalisation. Que nous sommes loin, cependant, d'un point de vue phylogénétique, des Mammifères ou des Oiseaux ! On sait maintenant que d'autres espèces ichthyennes, le Poisson rouge entre autres, montrent un haut degré de différenciation comportementale inter-individuelle. (3 ; 4). L'étude comparée des attitudes et des trajets des différents sujets, effectuées sur *Carassius auratus*, s'est montrée particulièrement significative à cet égard (3 ; 4). Les jeunes Carpes, qui, elles-aussi, vivent en bancs, font preuve, lorsqu'on analyse leurs parcours, d'une indiscutable individualisation (4). La confrontation de tous ces résultats, obtenus chez des espèces différentes, conduira certainement à réserver une plus large part aux agissements individuels à l'intérieur de l'espèce.

## PORTRAITS DE FAMILLE

Connaissant un peu mieux la Morue, chef de file des Gadidés, penchons-nous maintenant sur l'aspect, les mœurs et la distribution géographique des espèces affines. Comme la Morue, la plupart d'entre elles habitent les mers nordiques. Comment expliquer cette localisation presque exclusive ou tout au moins prépondérante ? La paléontologie nous révèle l'existence de Gadidés oligocènes et même éocènes. Le fait que ces animaux étaient déjà bien différenciés au début du Tertiaire nous conduit à repousser leurs origines jusque dans le Crétacé. On admet qu'ils abondaient dans les eaux chaudes de la Méditer-

ranée primitive (19). Par la suite, ils se seraient répandus et diversifiés dans les eaux boréales lorsque la Thétys a communiqué plus largement avec l'Atlantique nord, devenu alors leur second centre de dispersion. Beaucoup plus près de nous, au Pliocène, ils auraient gagné le Pacifique Nord en traversant l'Océan Arctique (19).

Nous savons que la possession de trois dorsales et de deux anales caractérise la Morue, le Haddock, les Tacauds, le Boréograde, le Merlan, le Poutassou, les Lieus, jaune et noir, et le Gadicule. Les Merlus, les Motelles, les Lingues et la Lotte, ne possèdent que deux dorsales et une anale. Avec une seule dorsale et une seule anale, le Brosme est bien le plus démuné de tous !

Les filets fumés de Haddock, de teinte jaune-orangée, font le régal des gourmets. Répandus dans les mers nordiques du Continent Européen, ainsi que le long des côtes atlantiques nord-américaines, en particulier au large de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Angleterre, l'Aiglefin, ou Haddock, ressemble beaucoup à la Morue. Les anciens auteurs le rangeaient d'ailleurs dans le genre *Gadus*. Les ichthyologues contemporains le désignent sous le terme de *Melanogrammus eglefinus*. Il est aisé, grâce à la tache noire qui surmonte chacune de ses pectorales, et qui lui vaut son nom actuel, de le distinguer de la Morue. De plus, Morue et Haddock diffèrent par la couleur de la ligne latérale, claire chez la première, noire chez la seconde. Les Haddocks fréquentent les fonds marins entre 10 et 200 m. Vivant ordinairement dans des eaux dont la température ne dépasse pas + 10° C, ils recherchent pour se reproduire des eaux encore moins chaudes... Ils gagnent en hiver les parties les plus froides de la Mer du Nord et de la Mer de Norvège et pondent au printemps, par une température du + 5° à + 7° C., entre 100.000 et 1 million d'œufs chacun. Ces Poissons, qui ne mesurent que 5 mm à l'éclosion, atteignent de 40 à 65 cm entre 4 et 8 ans, au large de la Norvège. Selon B.-J. MUUS et P. DAHLSTRØM (20 ; 21), le Haddock vivrait une vingtaine d'années. D'après A. WHEELER (29), les immatures et les adultes se cantonnent sur le fond et s'y nourrissent avant tout d'Ophiures et de Polychètes, tandis que les très jeunes peu après la sortie de l'œuf, s'en prennent bientôt aux œufs, aux larves et aux adultes des Crustacés copépodes.

Si le Talmud ordinaire, *Trisopterus luscus*, et le Capelan, *T. minutus*, fréquentent aussi bien la Manche et la Mer du Nord que le Golfe de Gascogne et la Méditerranée, le Tacaud de Norvège, lui, restreint son habitat aux mers nordiques. Le Tacaud de Norvège, *Trisopterus esmarkii*, se rencontre, en effet, de l'Islande à la Mer de Barentz. L'allongement des pectorales



caractérise les *Trisopterus*. Chez *T. luscus*, elles se présentent même sous la forme de deux longs appendices quasi-filiformes qui dépassent de beaucoup vers l'arrière le point d'attache de la nageoire anale antérieure. Dans les eaux britanniques, le Tacaud ordinaire se reproduit surtout au début du printemps. Le Tacaud norvégien, très abondant en pleine mer, fraye, en hiver et au printemps, dans les eaux islandaises et norvégiennes.

«Le Merlan, *Merlangius merlangus*, figure parmi les espèces comestibles les plus appréciées. Il habite la Mer de Norvège, la Mer du Nord, la Manche, la Mer d'Irlande, le Golfe de Gascogne. Le bleu sombre de son dos contraste avec les jolies teintes argentées de son ventre. Au début de leur vie, les jeunes Merlans trouvent refuge et protection sous l'ombrelle des Méduses urticantes. D'après A. HARDY (15), le Merlan se reproduit au printemps dans la Mer du Nord. Pouvons-nous considérer le Poutassou, *Micromesistius poutassou*, comme une espèce nordique ? Son nom aux consonances méridionales nous rappelle sa présence en Méditerranée. Au siècle dernier, le célèbre naturaliste niçois Risso décrit ce Poisson et il ne craignit point de reprendre son nom populaire comme désignation spécifique. On souhaiterait parfois que l'exemple donné par Risso soit un peu plus suivi... Si le Poutassou englobe la presque totalité de la Méditerranée dans son aire de distribution, son extension vers le nord recouvre, par contre, à peu de choses près celle du Merlan, auquel il ressemble d'ailleurs par la forme générale et la coloration. Selon A. WHEELER (29) dans les mers nordiques le Poutassou mange surtout des Crustacés — Amphipodes ou Mysidacés — de préférence aux Poissons. TORTONESE (28) rapporte que les individus de plus forte taille, se rencontrent à plus grande profondeur. Comme beaucoup d'autres Gadidés, les Poutassous sont grégaires.

Le Lieu jaune, *Pollachius pollachius*, est un superbe Poisson fusiforme, robuste, facile à reconnaître à sa mâchoire inférieure proéminente et à la forte courbure que dessine sa ligne latérale au-dessus de la pectorale. Il mesure 80 cm de long, au maximum, d'après P. BOUGIS (7), jusqu'à 1 m selon B.-J. MUUS et P. DAHLSTRÖM (20 ; 21). Il s'approche souvent des côtes. Il fait partie des espèces de Gadidés qui fréquentent la Méditerranée. Sa distribution dans cette mer se limite d'ailleurs aux côtes occidentales, de Tunis à Gênes, en passant par le sud de l'Espagne, à l'exclusion des rivages de la Péninsule Italienne. Vers le nord, le Lieu jaune atteint les côtes norvégiennes. Le Lieu noir ou Colin, *Pollachius virens*, atteindrait au maximum

1,30 m pour un âge de 27 ans ! A la différence de l'espèce précédente, il ne pénètre pas en Méditerranée. C'est un Poisson essentiellement pélagique, qui recherche, pour se reproduire, les eaux à forte teneur en sel. Jeune, il mange des Euphausies et des Copépodes. Adulte, il chasse les harengs. Les migrations génétiques du Hareng conditionnent les migrations trophiques du Colin, puisque le second poursuit le premier sur ses territoires de frai. Le Lieu jeune est particulièrement grégaire.

Avec les Gadicules, à l'amusante silhouette, nous terminons la série des Galidés à trois dorsales et deux anales. Leur tête volumineuse, leur gros œil, leur bouche dirigée obliquement vers le haut les font aisément reconnaître. Leurs grandes écailles argentées confèrent à leurs flancs un brillant éclat. Ces Poissons se nourrissent de Crustacés. H. J. MESSTORFF (19) signale leur présence au voisinage du plateau continental européen. Il en distingue deux espèces : *Gadiculus thori*, propre aux mers boréales et au Golfe de Gascogne, *Gadiculus argenteus*, qui habite les eaux espagnoles et la Méditerranée occidentale. L'espèce nordique rappelle le dieu scandinave « Thor » et le célèbre navire océanographique danois du même nom. Quant au Gadicule argente, il s'agit d'une espèce profonde, commune d'après E. TORTONESE (28), dans toutes les mers italiennes.

Le Merlu, les Motelles, les Moustelles, les Lingues et la curieuse « Grenouille de Mer », possèdent donc deux dorsales et une seule anale. Le Merlus, *Merluccius merluccius*, aux teintes grises et vertes, au corps allongé, se rencontre de l'Islande au Cap Nord, du Maroc à la Turquie. Ce n'est pas un Poisson essentiellement nordique. Il fraye aussi bien dans les eaux islandaises qu'au large de la France et de l'Espagne. Les Lingues, du genre *Molva*, ont le corps fusiforme, mais très allongé, une première dorsale courte, triangulaire, une seconde dorsale qui, telle une frange souple, parcourt la plus grande partie de leur dos. Un barbillon de petite taille orne leur menton. La Lingue de Méditerranée, *Molva elongata*, qui n'atteint pas le mètre, est la plus petite des trois. Dans les mers nordiques de notre continent prospèrent la Lingue commune, *Molva molva*, et la Lingue bleue, *Molva birkelange*. Ces deux espèces mesurent de 1 à 2 m de long à l'état adulte.

La belle robe tachetée de marron foncé sur fond brun clair de la Motelle à trois barbillons, *Onos tricirratu*, contraste avec la livrée plus uniforme des Motelles à quatre (*Onos cimbricus*) et à cinq barbillons (*Onos mustelus*). *Onos tricirratu* se rencontre du sud de la Norvège à la Méditerranée, tandis que les deux autres

espèces du genre habitent principalement les mers nordiques européennes. Les Motelles préfèrent les eaux côtières peu profondes où pousse une abondante végétation d'algues. Selon l'espèce, le museau porte un nombre variable de barbillons : le menton, lui, n'en comporte qu'un seul. Ce sont des organes sensoriels, à la fois gustatifs et tactiles, que leurs possesseurs utilisent pour détecter les proies lorsqu'ils fouillent le sable de la vase.

La Motelle, **Urophycis blennioïdes**, ressemble au Merlus, mais à la différence de celui-ci, elle possède un barbillon mentonnier. Ses nageoires pectorales, démesurément allongées et minces, la signalent aux regards. On la trouve de l'Islande à la Méditerranée, en profondeur. L'aspect surprenant du **Raniceps raninus**, justifie plus ou moins son nom de « Grenouille de Mer ». Ce petit Gadidé, à dorsale antérieure minuscule, ressemble grossièrement à un tétard. Il porte un petit barbillon mentonnier et sa peau noire se couvre d'un abondant mucus. Il habite le nord-ouest européen, de la Bretagne à la Norvège, le long des côtes rocheuses. Alors que les Gadidés, dans leur ensemble, manifestent des tendances grégaires accentuées, la « Grenouille de Mer » fait preuve d'un goût prononcé pour la solitude. Sur les fonds de 20 à 30 m où elle se tient le plus souvent, elle se nourrit, aux dires de H.-J. MESSTORFF (19), d'invertébrés benthiques, entre autres de Mollusques et d'Echinodermes.

Pourvu d'une seule dorsale et d'une seule anale, le Brosme, **Brosme brosme**, possède un barbillon à la mâchoire inférieure. Une bordure blanche et noire court le long de ses nageoires impaires. Il ne devient mature qu'en 8 et 10 ans, alors qu'il mesure entre 40 et 50 cm. C'est un Poisson **typiquement boréal**, que l'on trouve de Terre-Neuve au Cap Nord, en passant par le Groënland et l'Islande. Vers le sud, il s'avance jusqu'au large de l'Irlande. A. HARDY (15) signale sa présence près des Shetland et au nord de l'Ecosse. Le Brosme vit sur le fond et se nourrit d'autres Poissons et de Crustacés.

## UNE ORIGINALE : LA LOTE

Tous les Gadidés, à l'exception d'un seul, sont des Poissons exclusivement marins. Nous avons déjà fait allusion à la Lote, ou Lotte, **Lota lota**, l'unique espèce de la famille qui habite les eaux douces. On la rencontre dans les lacs, les fleuves et les rivières de la plus grande partie de la zone holarctique : Eurasie tempérée et froide, moitié nord de l'Amérique boréale. Cette distribution circumboréale étendue lui permet de peupler des biotopes assez divers. Bien qu'elle affectionne particulièrement les eaux

lacustres claires où se déversent des tributaires à faible courant, elle ne dédaigne pas pour autant les eaux saumâtres, en Baltique par exemple. On la rencontre dans les Alpes à des altitudes supérieures à 1.200 m, jusqu'à 1.900 m dans certains lacs suisses. Elle atteint vers le nord l'Alaska, le pourtour de la baie d'Hudson, la presqu'île de Kola et la Sibérie. Au sud de son immense domaine d'extension, elle manque aux péninsules ibérique et italienne. Fréquente dans le nord de l'Italie, elle abonde, selon E. TORTONESE (28), dans le lac de Ledro. O. SCHINDLER (25) précise sa limite occidentale en Europe : elle ne dépasse pas l'est de la France. A. WHEELER (29) suppose qu'elle s'est éteinte en Angleterre à une époque récente.

Ses caractères anatomiques font de la Lote un authentique Gadidé. C'est indiscutablement avec les Lingues qu'elle présente le maximum d'affinités. Le corps allongé, subcylindrique, porte deux dorsales, la première courte et ronde, la deuxième très longue, en frange, une caudale arrondie et une longue anale, exacte réplique de la deuxième dorsale à la face inférieure de l'animal.

La couleur varie avec la provenance. Le plus souvent, le dos et les flancs se parent de taches sombres sur fond verdâtre et le ventre de blanc plus ou moins nuancé de jaune. O. SCHINDLER (25) donne de la Lote une très belle représentation. Des marbrures entremêlées décorent les côtés du corps et un liseré brun sombre souligne la silhouette des nageoires impaires. Comme chez la Lingue et de nombreux autres Gadidés, un barbillon pointe vers le bas à partir du menton. Chaque narine antérieure se prolonge à l'extérieur par un petit appendice. Un revêtement serré de dents fines garnit la mâchoire inférieure, l'intermaxillaire et le vomer. La longueur totale de l'animal peut atteindre 60 cm, selon E. TORTONESE (28).

Nous avons vu plus haut que par ses capacités reproductrices, tout autant que par son anatomie, la Lote témoigne de ses affinités avec la Morue et ses alliés. Si l'on en croit B.J. MUUS et P. DAHLSTRØM (22 ; 23), la Lote pond, selon sa taille, entre 35.000 et 5 millions d'œufs. Comme beaucoup d'autres Gadidés, la Lote se reproduit en hiver et au printemps. La ponte et la fécondation des œufs s'accomplissent en eau froide, entre 0,5 et 4° dans le nord de l'Europe (22 ; 23), entre 5 et 10° dans les lacs des Alpes (27). Dans nos régions, selon C.J. SPILLMANN (27), la ponte a lieu de décembre à avril. Les Lotes canadiennes, si l'on se réfère à W.B. SCOTT, se reproduisent entre janvier et mars (26). Les œufs, blanchâtres et subhyalins, mesurent moins d'un millimètre de diamètre. Un globule huileux, inclus dans chacun d'eux, diminue sa densité et

la rapproche de celle de l'eau. Dans un lac limpide et calme, les œufs descendent lentement sur le fond. Une température de + 2° C n'empêche point l'éclosion, mais l'embryogénèse requiert alors 1 mois 1/2. Les jeunes alevins ne mesurent que 3 mm au début de leur vie. Lorsque la vésicule vitelline s'est résorbée, le jeune se nourrit d'organismes planctoniques. Prenant de l'âge et de la vigueur il mange les Sangsues, les Aselles, les larves de Libellules et d'Agrions, les Portebois, les Vers de vase, les petites Ecrevisses (29). Les Lotes de grandes tailles s'attaquent aux Perches, aux Chabots, au Goujons (29). C.J. SPILLMANN (27) apporte une observation de FATIO : le naturaliste suisse a trouvé dans l'estomac d'une Lote pêchée dans le lac de Neufchâtel, 12 petites Perches.

Au Canada, les Lotes fuient, en été, les eaux devenues alors trop chaudes pour elles. Elles recherchent alors, aux dires de W.B. SCOTT (26), les parties les plus fraîches des lacs profonds. De mœurs nocturnes, la Lote reste cachée dans les anfractuosités des rives pendant la journée. Certains auteurs admettent l'existence de trois sous-espèces géographiques : *Lota lota lota* pour l'Europe et le Nord de l'Asie, *Lota lota leptura* pour la Sibérie orientale et l'Alaska, *Lota lota maculosa* pour la plus grande partie du Canada et le nord des Etats-Unis (19). Si l'on croit E. TORTONESE (28), ces distinctions ne se justifient pas.

Entre la Lote et la Baudroie se produit une amusante confusion de noms. Bien des gens, à Paris surtout, croient acheter et manger de la Lote, alors qu'il s'agit de la Baudroie, *Lophius piscatorius*. Il faut dire que les poissonniers parisiens ont, depuis longtemps, pris l'habitude de décapiter et d'écorcher en partie ce poisson marin à l'énorme gueule. Ils le vendent, ainsi préparé, sous la désignation trompeuse de Lote. Il est vrai qu'ils affublent souvent les Merlus du nom de « Colin » et que leur confrères danois présentent comme « Poisson-côtelette » le corps décapité de l'*Anarrhicas lupus* à la terrible denture.

### LES VRAIES RICHESSES :

L'exploitation abusive des stocks de Gadidés menace malheureusement la survie de plusieurs d'entre eux. Si les grosses espèces servent effectivement à la consommation humaine, les plus petites alimentent surtout une industrie d'une utilité plutôt contestable : la fabrication de farine de poisson. La conscience écologique contemporaine ne saurait accepter sans mot dire un tel massacre. Des voix sensées doivent se faire entendre sans délai. Un chercheur féru de chiffres ne

prétendait-il pas, un jour, en invoquant... les statistiques, que les stocks de poissons les plus intensément pêchés se régénèrent très vite et se portaient à merveille ! Comme je manifestais ma surprise devant une telle assertion, la justification ne se fit pas attendre. « On ne voit pas pourquoi l'homme n'exploiterait pas tout ce qu'il peut exploiter ! » Sans équivoque !

Plusieurs années passées à observer « les faits et gestes » des poissons m'ont permis d'admirer la merveilleuse souplesse de leurs mouvements et l'extraordinaire diversité de leurs adaptations. Les propos d'un froid calculateur, qui a réponse à tout, ne peuvent apaiser mon inquiétude au sujet de l'avenir de notre ichthyofaune...

Au cours de cette brève étude, les Gadidés nous ont laissé entrevoir toute la diversité de leurs formes et de leurs mœurs. L'observation des Morues en aquarium nous a permis de comprendre que l'appartenance à un groupe structuré n'excluait pas obligatoirement les potentialités individuelles. La considération des caractères anatomiques de ces animaux nous a conduit à poser, et en partie à résoudre, un important problème de phylogénèse. Pour tous ceux que les contrées les plus septentrionales de notre globe intéressent, les Gadidés constituent, par l'ampleur du rôle écologique qu'ils jouent dans les mers froides, une des familles les plus typiques de la faune boréale.

---

1) ARAMBOURG (C.) BERTIN (L.) 1958 (Super-ordre des Téléostéens) : Ordre des Gadiformes.

In : GRASSE (P.P.) et Coll. Traité de zoologie Masson PARIS : XIII (3) : 2366-2370.

2) AUBERT (A.) 1972 Observations préliminaires sur le comportement individuel de *Gadus morhua* et de *Labrus bergylta*. Ann. Mus. Civ. staria Nat. Genova vol LXXIX (30 sett. 1972) : 89-101.

3) AUBERT (A.) 1974 Recherches éthologiques sur le comportement individuel de *Carassius auratus* et *Cyprinus carpio* (étude de la benthophilie : résumé) Lab. Dyn. Pop. aquat. Lab. Ethnobot. Ethnozoo. Mus. Paris.

- 4) AUBERT (A.) 1976 Recherches éthologiques sur le comportement individuel de *Carassius auratus* et de *Cyprinus carpio*. Importance relative du comportement individuel et du comportement grégaire chez *Cyprinus carpio*. Lab. Ethol. exp. les Sources-Mitainville. Rambouillet et Lab. ethozoo. ethnobot. Mus. Paris 3 vol. 288 fig.
- 5) AUBERT (A.) 1977 Quelques Poissons et Oiseaux dans la vie quotidienne et la pensée populaire danoises-Boréales n° 1 (Jan. 1977) : 32-35.
- 6) BOUDAREL (N.) 1948 Les richesses de la mer. Technologie biologique et océanographique. Lechevalier. Paris : 357-366.
- 7) BOUGIS (P.) 1959 Atlas des Poissons — Poissons marins. Boubée. Paris I : 162-169.
- 8) BRAWN (V.M.) 1961 Agressive behaviour in the Cod (*Gadus callarias* L.) Behaviour 18 : 107-147.
- 9) BRAWN (V.M.) 1969 Feeding-behaviour of cod (*Gadus morhua*) y. Fish. Res. Bd. Canada 26 : 583-598.
- 10) DANNEVIG (A.) 1933 On the age of the cod (*Gadus callarias* L.) from the Norwegian Skagerrack Coast. Rept. Norwegian Fish. Mar. Inv. 4 (1) : 1-145.
- 11) FAGE (L.) FONTAINE (M.) 1958 (Migrations :) La Morue in : GRASSE (P.P.) — et coll. Traité de Zoologie — Masson Paris XIII (3) : 1856-1858.
- 12) FIGUERAS (A.) 1957 Datos sobre la edad y crecimiento del bacalao (*Gadus callarias* L.) de Terranova. Invest. Pesq. Barcelona 8 : 3-14.
- 13) FLEMIN (A.M.) 1960 Age, growth and sexual maturity of cod (*Gadus morhua* L.) in the Newfoundland area 1947-1950 J. Fish. Res. Bd. Canada 17 : 775-807.
- 14) HANSEN (P.M.) 1949 Studies on the biology of the cod in Greenland waters. Cons. Expl. Mer, Rapp. et Proc. verb. 123 : 1-83.
- 15) HARDY (A.) 1959 The open sea : its natural history. II : Fish and Fisheries — Collins London.
- 16) HERALD (E.S.) 1964 Les Poissons vivants du monde. Hachette. Paris : 169-171.
- 17) Mc KENZIE (R.A.) 1933 The holding of cod in tanks — Ann. Rept. Biol. Bd Canada 1932 : 27-28.
- 18) Mc KENZIE (R.A.) Codfish in captivity — Fish. Res. Bd. Canada — Prog. Rept. Atlantic biol. Sta. 16 : 7-10.
- 19) MESSTORFF (H.J.) 1975 Les Gadiformes, in « Le Monde Animal en 13 volumes ». Stauffacher — Zurich — IV (1) : 386-401.
- 20) MUUS (B.J.) et DAHLSTRØM (P.) 1964 Havfisk og fiskeri G.E.C. — Gads — Copenhagen : 96-119.
- 21) MUUS (B.J.) et DAHLSTRØM (P.) 1966 Guide des Poissons de Mer et Pêche. Poissons de la Mer du Nord, de la Baltique et de l'Atlantique. Delachaux et Niestlé Neufchâtel Paris : 96-119.
- 22) MUUS (B.J.) et DAHLSTRØM (P.) 1967 Europas Ferskvandsfisk G.E.C. — Gads Copenhagen : 154-155.
- 23) MUUS (B.J.) et DAHLSTRØM (P.) 1968 Guide des Poissons d'eau douce et pêche Delachaux et Niestlé Neufchâtel Paris : 154-155.
- 24) ROJO (A.) 1955 Datos sobre la edad del bacalao (*Gadus callarias* L.) eglefino, (*Melanogrammus aeglefinus* L.) colin (*Pollachius virens* L.) y locha (*Urophycis tenius*, Mitch) con indicacion de las tecnicas usadas. Bol. Inst. Espanol Oceanogr., 73 : 3-16.
- 25) SCHINDLER (O.) 1975 Unsere Süßwasserfische — Kosmos Natur Führer Stuttgart 129 : 166-167.
- 26) SCOTT (W.B.) CARRICK (W.H.) 1967 Freshwater Fishes of Eastern Canada Univ. Toronto Press : 80.
- 27) SPILLMANN (C.J.) 1961 Poissons d'eau douce, in « Faune de France » Lechevalier Paris (65) : 190-192.  
**Lote**
- 28) TORTONESE (E.) 1970 Osteichthyes (Pesci Ossei) in Fauna d'Italia Calderini Bologne (I) : 379-432.
- 29) WHEELER (A.) 1969 The fishes of the British Isles and North-West Europe Macmillan. London : 255-294.

# Yrjö KOKKO, écrivain et zoologue finlandais quelques aperçus de sa vie et de son œuvre

par Anna Kokko-Zalcman (\*)

Mes amis de Boréales, et surtout notre inspirateur et animateur Christian Malet, insistent avec beaucoup de gentillesse pour que j'écrive quelque chose sur Yrjö Kokko, mon père. C'est une tâche délicate et exaltante, difficile aussi. Deux choses sont trop proches : d'une part le chagrin après son décès à la suite d'une maladie pénible est encore très récent, d'autre part sa très forte personnalité est toujours très présente, ce qui influera sans doute sur les ébauches d'une description littéraire objective.

Toutefois, pour contenter mes chers amis boréalistes je tenterai l'impossible et essayerai de leur parler de la vie et de l'œuvre d'Yrjö Kokko (1903-1977), dont les œuvres principales sont : **Pessi et Illusia** 1944, **La Route des Quatre Vents** 1947, **Le Cygne Chanteur** 1950, **Le Collier de Dents de Loup** 1951, **Ungelon torppa** 1957 et **Alli** 1966. De nombreuses traductions en suédois, en allemand, en danois, en néerlandais, en anglais, en italien, en japonais, en hongrois, en estonien, etc. sont parues et continuent à paraître. Trois d'entre ces ouvrages forment ce qu'Yrjö Kokko aimait appeler sa « trilogie des oiseaux du Kalévala ». Le premier tome de cette « trilogie », **Le Cygne Chanteur**, est, malheureusement, le seul de ses livres qui jusqu'à ce jour ait été publié en français.

Dans les écrits « académiques » qui traitent des artistes créateurs de tout genre, on s'efforce, il me semble, de situer ces personnages par rapport à leurs collègues. On veut trouver dans les générations précédentes et parmi les contemporains les créateurs dont l'inspiration et les sources de connaissances se rapprochent d'une façon ou d'une autre du sujet traité.

Yrjö Kokko ne fut pas un « littéraire ». Il répétait à propos de son travail, avec sans doute un peu de fausse modestie mais non sans une sincère ironie, cette phrase en suédois : « Jag är farbror, som fotograferar och berättar » — (je suis le bon oncle qui photographie et qui raconte).

Il regardait tous les gens du métier avec un certain humour et ne désirait être classé ni parmi les zoologues, ni parmi les ethnologues ou romanciers. L'étiquette qu'il aurait aimé porter n'existe sans doute pas. Ce fut en tout cas un écologiste isolé avant la lettre !

Pourtant, pour pouvoir faire ce portrait rapide de mon père, il faut trouver quelques références.

Je proposerai dans le monde de la littérature quelques noms un peu au hasard, noms qui sans doute l'auraient surpris lui-même : Sakari Topelius, F.E. Sillanpää et, plus près d'ici, Alphonse Daudet. Les grands maîtres admis par lui-même sont des personnalités moins connues pour le public d'aujourd'hui : l'Américain Ernest Thomson-Seton et le Suédois Bengt Berg.

Ernest Thomson-Seton fut une sorte de « vrai scout » du début de notre siècle. Il découvrit avec un enchantement juvénile la vie des Indiens, et voulut dans son livre **Les Deux Eclaireurs** en tirer une leçon pour les jeunes Américains. Ce livre, qui fut une sorte de modèle pour mon père, est un vrai manuel de la vie en pleine nature ; on pourrait philosopher et dire qu'on y trouve la liberté individuelle par l'apprentissage de la science indienne sur les animaux, les plantes et la météorologie.

Bengt Berg, autre précurseur, fut un voyageur, ornithologue et photographe. Ce Suédois ne photographiait pas seulement les espèces d'oiseaux rares (et surtout parmi ceux-ci les rapaces les plus spectaculaires) de la faune nordique, il fit aussi de longs voyages, dont un grand reportage sur le Tibet. Yrjö Kokko aimait aussi beaucoup les ouvrages de l'Américain Martin Johnson qui s'intéressait à la faune de l'Afrique, et dont le travail fut continué, après sa mort, par sa femme, Oosa Johnson. Ce personnage intrépide incarnait en quelque sorte un idéal féminin pour l'admirateur finlandais. Il y eut aussi des Allemands, p.ex. Paul Eipper, observateur d'animaux dont le travail précède l'œuvre si importante de Konrad Lorenz, que nous n'avons connue que beaucoup plus tard.

Grand eût été l'étonnement de mon père s'il avait eu l'idée de chercher dans la Grande Encyclopédie Larousse les noms de ses idoles, car il ne les y aurait pas trouvés. Il était particulièrement heureux de trouver un paragraphe consacré à lui-même dans cet ouvrage qui symbolisait pour lui la France. Il avait une estime et une admiration spontanées et profonde pour la culture française, et son éternel projet fut de se perfec-

\* Assistante E. à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales.

tionner dans la connaissance de la langue. Il fallait l'entendre chanter la Marseillaise de toute la force de sa magnifique voix de basse-baryton style russe !

Thomson-Seton, Berg, les Johnson, voilà les auteurs dont Yrjö Kokko aurait voulu suivre les traces, voilà le genre de ses ambitions, mais d'autres facteurs s'en mêlèrent à son insu et contre son gré. Ses dons, sa culture, sa destinée, le hasard devaient modifier sa vocation et faire de lui quelque chose d'autre, de plus sans doute, qu'un ami des animaux qui raconte, dessine et photographie.

Ses dons furent multiples. Une imagination fertile nourrissait des talents créatifs qui semblaient lui permettre tous les exercices artistiques, p.ex. la peinture, la musique, le modelage, les rimes. Ce fut même un fameux danseur qui excellait dans la valse viennoise, genre dont la noblesse était à son goût. Le plus grand « art », et qui ne porte pas de nom, fut sa simplicité d'approche avec les animaux et avec les êtres humains à l'état naturel. Il n'y avait dans cette approche rien d'artificiel, et dans ce don résidait sans doute l'un des secrets de l'orientation de son œuvre.

En parlant de la culture, de l'éducation d'Yrjö Kokko j'aurai l'occasion de défendre le choix des trois noms d'écrivains que j'ai cités plus haut : Topelius, Sillanpää et Daudet. Topelius, écrivain très fécond, journaliste, historien et moraliste suédois de la Finlande, a par son œuvre, qui se situe au milieu et à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, formé plusieurs générations de Finlande. C'était un patriote, un chrétien et un romantique. On a tendance à minimiser son importance pour des raisons un peu trop faciles. D'abord, sans doute, parce qu'il fut en comparaison avec son contemporain Runeberg, poète national épique, bien moins « monumental ». Ensuite, on peut lui donner tort d'avoir voulu être à la fois pour son pays un Alexandre Dumas, un Charles Perrault, un La Fontaine..., tout ce qui manquait à une nation en gestation. Et, sans doute, les esprits académiques se méfient-ils aussi des enfants pour lesquels et par lesquels vit une grande partie de l'œuvre de Topelius. Partout, autant dans les gigantesques cycles historiques que dans les divers récits pour enfants, on trouve une même exaltation de la simplicité, l'idéalisation des humbles, et, dans la nature même, la recherche de ce qui est petit et fragile. Il y avait en Topelius une bonne dose de St. François d'Assise, et c'est cet aspect-là, je pense, qu'Yrjö Kokko a retenu de son enseignement, en le débarrassant du contexte proprement religieux.

Sillanpää étudia la biologie à l'université de Helsinki sans toutefois achever ses études. Dans son excellent article *L'Élément cosmique dans « La Vie et le soleil »* (Études Finno-ougriennes Tome III, Klincksieck Paris 1966) Aatos Ojala

avait révélé la synthèse du microcosme et du macrocosme faite par Sillanpää. En même temps il présentait les maîtres à penser de Sillanpää : deux philosophes biologistes allemands, Ernst Haeckel et Wilhelm Ostwald, dont le monisme biologique a été inspiré par la pensée bergsonnienne. Les chefs-d'œuvre de génie de Sillanpää sont, à mon avis, ceux, où, influencé par ses lumières biologiques, il étudie avec une émotion attendrie presque féminine la fatalité du sort des faibles, de ceux que la nature semble avoir condamnés à périr, à disparaître, et, notamment, à disparaître pour toujours, c'est-à-dire sans laisser de descendance. Dans cette philosophie germanique et éphémère qui fut au goût du jour dans les années 1920 il semble y avoir eu aussi un penchant généalogiste qui consistait à « condamner » des lignées, des familles dont la « courbe » montrait qu'elles « déclinaient », alors que d'autres, de souche plus « saine » allaient en montant, constituaient la force de demain. On voit que le pas ne serait pas long, — Ojala ne le franchit pas — pour aboutir à des théories racistes. Le nazisme, en effet, n'est pas loin, si le penseur qui a adopté cette philosophie, qu'il fût écrivain, savant ou philosophe, applique dans son étude davantage le réalisme pragmatique que l'humanisme charitable. Dans ses premiers grands romans, p.ex. *Sainte Misère* et *Silja*, Sillanpää est de tout cœur avec les « victimes ». Plus tard, dans les années 30 les courants de force de l'époque l'ont emporté, et dans *Paavo* p.ex. il brosse les portraits bien en chair de paysans robustes et bien racés, il chante déjà l'hymne de leur victoire finale.

Les destinées tragiques de la famille d'Yrjö Kokko ne lui ont pas permis de trancher avec autant de vigueur et d'allégresse dans le paradoxe inexplicable du sort des faibles qu'implique la « justice » de la nature. Cette belle nature qui doit nous servir d'exemple en tout !

Je parlerai brièvement des drames familiaux qui ont assombri la jeunesse d'Yrjö Kokko. Je les mentionne surtout parce qu'en même temps ce furent des drames d'époque. On connaît assez l'histoire mouvementée de la province orientale finlandaise, la Carélie. Yrjö Kokko était Carélien par sa mère et par son père. Sa ville natale, Sortavala, se trouve actuellement en Union Soviétique, ainsi que la ville où il passa son enfance et le début de sa jeunesse, Viipuri, capitale cosmopolite pleine de charme, joyeuse et colorée. Après avoir quitté sa Carélie de rêve pour aller étudier les sciences vétérinaires d'abord à Hanovre, ensuite à Vienne et à Tartu, Yrjö Kokko n'a plus trouvé de patrie. Et la patrié lui fut dérobée de maintes façons. Déjà avant de se dépayser il perdit un royaume lorsque son grand-père, homme d'affaires puissant dont les relations commerciales s'étaient étendues loin dans la Carélie Russe, fit

une faillite fracassante. On l'attribue à la construction des chemins de fer. Fatalité et progrès ont ainsi troublé la sérénité de cette famille de privilégiés, qui avait joué un rôle très positif dans la vie sociale et culturelle de la région. Un grand-père patriarcal détrôné par une catastrophe financière, voilà presque un cliché littéraire et biographique qui a servi à expliquer tant de vies hors commun. Mais ce n'était pas tout, le pire devait encore arriver. La tuberculose pulmonaire faisait en Finlande de cruels ravages, et dans les premières décennies de notre siècle ce fut presque la règle que nos poètes mouraient jeunes à cause de cette maladie propre aux êtres faibles et sensibles. Yrjö Kokko perdit ainsi d'abord sa mère adorée, ensuite ses deux sœurs, l'une à 17 ans, la seconde justement devenue mère pour la première fois. Ces drames ayant dispersé la famille déjà avant ces décès, Yrjö Kokko resta sans contacts avec son père. Sa famille le plaça en pension chez un couple sans enfant. Mais d'autres parents l'accueillaient aussi parfois en été dans des fermes lointaines, perdues dans les forêts profondes de la Carélie. Là, il put écouter le kantélé d'Onoila, l'un des derniers vrais bardes kalévaléens. Il y entendait le loup hurler, le vit rôder autour de la ferme. Impressions profondes qui reviendront dans l'œuvre, plus tard.

Marié, père de deux enfants, vétérinaire à la campagne, la vie aurait pu commencer à sourire enfin, mais alors éclata la guerre. Yrjö Kokko s'y rendit en volontaire et exerça comme vétérinaire de front — les chevaux furent encore très utiles à l'armée finlandaise dans cette guerre. C'est dans le tourment de la guerre dite Guerre de Continuation, qui, parfois, stagnait, qu'est né le premier chef-d'œuvre d'Yrjö Kokko, *Pessi ja Illusia*. C'est aussi selon son propre avis son œuvre principale. Le sujet est original, c'est une féerie biologique. Il a eu un grand succès parmi des lecteurs de tout âge. On peut le présenter comme une explication de la nature par des paraboles, mais l'inverse est aussi possible : l'explication de notre vie, de ses significations, par des références aux analogies biologiques. Les deux personnages principaux, le gnome Pessi, fils du Grand Pessimiste et la fée Illusia, fille de la Grande Illusion, s'aiment et se rapprocheront, une des conditions étant qu'Illusia perde ses ailes et soit contrainte à rester sur terre. De leur union naîtra la grande merveille : Uusi Ihminen, l'Homme Nouveau. Ces événements se passent dans le microcosme de la forêt, où se déroule simultanément la guerre, la Guerre Finlandaise justement. Les hommes et leur guerre sont incompréhensibles pour les esprits de la nature. Pessi et Illusia voudraient comprendre, et ils ont pitié des soldats.

Après la guerre ce fut la découverte de la Laponie, des Lapons et des grandes étendues en-

core vierges. Six années de recherches pour trouver le nid du cygne sauvage, espèce en voie d'extinction. Le roman *La Route des Quatre Vents*, écrit pendant ces années, est sans doute le roman où la vie et les problèmes communautaires entre indigènes et colons finnois sont pour la première fois vus du point de vue opposé, celui des Lapons. Yrjö Kokko découvrit dans les Lapons le peuple le plus noble de tous, il retrouvait sans doute chez eux un peu les Indiens romantiques de Thomson-Seton. Le personnage principal de ce roman est un garçon, Jouni, qui, à la fin du livre est devenu jeune homme. Par une curieuse coïncidence sa situation rappelle celle du héros de *La Vie devant soi* d'Emile Ajar. Jouni est un enfant substitué à sa naissance. Elevé par les Lapons, il ne doit apprendre que beaucoup plus tard qu'il est non-Lapon. Ainsi la découverte de sa double identité, sur laquelle il réfléchit pour essayer de l'assumer, symbolise l'espoir d'une réconciliation des deux communautés. Et la grandiose Madame Rosa d'Ajar serait ici, à si grande distance, la figure monumentale de *La Route des Quatre Vents*, la « reine » de la tribu, Ahku, vieille femme sage, qui aura été une seconde mère adoptive pour Jouni, et dont la mort se situe à la fin du roman, comme si c'était la condition pour que « la vraie vie » de Jouni s'ouvre devant lui.

*Le Cygne chanteur* connut le même grand succès auprès des lecteurs que *Pessi ja Illusia* et *La Route des Quatre Vents*. Les circonstances étaient propices, l'atmosphère angoissée d'après-guerre se laissait volontiers purifier par les vents qui soufflaient dans les montagnes laponnes. Trouver, pour le photographe, un couple de cygnes sauvages auprès de leur nid fut un exploit difficile, cet oiseau farouche semblait condamné à disparaître. Yrjö Kokko raconte l'aventure avec une poésie mêlée d'humour. Pour « tromper » les cygnes il se déguisa en renne. Plus tard un écrivain photographe suédois qui, lui-aussi, avait consacré une grande partie de sa vie à la même « chasse » sans toutefois jamais réussir, écrivit, à propos de cette ruse rudimentaire : « Vår Herre är ibland dårarnas vän och beskyddare », « Notre Seigneur est parfois l'ami et le protecteur des fous ». Yrjö Kokko reçut cette boutade avec grande joie et en fit sa devise. Toutefois *Le Cygne chanteur* est un livre sombre et tragique. Notre tribu y est sévèrement jugée. Pour avoir tué le cygne, n'avoir pas respecté l'oiseau kalévaléen par excellence, celui qui, demeurant sur le Fleuve de Tuonela, garde le passage à l'éternité, nous sommes condamnés à errer sans répit.

On considère en général que grâce au grand retentissement qu'eut ce livre, Yrjö Kokko a sauvé l'espèce du cygne dans le grand nord. Actuellement cet oiseau est moins farouche et nidifie parfois même près des habitations huma-

nes. Le nombre des cygnes chanteurs a considérablement augmenté, les consignes de protection étant respectées.

L'histoire du cygne eut une suite. Le récit de deux « sauvetages » de cygnes est raconté dans *Ne tulevat takaisin*, « Ils reviennent ». Un premier cygne, « Aino de Saarijärvi », blessé par le fusil d'un inconnu, mourra. Je cite un passage de ce livre :

« — Serait-ce blasphème que de réunir les dogmes du christianisme et les croyances mythologiques des peuples ? demanda Tiiti soudain, coupant le silence.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je me souviens d'Aino de Saarijärvi. Avec sa mort elle a été plus utile à la cause des cygnes qu'elle eût sans doute pu l'être dans sa vie. Souvent les bonnes causes ont besoin d'un martyr pour éveiller les esprits des gens.

— Ah bon, dis-je sans comprendre son propos.

— Pense qu'un jour notre moment sera venu. Nous nous tiendrons là, sur le rivage froid du Fleuve de Tuonela. Et si nous y rencontrions un ami, avant la traversée et avant d'arriver sur ce rivage d'où personne n'est revenu. Ce sera le cygne du Fleuve de Tuonela. Il nous reconnaîtra peut-être, et nous le reconnaitrons. Il nous consolera peut-être, et nous verrons une goutte d'eau perler au bout de son bec, cette perle brillera animée par les rayons de la lumière chaleureuse qui nous inonde, arrivant du rivage d'en face. »

Par la suite Yrjö Kokko immortalisera ainsi, mélangeant poésie, mythe, philosophie et biologie, un grand nombre d'animaux, surtout des oiseaux aquatiques : le harle, la harelde, etc. Les échassiers étaient, en quelque sorte, avec les palmipèdes au premier rang de ses amis ailés. Et maintenant, ne réunit-on pas les chercheurs finnoougriens à un congrès mondial autour de la question des oiseaux dans la mythologie finnoougrienne ?

C'est dans l'étude du comportement des animaux qu'Yrjö Kokko a obtenu des résultats précieux pour la science. Il y applique des théories psychologiques précises, qu'il s'efforce de rendre accessibles au grand public en les « humanisant » souvent avec humour, toujours avec poésie. La poésie n'exclut pas la science, au contraire ! On trouve souvent dans l'œuvre de Konrad Lorenz, qui lui ressemble tant, des pages merveilleusement inspirées !

Structuralement *Molli*, étude de chiens, et *Poro*, « Le Renne », s'opposent, fait dont l'auteur n'était peut-être pas conscient lui-même. Le dévouement intelligent et la noble moralité, la « fidélité » du chien étaient pour Yrjö Kokko (comme pour Lorenz) des idéaux que l'homme, animal dégénéré, n'atteindra jamais, tandis que la tendance à la folie collective qui s'empare souvent des rennes semi-domestiqués offre des analogies accablantes avec le comportement de l'homme en société. *Poro* qui devait être le dernier de ses livres, est teinté d'une étrange compassion mélancolique pour le renne, l'apitoyement contient aussi du mépris. Le renne « subit » l'homme sans jamais « collaborer » avec lui ; son indifférence à toute approche ressemble à celle des hommes urbanisés qui sont devenus insensibles en perdant leur individualité. Plongés dans la masse, l'homme et le renne sont dépourvus d'instincts naturels, ils ne possèdent même plus les réflexes sains et élémentaires d'auto-conservation.

Et que devient Alphonse Daudet dans tout cela ?, direz-vous ! Oui, en effet, et pourquoi pas aussi Alfred de Vigny ? Car le moulin imaginaire de Daudet fut certainement une sorte de Tour d'Ivoire. Yrjö Kokko se construisit à Enontekiö une maisonnette respectueuse du style des anciennes mesures de son pays, ce fut « Ungelon torppa ». Il voulut s'y isoler, mais les voyages, le grand monde, les mondanités l'appelaient aussi comme Paris, néfaste, attirait Daudet. Un livre politico-philosophique, inspiré par un grand voyage *Les Iles de la bonne volonté* contient en substance des dialogues désabusés de l'écrivain avec un ancien nazi exilé, Mr. Nobody.

Dans sa lettre inspirée par un séjour dans un phare des Iles Sanguinaires Daudet décrit ses sensations lorsqu'il contemple la mer :

« Tout votre être vous échappe, s'envole, s'éparpille. On est la mouette qui plonge, la poussière d'écume qui flotte au soleil entre deux vagues, la fumée blanche de ce paquebot qui s'éloigne, ce petit corailleur à voile rouge, cette perle d'eau, ce flocon de brume, tout excepté soi-même. »

Et Yrjö Kokko, sur le rivage de son lac aux cygnes :

« Il a atteint l'union avec la nature. Il est le vent qui agite l'eau de l'étang des cygnes, il est la « tieva » de sable qui nourrit des bouleaux arbustes, il est la terre gelée sur laquelle il se tient assis, il est les cygnes et la lumière qui derrière la « tieva » jette ses rayons rouges vers un ciel sans nuages. »



# A propos de SIBELIUS (volume I) d'Erik Tawaststjerna (Ed. Faber & Faber)

Du mélomane (averti) français à qui vous avez eu l'audace de demander « Aimez-vous Sibelius ? », vous risquez fort de vous voir attirer une réponse encore plus décevante que celle que vous auriez obtenue il y a peu d'années du même mélomane (averti) avant que ne paraissent un livre et un film intitulés tous deux « Aimez-vous Brahms ? ».

Pour notre interlocuteur imaginaire, le portrait-robot de Jean Sibelius est vite tracé : compositeur (« nordique » dira-t-il, précisant peut-être, scandinave, mais certainement pas finlandais) auteur d'un Concerto pour violon et orchestre, de quelques Poèmes Symphoniques (le Cygne de Tuonela ?) et d'une Valse aussi célèbre que triste.

Et si, honteux de son ignorance, notre mélomane se précipite chez un libraire spécialisé il restera sur sa faim car un seul ouvrage a été écrit en français (mais il a été retiré du catalogue), le SIBELIUS de Marc VIGNAL aux éditions SEGHERS, excellente petite monographie de vulgarisation où l'auteur — non sans raisons — avait tenté une synthèse du phénomène historique, musical et artistique finlandais jointe à une analyse pertinente des principaux ouvrages du Maître de Järvenpää. Force sera donc à notre curieux de chercher les ouvrages en langue étrangère. Et là, il ne pourra que constater l'extrême pauvreté de la littérature consacrée aussi bien à l'homme qu'à l'œuvre. Si nous éliminons les ouvrages en finnois, difficilement lisibles par notre mélomane (même averti), si nous ignorons les articles parus dans des revues spécialisées, la plupart du temps introuvables hors des bibliothèques, il ne nous reste qu'un nombre restreint d'études, toutes en langue anglaise, venant d'un pays qui a élu Sibelius — au même titre que Berlioz et Brahms pour le XIX<sup>e</sup> siècle — symphoniste le plus éminent de notre époque.

Mais même ici la situation n'est pas aussi riche que la bibliographie semble le montrer de prime abord.

Les importants ouvrages de Cecil GRAY (1) sont introuvables et il a fallu attendre 25 ans la réédition de l'étude de base établie sous la direction de Gerald ABRAHAM : « SIBELIUS : a symposium » (2). Nous reste donc le SIBELIUS de Robert LAYTON, paru en 1965 (Ed. J.M. DENT and sons) qui, à côté des ouvrages précités reste probablement le meilleur travail de vulgarisation

paru jusqu'à ce que même Robert LAYTON entreprenne la traduction de l'ouvrage d'Erik TAWASTSTJERNA qui nous occupe aujourd'hui.

C'est en 1960 qu'E.T. a commencé la réalisation des cinq volumes de l'édition en finnois sur l'œuvre et la vie de SIBELIUS, primitivement rédigée en suédois et dont la parution est en cours. A l'intention du lecteur anglais Robert LAYTON qui réunit le double mérite de connaître tout aussi bien SIBELIUS que TAWASTSTJERNA a préparé une édition en deux volumes dont le premier est maintenant disponible.

Celui-ci est une version abrégée des deux premiers tomes publiés respectivement en 1965 et 1967 à Helsinki (3). Il se différencie principalement de l'original par une optique plus précisément orientée vers un public britannique ainsi que par quelques révisions de détail sur lesquelles nous reviendrons. L'ouvrage est présenté de telle manière qu'il puisse répondre à tous les usages, pour le spécialiste aussi bien que le simple mélomane, biographie avec étude particulière chronologique de chacun des ouvrages de SIBELIUS. Remarquablement écrit, il va directement à l'essentiel et ne laisse place à aucun verbiage. Onze pages suffisent à E.T. pour présenter le contexte de Lovisa, puis quatre chapitres explicitent avec clarté et profusion de documents ce que fut la jeunesse du compositeur jusqu'à son séjour à Vienne en 1891. Après quoi E.T. peut se permettre de consacrer six des neuf chapitres suivants à la grande période créatrice des années 1891-1905 (KULLERVO symphonie — EN SAGA — LEMMINKAINEN — les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> symphonies - le Concerto pour violon).

---

(1) SIBELIUS (Londres 1931 - 34 - 45) — SIBELIUS : THE SYMPHONIES (London 1935) — SIBELIUS, ou MUSIC AND THE FUTURE (1927) tous ouvrages qui influencèrent considérablement le « goût britannique ».

(2) Ed. LINDSAY DRUMMOND (1947) OXFORD UNIVERSITY PRESS (1952 — rééd. 77) ouvrage collectif réunissant : Ralph HILL (l'homme) — G. ABRAHAM (les symphonies) — Ralf WOOD (œuvres diverses et musiques de scène) — Scott GODDARD (musique de chambre) et Eric BLOOM (œuvres pour piano).

(3) Ed. OTAVA — Helsinki.

Dès l'abord, il est loisible de constater l'intérêt exceptionnel de la documentation réunie par E.T. pendant près de dix ans de recherche. Sa position multiple de musicologue finlandais, de Professeur à l'Université d'Helsinki et de chercheur patient et tenace, familier des amis et colatéraux de SIBELIUS lui permit de réunir une extraordinaire somme de documents inédits, les sources les plus fécondes semblant avoir été dues aux filles du compositeur, à ses amis et notamment à Jussi JALAS (chef d'orchestre et beaux-fils de SIBELIUS), mais aussi à l'accès à la correspondance — jusque là inédite — du compositeur avec son éditeur BREITKOPF et HARTEL, actuellement dans les Archives d'Etat de la ville de Leipzig en D.D.R.

Mais outre ce travail fondamental de documentation, un intérêt non moindre se dégage de l'analyse détaillée de l'intégralité des compositions y compris des esquisses de jeunesse, documents essentiels qui permettent de mieux situer la genèse de l'œuvre en dégageant certains idiomatismes de style et qui facilitent la compréhension de l'évolution créatrice dans tous les domaines : stylistique, rythmique, mélodique et harmonique.

Cette démarche permet à E.T. d'aboutir à une remise en question des jugements généralement admis et de procéder à un rééquilibrage optique. Le meilleur exemple en est l'attitude d'E.T. vis-à-vis de la Symphonie KULLERVO (qui constitue d'ailleurs le plus long chapitre de son livre).

Au passage, l'auteur en profite pour rectifier quelques erreurs communément admises, telle celle concernant l'ARIOSO pour soprano et cordes, faussement catalogué opus 3 de 1893 et écrit en réalité en 1911.

De cette présentation il ne faut toutefois pas imaginer que l'ouvrage est destiné aux seuls spécialistes. Même en s'abstrayant de l'analyse musicale et des exemples musicaux, le lecteur plonge dans une saisissante évocation historique et une discrète mais judicieuse analyse de ce qui est pour

nous, latins, le « phénomène SIBELIUS ». Et là, puisque nous parlons d'E.T. via Robert LAYTON, il faut dire que la traduction concourt au succès de l'entreprise. Utilisant comme point de départ l'édition en langue suédoise le traducteur note dans sa préface ; « la prose du Professeur E.T. a un caractère et une personnalité qui sont bien à lui en même temps que la saveur très distinguée du suédois qu'on parle en Finlande, et elle est très admirée en Scandinavie. Après quelques efforts j'ai renoncé à tenter d'en reproduire les qualités distinctives et je me suis plutôt attaché au sens de ce qu'il écrivait, en essayant de le formuler comme je pense qu'il l'aurait fait lui-même si l'anglais avait été sa langue maternelle, avec l'espoir qu'une partie de sa personnalité pourrait y transparaître ».

Me référant à l'appréciation du Professeur ORAMO (Université d'Helsinki), il est d'autant plus possible de conclure au succès complet de cette délicate entreprise que cette édition, plus récente que les éditions suédoises et finlandaises comporte une mise à jour non négligeable de la part de l'auteur. A travers cette traduction et dans l'attente du second et dernier volume nous pouvons affirmer l'importance capitale d'un ouvrage qui se situe au même niveau que la somme réalisée par H.C. ROBBINS LANDON pour l'œuvre de HAYDN ou par WYSEMA et SAINT-FOIX ou EINSTEIN pour celle de MOZART. L'ouvrage terminé, il sera réellement possible d'aborder le dernier point essentiel posé par le problème esthétique de l'œuvre et par le « legs SIBELIUS » à un siècle où il apparaît de plus en plus évident que nombre de jeunes compositeurs « oubliant » l'existence de l'apport de l'Ecole de Vienne se tournent vers une approche esthétique qui confirme la justesse prophétique de l'auteur de TAPIOLA.

Henri Claude FANTAPIE  
Secrétaire Général de l'Union  
des Conservatoires municipaux  
de la Seine-Saint-Denis.

# «Les Vikings et leur civilisation - Problèmes actuels»

par Jean-Jacques Fol

Publication de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales — Bibliothèque Arctique et Antarctique, n° 5/1976. 242 p. 14 articles, 12 auteurs — sous la direction de R. BOYER.

Voici un ouvrage qui est le bienvenu.

Depuis quelques années on assiste à un « retour » des Vikings sur le marché du livre, que ce soit par des rééditions (comme celle du livre d'Oxinstierna) ou des éditions de luxe, d'art ou pour enfants (par exemple le bel album des éditions de la Farandole).

Mais, réédition ou édition, nous avons affaire à de « vieilles lunes ». Ceci n'est pas un reproche : dans le domaine des publications, toutes étaient nécessaires. Cependant tous ces ouvrages avaient l'inconvénient de présenter ce qui l'avait déjà été.

Avec « Les Vikings et leur civilisation » nous abordons un domaine nouveau.

Nouveau tout d'abord par sa forme : c'est un ouvrage collectif rassemblant douze auteurs qui abordent des domaines tout en même temps semblables (par exemple les analyses de Saga) et très différents mais complémentaires (les changements de climat, la navigation, les ancrages et leurs restes archéologiques, les établissements de longue durée, les structures sociales, la représentation littéraire de ces structures). C'est donc là un ensemble à la fois très diversifié par les secteurs examinés mais aussi par la façon d'aborder ces secteurs, les auteurs étant français, britanniques, islandais, allemand, etc. ; ces auteurs étant aussi archéologues, linguistes, etc., c'est-à-dire appartenant à diverses nationalités, ce qui leur donne une sensibilité générale parfois différente, et relevant de divers secteurs scientifiques, ce qui leur procure une vue et une approche particulières.

Nouveau aussi car les difficultés ne sont pas cachées. Bien au contraire. Du coup la dichotomie ordinaire, qui parfois apparaît encore dans certains textes autres, éclate. Ce refus de la simplification à l'extrême conduit R. Boyer à tracer le « profil » de l'étudiant « idéal ». Cet étudiant du monde viking devrait :

« maîtriser : le vieux norrois (sous ses diverses « variantes), le latin, le gaélique, l'anglo-saxon, le haut-allemand, le gothique, l'arabe classique, le grec ancien, le vieux slavon, le finnois, le vieux français, sans parler du lapon ou des dialectes esquimaux. »

Encore R. Boyer ne fait-il allusion qu'au domaine linguistique. Restent toutes les autres disciplines.

Ce refus de la simplification (qui n'est pas celui de la simplicité) conduit à faire le point des acquis — qui « demeurent provisoires » — et des recherches.

Sans vouloir privilégier une étude au détriment d'une autre il me semble que ce « point » de l'acquis est remarquablement fait par chacun des douze auteurs et peut-être de façon plus sensible — encore est-ce là une appréciation subjective — par Th. Ramskou, par exemple, en ce qui concerne « la navigation primitive des vikings ». Mais cette étude ne saurait être considérée sans référence à l'étude suivante, de Paul Adam, sur les « Problèmes de navigation dans l'Atlantique Nord ». Aussi voit-on que loin d'aboutir à un morcellement cet ouvrage collectif aboutit à une unité. Cela aussi est assez nouveau pour mériter d'être relevé.

Plutôt qu'analyser chacun des articles il nous paraît plus « instructif » de nous attarder quelques instants sur la conclusion qui, tout comme l'introduction et l'article sur Odin, est due à Régis Boyer — maître d'œuvre de l'ensemble.

La première des conclusions possibles est le constat : « Nous ne savons toujours pas, irréfutablement, ce qu'étaient les Vikings ». Cela, en soi, bien loin d'être décourageant justifie non seulement l'entreprise de la publication mais l'ensemble des études et des recherches entreprises. Et R. Boyer articule ce (provisoirement) dernier texte sur la question « Commerce ou guerre ? », autrement dit : les Vikings étaient-ils d'abord « des guerriers » ou d'abord « des commerçants » ?

Très vite notre auteur estime que

« les Vikings furent avant tout des commerçants, qu'une organisation fortement collectiviste préside à leurs errements et que le cours des circonstances seul a pu les inciter à sortir, lorsqu'il se pouvait, de leur état premier pour en faire des guerriers ou des militaires, mais qu'en tout état de cause, ils ne cessèrent jamais de pratiquer ce qui paraît leur avoir été de tout temps leur véritable vocation : le commerce. »

Il lui faut cependant bien constater qu'affirmer ou même suggérer cela c'est aller « à l'encontre de clichés solidement fixés. » Et il argumente.

« Guerriers ? » Sans aucun doute. Adam de Brèmes comme les inscriptions runiques, de même

que la Saga d'Olaf Trygvason par exemple mais pas seulement, sont là pour nous le rappeler. Mais tous les exemples imaginables sont-ils suffisants. Et ces exemples eux-mêmes sont-ils probants ? Car tous les exemples en question semblent tendre vers un même point : la « vocation » militaire des Vikings n'est finalement affirmée qu'alors même ils ne vont pas tarder à disparaître. Aussi il n'est pas invraisemblable — et un faisceau de faits d'ordres très différents concourt à cette image — qu'au fil des temps les Vikings soient devenus des guerriers redoutés car redoutables. Constater cela ne signifie pas que les Vikings aient été guerriers dès les origines. De plus la philologie est là qui semble bien prouver le contraire.

« Commerçants ? » Personne ne l'a contesté. Simplement dans l'imagerie ordinaire, cet aspect est très souvent passé au deuxième plan, « gommé » jusqu'à l'oubli. Ici l'archéologie apporte des renseignements précieux qui partout se vérifient (et bien au delà de ce qu'explore R. Boyer qui ici se cantonne au strict monde scandinave) : cette science et ses techniques nous révèlent un monde voué au commerce — alors que cette même science, ces mêmes techniques, n'apportent rien qui confirmerait un monde guerrier. A côté, et en plus, les plus vieilles poésies — qui sont aussi les plus vieux textes — nous montrent la gloire acquise par le commerce et cela dès les VI<sup>e</sup> - VII<sup>e</sup> siècles.

L'Histoire aussi, l'Histoire connue, admise, de Novgorod en Normandie, confirme que d'abord les Vikings furent des commerçants et, en même temps, de ce fait même, des fondateurs. Leurs comptoirs sont multiples qui ne sont pas des places fortes, bien au contraire. Et là où passent les Vikings ce n'est pas — a priori — la désolation mais bien au contraire l'attraction et l'enrichissement. De plus les structures mêmes de la société viking, puis de la société nordique, font

que l'Homme Libre, partout et toujours, est premier. Ce qui ici est remarquable — et explique que le terme de marchand soit le plus souvent synonyme de fondateur — est que le viking a aussi le sens du collectif, qu'il n'agit pas pour lui seul mais pour sa communauté, toujours. Que ce sens du collectif provoque celui de la fidélité en même temps que de l'activité. Certes ces termes peuvent être transcrits avec un sens « militaire ». Tout comme le désir évident du gain peut aisément être transposé pour démontrer la soif du gain, sans retenue. Mais aux témoignages détaillés par R. Boyer nous pourrions ajouter ceux de l'évêque de Meaux aux tous débuts du IX<sup>e</sup> siècle, comme multiplier ceux des marchands arabes de Constantinople et autres lieux tout au long des VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup>, X<sup>e</sup> siècles. Au commerce des fourrures nous pourrions ajouter celui des faucons d'Islande dont l'Europe méridionale et orientale se montre si friande. Et il faut bien constater, après Pirenne, avec Boyer, que

« pendant deux siècles au moins, le Nord a servi de plaque tournante aux échanges entre l'Orient et l'Occident »,

et que, pour le Viking, « l'idéal humain » proposé à la monarchie nordique naissante héritière de plusieurs siècles de civilisation viking, « n'est ni celui du militaire, ni celui du guerrier, mais bien celui... du commerçant ».

Ainsi, au fil de l'ouvrage et de façon plus ramassée, plus structurée dans la conclusion, cet ouvrage détruit des mythes, des idées toutes faites (par qui ? pour quoi ?) et resitue une civilisation qui aurait pu être perdue — comme il en est de « généralisations » — et qui trop souvent a été détournée, dévoyée de son cours naturel.

Dire que, pour ceux qui s'intéressent au Nord comme pour tous les autres, ce livre est utile, est trop peu. Il est nécessaire et permet, tout en même temps de mieux connaître le passé et de mieux comprendre le présent.

# Dernières Nouvelles

## PRESSE

Saluons la naissance d'un périodique dont le N° 0 vient de paraître en janvier 1978. Il s'agit de FINNOGONE, Bulletin de l'Association France-Finlande (Rhône-Alpes) (adresse : chez Michel LAUSSEUR, 69110 Sainte-Foye-lès-Lyon).

## CINEMA

A partir du 8 mars, le film du metteur en scène finlandais Rauni Mollberg « La terre de nos ancêtres » (Maa syntinen laulu) sera projeté dans dans les salles parisiennes.

## UNIVERSITE

Nous apprenons que notre collaboratrice, Venke Sletbakk, vient d'être habilitée à enseigner l'ethnologie lapone par le conseil de l'Université de Paris VII. Tous ceux qui apprécient pour les avoir lus, les importants travaux ethnographiques qu'elle a consacrés à l'étude du costume lapon ne peuvent que se réjouir de cette juste décision. La Rédaction de Boréales lui présente ses vives félicitations.

## RECTIFICATIF

Dans le numéro 2 de 1977 nous regrettons la faute d'impression dans le titre de l'article

« Sur la théorie de la poésie moderniste finnoise des années 50 »

par Maria-Liisa KUNNAS

**CE NUMERO A ETE  
SUBVENTIONNE EN PARTIE  
PAR  
UNIVERSITE DE PARIS VII**

---

---

**VOTRE ABONNEMENT ARRIVE A EXPIRATION,  
REABONNEZ-VOUS EN UTILISANT CE BULLETIN**

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner au  
**Centre de Recherches Inter-Nordiques (C.R.I.N.)**  
**28, rue Georges Appay 92150 SURESNES**

Abonnement simple : 1 an (4 numéros) : France : 85 francs  
Etranger : 100 francs  
Abonnement de soutien : : 200 francs

Nom : .....

Prénom : .....

Profession : .....

Adresse N° .... Rue .....

Ville .....

Code postal ..... Date .....

Règlement par : (\*)  Chèque bancaire  
 Chèque postal **22 171 55 G PARIS**  
 Mandat

*(\*) Cocher la case correspondante.*

# SUMMARY AND ABSTRACTS

## POLITICS AND SOCIOLOGY

From the International symposium of historians in Oslo:

### **"The Great Powers and the Northern Countries 1939-1940"**

by **Magne Skodevin.**

The insufficiency of the military equipment, the training and the size of the Norwegian army is taken up, as well as problems concerning international law and the keeping up of neutrality.

### **"Danish politics 1939-40"**

by **Ole Karup Pedersen.**

This paper deals with the Danish attitude as regards the country's foreign trade policy and the delicate pre-war position of interdependence on both Germany and Great Britain.

## ETHNOLOGY

### **"Introduction to the Study of the People of the North: Part II"**

by **Christian Malet.**

In this article, which follows the first part published in *Boréales*, January 1976, the author deals with the ethno-linguistical classification and eco-geographical distribution of the people of the northern areas of Eurasia and America. He presents us "conspectus" tables on the geographical and ecological situation, on religion, language, social organisation, culture and race, which all characterize the different ethnic groups. Only Uralic groups and one part of Altaic groups are treated. In future articles the study of Altaic groups will be completed and that of other groups of Siberia and North America taken up.

## ETHNOZOOLOGY

### **"Varieties of fish typical for northern regions: species of COD"**

by **Alain Aubert.**

## LITERATURE

**"Yrjö Kokko, Finnish writer and zoologist, some aspects of his life and work"** by **Anna Kokko-Zalcman**.

An introduction and invitation to discover this writer of poetry and animal life, written by his daughter.

## DOCUMENTS AND REPORTS

### BIBLIOGRAPHY:

**"Apopos Sibelius (volume I)"**

by **Erik Tawaststjerna** (Ed. Faber and Faber).

**Henri Claude Fantapie** draws our attention to the importance of finally having a thorough study, written by E. Tawaststjerna, on the work of life Sibelius.

**"The Vikings and their civilisation -- present problems"**

reviewed by **Jean Jacques Fol**.

This collective publication by twelve various authors under the direction of R. Boyer, advances the hypothesis that the Vikings were mainly merchants and founded, not warriors.